



Rêve-olte

dans la

révolution

■
F. M. Djanov

■
*L'histoire
semi-byzantine et un brin triste
de la
première République des conseils de Bavière,
ou
comment passer six semaines inutiles
à conter six jours vains
qu'on aurait
quand même aimé vivre un peu
mais pas
trop.*

« Quand on s'ennuie, n'importe quoi paraît mieux. »
Roger Donaldson, *Cocktail*

« Et rien, je crois, ne révèle aussi fortement l'esprit supérieur de l'homme
que le fait d'avoir su découvrir jusqu'à la tromperie par laquelle la nature
semble avoir voulu se jouer de lui. »
Georg-Christoph Lichtenberg, *Le Miroir de l'Âme*

à ceux qui y ont cru,
aux autres qui y croient encore,
à moi avant que je ne sois Moi ; R.I.P.

1919. Avec leurs têtes de métèques, de juifs errants, de peintres grecs et leurs cheveux aux quatre vents... Mais qui sont ces anges déchus de la révolution d'Allemagne qui, de la lumineuse *Aurore* nietzschéenne au glauque crépuscule hitlérien, hantent les confins d'une mémoire oubliée et d'une pensée *autre* ? Bâtards de Max Stirner et rejetons de Zarathoustra, ils sont ados lorsque Nietzsche perd la boule ; communautaristes, ils demeurent attachés à l'unicité de l'individu ; hétérodoxes aux tendances parfois mystiques, ils sont rebelles au marxisme ; anti-autoritaires, ils connaissent prisons et opprobres ; soldats perdus d'une révolution, ils restent orphelins de la Révolution... Gustav Landauer, Erich Mühsam, Ernst Toller, Ret Marut, Filareto Kavernido ; cinq noms comme les cinq pointes de l'étoile éteinte d'une constellation tragique au fatum cosmique, cinq noms comme les cinq doigts désunis d'une main qui se referme et forme un poing se fracassant contre le mur de l'illusion !

Grand front et Big moustache sont dans un U-Boot.

Le 19^{ème} siècle est, comme tous les siècles qui l'ont précédé et qui le suivront, assez dense ; il l'est d'autant plus qu'il a laissé des traces nombreuses dont les embruns en "isme" continuent de maculer les vitres de notre 21^{ème} débutant. Parmi ces taches, chargées de poudre et de sang, il en est une qui semble synthétiser à elle-seule la prise de conscience (ou à défaut la simple constatation) que l'hominine¹ était définitivement entré dans sa phase, non pas de déclin, mais de délusion. *Nihilisme*. Cet "isme"-là claque comme un fouet et possède autant de sens qu'il n'en signifie vraiment aucun. Nihilisme, mot-abus et fourre-tout, mot-valise qui transporte en lui tous les malentendus d'un monde européen ethnocentré et avec eux tous ses rêves et cauchemars éveillés. Au début du 20^{ème} siècle, les chiens de garde de l'université française alertent les professeurs contre les dangers de l'étude par leurs élèves d'une certaine philosophie venue d'outre-Rhin, porteuse de ce miasme-là, et dont ils soupçonnent les effets ravageurs sur des esprits jugés arbitrairement immatures. Ces coquins n'ont pas tort, et leurs homologues de l'Europe entière en font le constat en citant pour exemple la Russie tsariste qui se débat contre l'hydre nihiliste depuis presque un demi-siècle.² Allers et retours donc, puisqu'en Russie on accuse une mauvaise digestion estudiantine de *Aufklärung*³ assaisonnée de romantisme révolutionnaire français et de dysenterie positiviste, et qu'en Allemagne on ne tarde pas à en accuser des *luftmenschen*⁴ apatrides portés par des vents slaves... Autant insulte qu'étendard, suivant où l'on se place, le mot-concept a un succès qui lui permet de traverser toutes les frontières intellectuelles avec les faux-papiers de la littérature, de la philosophie et de la politique réunies.

La fin du 19^{ème} siècle est pourtant plutôt prospère dans cette Allemagne redevenue *Reich* à temps plein ; enfin, selon les critères capitalistes du moment. On a là une nation homogène depuis les victoires de 1866 contre l'Autriche et de 1870 contre la France, une population nombreuse et laborieuse apaisée par un socialisme à la sauce Bismarck (aka un paternalisme économique bienveillant égayé de syndicats complices), un prolétariat en phase d'embourgeoisement dans son idéal de vie, un État fort régi par la rogue discipline prussienne, une industrie à la pointe de la technique et un empire colonial en construction permettant enfin d'importer directement des bananes. Mais cette vision est trompeuse et purement matérialiste (au sens propre), elle laisse de côté la question du pour/quoi de tout ceci et particulièrement la place de l'Individu. Masses ou classes ? Masse ou masses ? Guerre de masse ou lutte de(s) classe(s) ? Masse et individu ? Masse ou Individu ? Les plus guillerets avancent donc l'idée d'une crise morale (au sens de crise de l'*esprit*), voire d'une crise spirituelle (au sens de crise de *sens*), en tout cas d'un sentiment d'étouffement et d'étroitesse proche d'une crise existentielle au cri subjectif⁵ ; loin donc des fatal(ist)es questions de crise économique des moyens de production nées de la dialectique en yoghourt marxiste alors à la mode. À l'aube d'un nouveau siècle, certains ont soif d'absolu et d'entière face à l'aporie du monde ; pas d'une énième théorie scientifique ou d'une analyse des faits historiques. Alors, lorsque l'on a mal à son Moi, il est tentant d'envisager la *tabula rasa* intellectuelle avant de tenter (oser ?) une mise en pratique. Et ça tombe bien, car l'époque (re-)découvre en Max Stirner un penseur

1 *Hominine* = la lignée humaine des primates.

2 Avant de prendre son sens générique et grand public, le nihilisme de Russie est un mouvement littéraire en rupture, miroir-parole de l'idéologie révolutionnaire des années 1860, que l'on classe a posteriori dans cette fausse catégorie de "nihiliste" et dont *Que faire ?* de Nicolas Tchernychevski concentre la substantifique moelle. Ivan Tourgueniev forge dans *Père et fils* la légende du mot en tant que qualificatif presque éthique pour l'*hominine-nouveau* en train de naître même si cet hominine-nouveau en rejette le terme. L'épopée du révolutionnaire Sergueï Netchaïev achève de lui donner un sens plus pratique que politique, synonyme de terrorisme et d'urgentisme révolutionnaire à partir des années 1870. *Les possédés* de Dostoïevski consacre le nihilisme dans l'imaginaire international paranoïaque comme une sorte de croyance politique semi-apocalyptique, sectaire voire démoniaque.

3 Les Lumières philosophiques du 18^{ème} siècle en Germanie.

4 Littéralement "hominines de l'air" en yiddish (aka errants, vagabonds).

5 Munch, entends-tu ?

déjà bien oublié et perçoit en Friedrich Nietzsche un autre en passe de l'être aussi ; tous deux ayant défriché le maquis et déjà percé quelques sentiers audacieux en direction de... Vers quoi au fait ?

Max Stirner⁶, Johann Kaspar Schmidt pour l'état civil, semble être pourtant d'une autre époque. Il naît en 1806 à Bayreuth, alors en Prusse avant d'être rattachée à la Bavière, et s'éteint prématurément en 1856, indigent, dans un garni berlinois, d'une mauvaise piqûre d'abeille ; fatalité réelle d'un faux destin qui lui évite une vieillesse forcément insupportable. Quoi d'autre ? Certainement jaloux de sa propre histoire, il en a si peu fait cas que l'on ne connaît à peu près rien de son intimité. Il ne donnera de lui qu'une sorte de curriculum vitae en 1834, alors qu'il termine en bon Teuton ses roboratives études de philosophie et de philologie, se résumant à quelques noms, une poignée de dates, une maladie, un voyage. C'est donc, a posteriori, comme une sorte de testament moral que l'on peut appréhender l'œuvre qu'il publie en 1844 (post datée 1845) sous le titre de *L'Unique et sa propriété*. Testament, ou plutôt pavé, tant l'objet est dense, violent, iconoclaste, insolite (l'unicité singulière du titre n'est pas galvaudée et se décline au contenu même). D'abord diffusé clandestinement dans quelques librairies choisies, l'ouvrage est dans un premier temps interdit par la censure qui, après vérifications, finit par l'autoriser, le jugeant « trop absurde pour pouvoir être dangereux ». Trop absurde ou trop intelligent pour le petit prolétariat policier ? Qu'en est-il ? Alors que le microcosme intellectuel de son temps s'agite autour des notions de l'État, de la Société et de l'Humanité en renouvelant indéfiniment les postulats hérités des Lumières, Stirner prend l'ensemble à rebours et les penseurs à revers par une négation/dénégation générale en plaçant le centre de gravité sur lui-même, pour lui-même, par lui-même et donc *en* lui-même. Stupeur et tremblement, embarras ; prôner l'Égoïsme⁷ et clamer une autonomie d'esprit et de corps, d'*être* et d'*existant*, en se limitant à soi-même alors que les peintures de l'époque s'évertuent à illusionner, par d'alambiquées constructions, une forme de vie commune, supposée harmonieuse et définitive. Ils ne peuvent se comprendre, car Stirner pose comme évidence l'aliénation induite par *tout* système et *toute* pensée. À partir de là il est classé au rang des irrécupérables et des insensés, puis, tout simplement, oublié ; le marxisme naissant se chargeant de la première partie⁸ et l'Histoire de la seconde⁹.



L'Unique et sa propriété se découpe en deux parties parfaitement identifiées sous les titres de "L'homme" et de "Moi", montrant d'emblée la différence que Stirner fait entre les deux et surtout la mise-à-jour radicale qu'il opère sur l'approche, jusqu'ici la plus avancée, de Feuerbach.¹⁰ Ce dernier avait en effet scindé son livre phare, *L'Essence du christianisme*, en deux parties intitulées "Dieu" et "L'Homme". Stirner se place donc d'emblée à la fois dans la continuation mais surtout dans la critique de Feuerbach. Pour Stirner, Dieu s'étant fait hominine, l'hominine l'a pris au mot et s'est fait dieu à l'époque moderne mais, loin d'être libre, il se complaît dans l'*illusion* de l'être. Cet hominine n'est pour lui qu'une étape, bien inutile, avant l'Individu c'est-à-dire le Moi ; il va donc s'attacher à dégligner autant que possible ce

6 Stirner = Grand front en langue tudesque.

7 L'égoïsme (*Eigennutz*) pourrait aussi se traduire par "tout ce qui est utile au Moi" ; relativisant la portée moderne d'un tel mot. Voir sur cette appréciation linguistique Henri Arvon, *Max Stirner ou L'expérience du néant*.

8 Les siamois barbus Marx et Engels, tout en lui déniaient tout sérieux mais n'étant pas à un mal de tête près, en font une critique ironique, interminable et exhaustive (les trois-quarts du livre (!), la première partie étant consacrée à... Feuerbach) dès 1845 dans *L'idéologie allemande* avec le style bizarre qui leur est propre, appelant "saint Max" l'intéressé qui n'en demandait pas tant. *L'idéologie allemande* ne sera pas publiée in extenso et sa première édition complète a lieu en 1932 ; il semble que Marx, méfiant comme une taupe, renonce à diffuser sa volumineuse critique par peur de la réplique du saint et pour contribuer, par le silence, à enterrer une pensée hostile à son matérialisme alors en gestation (l'article "saint Max" sera connu confidentiellement à partir de 1903 dans des publications du mouvement socialiste allemand). D'autres, dont Ludwig Feuerbach, le pape de la gauche hegelienne, se fendent de contributions plus modestes. Stirner répondra confidentiellement et brièvement à certains puis se taira ; sûr de *son droit* et snobant la stérilité des débats comme il l'avait d'ailleurs par avance signifié dans son ouvrage. Pour rappel, l'hegelianisme débouche sur l'État et le marxisme sur l'état de dictature (sensément du prolétariat ; étape intermédiaire de durée indéterminée avant une hypothétique suppression de l'État).

9 Les révolutions diverses qui agitent l'Allemagne et l'Europe en 1848, et les nouveaux débats qui en naissent, englobent le souvenir du discret publiciste.

10 La doxa de Feuerbach consiste en cette évidence que c'est l'hominine qui crée Dieu ; évidence loin de l'être pour tout le monde car, de façon trop courante, certains croient l'inverse.

nouveau dieu qui ombrage encore le soleil du Moi total, primal. Comme il l'écrit : « La question conceptuelle "Qu'est-ce que l'homme ?" s'est alors transformée dans la question personnelle : "Qui est l'homme ?". Dans le "quoi", c'est le concept que l'on cherche, pour le réaliser ; avec "qui", ce n'est plus du tout une question, mais la réponse est aussi personnellement dans le questionneur : la question se répond à elle-même. »¹¹ L'erreur a été d'humaniser le divin alors qu'il faut inverser et diviniser l'humain à travers le Moi propre à chacun.

Stirner part basiquement d'une simple constatation : l'iniquité de tout, partout, pour tout et pour tous. Ainsi, si Dieu fait de lui-même sa propre cause, il ne fait pas sienne celle des hominines alors qu'il leur demande de faire leur la sienne. Et l'Humanité fait de même avec l'Individu ; et ainsi de suite de tous les concepts de peuple, de liberté, de justice... etc qui fondent et proclament leur cause propre sur rien, rien d'autre qu'eux-mêmes, en supplantant celle de l'Individu. C'est là qu'est l'astuce de Stirner et la différence entre Son Rien propre et les autres rien : Mon Rien (le Mien mais chacun a le Sien) est le Rien créateur de ma propre cause et non pas le rien-néant de la cause d'autrui ce qui permet à Stirner d'asséner qu'il a fondé Sa cause sur rien et d'adjoindre le Rienisme à son Moïïsme initial. Il peut dès lors dérouler son raisonnement.

Lorsqu'il analyse l'hominine, Stirner fait le compte de ses aliénations ; et celles-ci commencent dès l'enfance.¹² Si l'enfant (l'enfant joue encore) lutte encore avec subjectivité face à l'objectivité du monde, l'adulte ne tarde pas à vouloir lutter avec objectivité (l'adulte est sérieux, il ne joue plus) face à la subjectivité du monde ; ainsi commence l'aliénation. L'hominine s'invente ce que Stirner nomme « esprits », « pensées » et autres « idées », cherchant toujours à dépasser la logique pour ce qui finit par être du *théologique* : croyant se trouver, il se perd sans cesse. Pour Stirner les différents stades d'évolution devraient se dérouler comme suit : à l'instinct/au réalisme de l'enfant succéderaient l'idéalisme du jeune puis l'Égoïsme de l'adulte ; la vieillesse n'est pas qualifiée car non encore vécue et pas vraiment souhaitée. « Égoïsme », le mot est lâché et il ne nous quittera plus jusqu'à la fin.

Les hominines s'empêtrent donc dans leurs idées fumeuses qui sont autant de croyances, tout prenant un caractère *religieux*, et ces officiants sont autant de « possédés ». La rupture, qui est une forme de révolte *contre* l'hominine, passe par un acte de *dé*-possession¹³ (quasiment un acte de désenvoûtement puisqu'on est dans le religieux) du possédé et de *dé*-spiritualisation du monde qu'il a conçu : une rupture avec le passé (l'avant) et le futur (l'après) qui ne peut qu'être basée sur des assertions que l'on ne peut, ou ne pourra, vérifier. Reste l'instant *réel* (le maintenant) qui lui est bien là, constatable et vérifiable car *vécu* et non pas rêvé. Stirner est un ghostbuster ; il traque non seulement Dieu et ses avatars idéels, mais surtout leurs fantômes qui hantent les greniers du cerveau humain. Bien sûr, haro sur la politique, qui figure comme un super fantôme particulièrement religieux dans ses formes, dont les militants sont autant de prêtres dévoués et aveuglés, pratiquant l'illusionnisme le plus virulent. Si Stirner insiste surtout sur l'aspect religieux des choses, c'est parce que celui-ci recouvre l'ensemble du monde des idées ; éliminer le religieux de l'hominine c'est éliminer tout le sacré dont il badigeonne ses constructions politiques et philosophiques.¹⁴

Toutes ces constructions, « l'État, l'Empereur, l'Église, Dieu, la Morale, l'Ordre etc., sont ainsi des pensées ou des esprits, qui n'existent que pour l'esprit », et c'est cet esprit qui finit par dominer et fonder des rapports hiérarchiques entre les hominines. La hiérarchie est une instrumentalisation des pensées comme la rhétorique est une instrumentalisation de la langue, dans le but d'asseoir une autorité et un pouvoir des uns sur les autres. Les doctrines révolutionnaires, sensées "libérer" l'hominine, n'échappent pas au couperet et l'hominine libre qu'elles proposent n'est qu'un anonyme noyé dans la masse, un citoyen à qui un tiers daigne octroyer une liberté qui sera surveillée et limitée ; l'hominine libre stirnerien est lui un affranchi¹⁵, un Individu au sens plein, qui s'octroie lui-même sa liberté et qui en fixe

11 Max Stirner, *L'Unique et sa propriété*. Et toutes les citations jusqu'à nouvel ordre. *Ach !*

12 « Bloom, quand mon cœur fait bloom ! » / « Ams stram gram, bloom et bloom et colégram, bloom et bloom et ratatam ! » / « Y'a pas d'hommes, il n'y a que des Blooms qui font semblant d'être des hommes. » / « La destination du Bloom est d'opérer la sortie du nihilisme, ou périr » ; chansons/comptines et slogans appellistes des années 2000 qui remettent l'aliénation sociale à la mode. En langage cosmétique appelliste, un *bloom* est un individu aliéné.

13 Et pour rester dans le religieux, on peut oser le terme post-moderne heideggero-derridien branché néo-marxien de "déconstruction" ; mais c'est faire offense à Stirner.

14 Dans *l'Unique*, Stirner nomme « au-delà *hors* de nous » et « au-delà *en* nous » ce passage d'une religiosité extérieure à une religiosité intérieure ; voir plus loin.

15 Dans ses moments de sociabilité, Max fréquentait le groupe des *Freien* (Affranchis) au café Hipel de Berlin où il croisait aussi à l'occasion les bifronts barbus. Engels, dans un moment de relâchement artistique, a tiré le portrait au crayon de Stirner et composé, à un moment où Karl ne le fliquait pas, ce petit poème : *Regardez Stirner, regardez-le, le paisible ennemi de toute*

(ou pas !) les limites.

L'attitude adoptée est simple et éminemment personnelle, *individuelle*. Max proclame : « Je prétends que seule l'absence de pensée Me sauve véritablement des pensées. Ce ne sera pas la pensée mais Mon absence de pensée, c'est-à-dire Moi, l'impensable et l'incompréhensible, qui Me délivrerait de la possession. D'un seul mouvement brusque, Je Me libère des ordres de la pensée la plus soucieuse, Je fais en M'étirant tomber le poids suppliciant des pensées, Je jette bas en Me levant d'un bond le cauchemar du monde religieux de Ma poitrine qu'il oppressait et, d'un cri d'allégresse, secoue le fardeau de longues années. Mais l'immense importance de l'allégresse sans pensée n'a pu être reconnue pendant la longue nuit de la pensée et de la foi. » Et de poursuivre avec délectation et comme en contre-pied : « Enfin, faire de la pensée elle-même une affaire de bon plaisir égoïste, faire de l'Unique, un pur passe-temps ou une fantaisie pour ainsi dire, lui retirer son importance de "puissance qui décide en dernier ressort", cette dépréciation et désacralisation de la pensée, cette mise sur un même niveau du Moi qui pense et du Moi sans pensée, cette grossière mais réelle "égalité", la Critique ne peut la réaliser, parce qu'elle n'est elle-même que prêtresse de la pensée et ne voit au-delà d'elle que... le déluge. [...] S'il faut complètement dissoudre et faire disparaître les hypothèses jusqu'ici existantes, elles ne doivent se résoudre à nouveau dans une hypothèse supérieure, c'est-à-dire dans une pensée ou la pensée elle-même dans la Critique. C'est à Mon profit que cette dissolution doit se produire, sinon elle ne fera qu'allonger la liste des innombrables dissolutions qui, abolissant des hypothèses longtemps admises, ont déclaré mensonges d'anciennes vérités au profit d'autres, telles que justement l'homme, Dieu, l'État, la morale pure, etc... » Une fois Dieu tué, l'hominine abattu et toutes ses créations éliminées, reste, ainsi armé, à débarquer sur les rivages du Moi. « L'égoïste sera la ruine de la "société humaine" ; les égoïstes, en effet, ne se rapportent pas les uns aux autres comme des hommes, mais chacun d'entre eux se pose égoïstement comme un moi par rapport à un toi ou par rapport à un nous tout à fait différent et opposé. »

Contre une philosophie spéculative de tendance objective, celle des Lumières qui balaye « l'au-delà hors de Nous » hors du champ de réflexion, Stirner oppose une philosophie pratique de tendance subjective qui disperse sans complexe le nouveau but à atteindre d'un « au-delà en Nous, devenu un nouveau ciel, qui demande à être escaladé à nouveau ». Et c'est la liberté, nouvelle illusion de « l'au-delà en Nous », qui essuie ses feux. La liberté n'est qu'une somme sans fin de libertés aliénées par l'extérieur ; toute liberté en-dehors/au-delà de Moi est « une idée, un fantôme » car on n'est libre que de ce qu'on possède en propre... ou de ce qu'on ne souhaite pas posséder ! « Le désir d'une liberté *déterminée* contient toujours l'intention d'une nouvelle *domination* : si la Révolution put par exemple donner "à ses défenseurs le noble sentiment qu'ils combattaient pour la liberté", ce fut en vérité seulement parce qu'on visait à une liberté déterminée, donc à une nouvelle *domination*, la "souveraineté de la loi". » La liberté du Moi est une liberté *originelle*, acquise en Moi dès ma naissance, la liberté de l'hominine est une liberté *révée*, désirée et suffisamment vague pour se raccrocher à n'importe quelle idée extérieure à Lui. « Ma liberté n'est complète que lorsqu'elle est *mon pouvoir* : mais Je cesse par la même de n'être qu'un homme libre, pour devenir un *moi propre*. Pourquoi la liberté des peuples est-elle un "mot vide" ? Parce qu'ils n'ont aucun pouvoir ! D'un souffle du Moi vivant, fût-ce celui d'un Néron, d'un empereur de Chine ou d'un pauvre écrivain, Je culbute les peuples. »

Combattre l'idée d'hominine, « d'espèce », c'est combattre une idée générique ; l'idée d'un clone. L'hominine n'est pas une propriété puisqu'il est la propriété de *toute* l'Humanité. En fait, il est plus simple de se donner comme objectif quelque chose d'accessible comme le Moi (qui m'appartient *déjà* de fait), plutôt qu'un idéal qui est *par essence* inaccessible. Le Moi n'est lui pas partageable et c'est en ça qu'il est différent de l'hominine ; être hominine reste un concept, être Soi est une réalité ; et pour être Moi je dois refuser d'être/m'opposer à être identique à mon utopique semblable *humain*. Ce n'est pas une question d'inégalité, mais d'égalité réelle et d'égalité factice : n'être pas l'égal d'un autre parce que je suis Moi et qu'il est Lui, c'est justement nous mettre, tous les deux, sur un pied de *réelle* égalité ; être Soi c'est aussi reconnaître à l'autre qu'il est Lui. Stirner n'en finit pas d'opposer son *Moi-réel/vécu*, au *Moi-pensé/révé* humain qui est autre ; son *Moi-sauvage/ferral*, au *Moi-domestiqué/emprisonné*. Pourquoi s'efforcer d'être un hominine c'est-à-dire une simple conception catégorielle et générique où l'Individu n'a pas sa place sauf à être rectifié ? L'hominine s'obtient par dressage et conditionnement, l'Individu par affranchissement et détachement.

Toute cause est extérieure à Moi, en adhérant à une cause quelconque, l'hominine ne satisfait qu'à

contrainte. / Pour le moment, il boit de la bière, bientôt il boira du sang comme si c'était de l'eau. / Dès que les autres poussent leur cri sauvage « À bas les rois ! » / Stirner complète « À bas aussi les lois ! »

un demi-égoïsme, car cette cause n'est qu'une partie de Lui, elle n'est pas Lui dans sa totalité. Une cause ne devient Mienne que lorsqu'elle est « ma qualité ou ma propriété », elle est alors entière, *totale*, et satisfait à mon égoïsme. « C'est *Moi* qui suis mon espèce, sans norme, loi, ni modèle, etc... Il est possible que Je puisse arriver à très peu de chose à partir de *Moi*, mais ce peu est tout et vaut mieux que ce que Je laisse le pouvoir des Autres, le dressage des mœurs, des lois, de l'État, etc... faire de *Moi*. Mieux vaut — si l'on peut parler ici de mieux — un enfant sans éducation que savant avant l'âge, un homme rebelle que consentant à tout. » Tout pouvoir est un jeu de chaises musicales ; à son sommet règne, suivant sa nature, un peuple, un roi, un parti ou tout autre entité, mais jamais *Moi*. « Non, la communauté, ce "but" de l'Histoire passée, est impossible. Détachons-Nous plutôt de chacune de ses hypocrisies et reconnaissons que, si Nous sommes égaux en tant qu'hommes, Nous ne le sommes pas en fait, précisément parce que Nous ne sommes pas des hommes. Nous ne sommes égaux *qu'en pensées*, quand "Nous" *sommes pensés* et non pas tels que Nous sommes réellement, en chair et en os. » Tout juste Stirner consent-il à une « association d'égoïstes » ! L'absence de but en soi, autre que la satisfaction des besoins vitaux, est naturel chez l'hominine, s'il s'en crée c'est par ennui à travers l'artificialité de ses idéaux et de la politique. « Un homme n'est "appelé" à rien, n'a ni "tâche" ni "destination" — pas plus qu'une plante ou un animal n'a de "mission". [...] Pas un mouton, pas un chien ne s'efforce de devenir un "vrai mouton", un "vrai chien" : aucun animal ne considère son être comme sa tâche, c'est-à-dire comme un concept qu'il doit réaliser. Il se réalise en cela même qu'il vit sa vie jusqu'au bout, épuisant ses forces vitales, c'est-à-dire se dissout et s'écoule. Il ne réclame pas d'être ou de devenir *autre chose* que ce qu'il est. » Et l'hominine est un animal comme les autres ; peut-être même le pire de tous.

« Quand Je trouve le monde sur ma route — et Je le trouve partout sur ma route — Je le consomme pour apaiser mon égoïsme. Tu n'es pour *Moi* que mon aliment, même si Je suis, *Moi* aussi, utilisé et consommé par *Toi*. Nous n'avons entre Nous qu'un rapport, celui de *l'utilité*, de la mise en valeur et de l'avantage. Nous ne nous devons rien l'un à l'autre, car ce que Je semble Te devoir, c'est tout au plus à *Moi-même* que Je le dois. Si Je Te montre un visage serein, afin que Tu sois gai *Toi* aussi, c'est que J'ai intérêt à ta gaieté et ma mine sert donc *Mon* désir : Je ne le montre pas, en effet, à mille Autres que Je n'ai pas l'intention d'égayer. » Alors ? Stirner n'a-t-il aucun amour ou sentiment pour l'Autre ? Il n'aurait qu'une vision utilitariste, animale, voire animaliste ? Au contraire son approche est l'expression d'un profond respect pour l'Autre à travers Lui-même ; sans hypocrisie. Stirner se respecte Lui-même à travers la primauté de son *Moi*, et donc respecte les Autres en ce qu'ils sont, d'autres *Moi* dont ils ont aussi la primauté. « Je suis propriétaire de mon pouvoir, et Je le suis quand Je Me reconnais comme Unique. Dans l'Unique, le propriétaire lui-même retourne au néant créateur d'où il est né. Tout être supérieur au-dessus de *Moi*, que ce soit Dieu ou l'Histoire, affaiblit le sentiment de mon unicité et ne commence à pâlir que devant le soleil de cette conscience. Si Je fonde ma cause en *Moi*, l'unique, elle repose alors sur son créateur mortel et périssable, son créateur qui se consomme lui-même, et Je puis dire : "Je n'ai fondé Ma cause sur rien." »

Au siècle des utopies, Stirner propose donc la dystopie de Son Égoïsme et Son Egocratie sans nom, et c'est la fin de son siècle qui va amener à sa (re-)découverte. L'explorateur qui l'extrait de la poussière des rayonnages est un germano-écossais du nom de John Henry Mackay qui va en devenir l'évangéliste un brin fanatique. Mackay est avant tout un poète¹⁶, et c'est en poète qu'il découvre par hasard le nom de Stirner en 1888 en feuilletant l'austère et abrupte *Histoire du Matérialisme* de Friedrich-Albert Lange parue en 1866 ; déclic de celui qui trouve dans un prédécesseur l'essentiel de ses obsessions du moment.¹⁷ Mackay va consacrer dix ans à recueillir toutes les (maigres) informations concernant son idole et recenser tous ses écrits (même les plus improbables ou les moins significatifs). Il fait œuvre

16 1864-1933. Il est l'auteur de *Sturm* ("Tempête", 1888), un recueil de poésie anarchiste interdit en Allemagne mais qui circule sous le manteau et de *Die Anarchisten* ("Les Anarchistes", 1891), roman relatant le mode de vie des anarchistes individualistes. Mackay est aussi l'auteur de *Die Namenlose Liebe* ("L'Amour sans nom") et d'autres écrits sur l'homosexualité sous le pseudo de Sagitta ; sur le sujet voir Hubert Kennedy, *Anarchist of love*.

17 Le court texte du kiffe in *Histoire du Matérialisme* : « L'homme qui, dans la littérature allemande, a prêché l'égoïsme de la façon la plus absolue et la plus logique, Max Stirner, se trouve en opposition avec Feuerbach. Dans son fameux ouvrage *l'Individu* (sic !) *et sa propriété* (1845), Max Stirner alla jusqu'à rejeter toute idée morale. Tout ce qui, d'une manière quelconque, soit comme simple idée, soit comme puissance extérieure, se place au-dessus de l'individu et de son caprice, est rejeté par Stirner comme une odieuse limitation du moi par lui-même. Il est dommage que ce livre, le plus exagéré que nous connaissons, n'ait pas été complété par une deuxième partie, une partie positive. Ce travail eût été plus facile que de trouver un complément positif à la philosophie de Schelling ; car, pour sortir du *Moi* limité, je puis, à mon tour, créer une espèce quelconque d'idéalisme, comme l'expression de ma volonté et de mon idée. En effet, Stirner donne à la volonté une valeur telle qu'elle nous apparaît comme la force fondamentale de l'être humain. Il peut nous rappeler Schopenhauer. C'est ainsi que toute médaille a son revers. Stirner n'a d'ailleurs pas exercé une influence assez considérable pour que nous nous en occupions davantage. »

salutaire en fouettant à nouveau un débat sclérosé par les illusions sans fin d'une Humanité en quête de sens collectif. La somme de ses travaux commence à paraître à partir de 1898 et accompagne plusieurs rééditions de *L'Unique* dont Mackay se fait le propagandiste dans divers cercles anarchistes comme le *Neue Freie Volksbühne* (Nouveau Théâtre libre du Peuple) où il croise Gustav Landauer et Erich Mühsam ; ce sont donc plutôt des artistes, politisés certes, qui reçoivent les premiers la bonne parole, comme si l'Égoïsme stirnerien ne pouvait être finalement reçu que par ceux qui font de *leur* vie une œuvre d'art. Aux anarchistes en mal d'individualisme, Stirner apporte l'eau d'une œuvre structurée à même de contrer à la fois le marxisme borné et le bakouninisme timoré aux relents par trop collectifs et parfois moralisants. Aux aléas de la révolution et des circonvolutions sensées y mener, Stirner étaye le chemin de ceux qui choisissent plutôt la révolte ou le retrait cynique, agissant ici et là, et surtout maintenant ; pour eux seuls. L'Unique ne prend en compte que l'*instant réel* et réfute toute éternité qui ne peut être que construction abstraite et donc égarement. « Mon objectif, affirme Stirner, n'est pas de renverser ce qui existe, mais de m'élever au-delà, mon intention et mon action n'ont pas un caractère politique et social, mais égoïste, vu qu'elles ne s'adressent qu'à moi-même et à mon individualité. [...] La révolution oblige à créer de nouvelles institutions, la révolte pousse à se soulever, à s'insurger. Les cerveaux de la révolution se demandaient quelle était la meilleure Constitution et, tout au long de cette période politique, il y avait d'innombrables luttes pour la Constitution et les questions constitutionnelles, parce que les théoriciens de la société possédaient alors une imagination extraordinaire pour ce qui concerne les institutions (phalanstères, etc.). Mais le rebelle veut s'affranchir de toute constitution. » Derrière l'étendard égoïste se rangent autant des propagandistes par le fait menant l'action directe contre la société¹⁸ que des naturiens cénobites qui s'en retirent¹⁹. Les plus obstinés des collectivistes individualistes voient dans ses « associations d'Égoïstes » des associations d'Égauls ; chacun voyant midi à sa porte, ce qui ne devrait pas choquer Stirner outre mesure. Mais Stirner télescope surtout l'œuvre, alors en pleine diffusion dans ces milieux, du philosophe à la moustache récemment devenu fou en voyant un cheval martyrisé dans une rue de Turin ; les ailes de Friedrich Nietzsche vont dès lors éclipser les feux du soleil stirnerien.²⁰

Bien sûr il y a plusieurs Nietzsche, autant que d'individus pour l'interpréter, et ça tombe bien car chacun y trouve à bouffer c'est-à-dire satiété et satisfaction neuronales. Celui des anarchistes est le Nietzsche de l'individualité, chantre farouche d'une autonomie singulière anti-autoritaire, s'élevant au-dessus de la masse, non pour la dominer mais pour s'en extraire. « Maîtres et esclaves ne sont pas toujours où l'on croit les trouver ; et ces modes d'être ne doivent rien aux signes et aux représentations qui prétendent les fixer et les exprimer. Il est vrai cependant que pour Nietzsche le peuple, la démocratie, l'égalitarisme des urnes, la foule et les masses toujours prêtes à se soumettre au premier bateleur d'estrade qui leur promet la lune, sont une manifestation particulièrement éclatante de la figure négative de l'esclave, d'une force réactive et envieuse, soumise à la haine et au ressentiment. »²¹ Ce maître est donc foutrement proche de l'Égoïste/Unique et anarchistiquement parlant pourra prendre la forme d'un dandy bohème (Nietzsche adore le nihilisme coloré de Baudelaire et qualifie le dandy de « sur-homme »), d'un autodidacte (forme d'auto-éducation fortement prisée dans les milieux prolos anars et chez les nihilistes de Russie et de Macédoine), d'un artisan (forme d'aristocratie ouvrière constituant le corps ouvrier historique de l'anarchisme), d'un hominine "sauvage" (proche du Dionysos chéri par le moustachu et alors en vogue dans les milieux libres) ou encore, sur un plan collectif qui n'est pas paradoxal, d'une minorité agissante (une élite révolutionnaire d'avant-garde, comme ses petits groupes conspiratifs qui s'agitent un peu partout). L'anarchie, si tant est qu'elle en soit une, est une doctrine essentiellement affective d'ordre informelle ; loin donc de la diduction dialectique qui permet théoriquement de surmonter toute difficulté et dont la démagogie ne connaît aucune frontière. L'anarchiste peut faire sa tambouille idéologique sans s'aliéner à telle ou telle doctrine formelle ; il emprunte, adopte, interprète, rejette et surtout peut se tromper sans complexe.

Pour Nietzsche, l'hominine n'est qu'une étape en route vers *lui-même*, il lui en manque la conscience pour s'accomplir ; c'est cette conscience que traque l'anarchiste pour s'accomplir en tant que sujet révolutionnaire. « Les plus soucieux demandent aujourd'hui : *Comment l'homme se conserve-t-il ?* Mais Zarathoustra demande, ce qu'il est le seul et le premier à demander : *Comment l'homme sera-t-il surmonté ?* Le Surhomme me tient au cœur, c'est lui qui est pour moi la chose unique, — et non point l'homme : non pas le prochain, non pas le plus pauvre, non pas le plus affligé, non pas le meilleur. — Ô

18 Tels Emil Küchler, Frantz Reinhold Rupsch et August Reinsdorf, décapités en 1885 pour s'être attaqués sans succès à l'empereur et à ses sbires. R.I.P.

19 Le tournant du siècle voit poindre un mouvement de retour à la nature mêlant allégrement tolstoïsme athée et individualisme sociétal mais n'empêchant pas la grégarité communautaire ; entre nudisme, crudivorisme et communisme rural.

20 Nietzsche naît l'année même de parution de *L'Unique*.

21 Daniel Colson, "Nietzsche et l'anarchisme" in *Lignes* n°7, 2002.

mes frères, ce que je puis aimer en l'homme, c'est qu'il est une transition et un déclin. Et, en vous aussi, il y a beaucoup de choses qui me font aimer et espérer.»²² Ce dépassement de l'hominine passe par une critique sérieuse de toute morale, religieuse et bourgeoise ; par une *destruction* appelant à une recomposition et non à une reconstruction. La *tabula rasa* nietzschéenne est, selon son mot, une « transvaluation des valeurs » *par delà bien et mal* ; et c'est le nihilisme qui va en être autant le mal que le remède.

Dans le nihilisme, Nietzsche voit une forme de décadence de la société bourgeoise et donc son affaiblissement ; mais il y voit également une force positive, destructrice de cette même société, à-même d'accoucher un hominine-nouveau. À la fois poison et antidote. Lorsqu'il déclare que « Dieu est mort »²³, c'est plus qu'un constat, c'est un événement ; c'est une déclaration de guerre au monde des pensées, des croyances, des politiques et donc une déclaration de guerre à leurs officiants, philosophes, religieux et autres politiciens. C'est donc plutôt de la mort de l'*idée* de Dieu que Nietzsche parle ; il n'appelle à aucun remplacement : derrière ne doit venir que l'épanouissement du sur-hominine et non une nouvelle organisation sociétale avec ses lois, sa morale et ses garde-chiourmes. Aux fantômes de Stirner, répondent les ombres de Nietzsche : « Après la mort de Bouddha l'on montra encore pendant des siècles son ombre dans une caverne, — une ombre énorme et épouvantable. Dieu est mort : mais, à la façon dont sont faits les hommes, il y aura peut-être encore, pendant des milliers d'années, des cavernes où l'on montrera son ombre. — Et nous — il nous faut encore vaincre son ombre ! »²⁴



Après Nietzsche, l'hominine *sait*, il ne peut plus ignorer, et sa libération, sa désaliénation et son désesclavage sont entre ses mains, pas dans celles des autres. Prenant le « devient celui que tu es » comme précepte et la « volonté de puissance » au pied de la lettre, les anarchistes y greffent une lutte des classes recalibrée en luttes individuelles adossées à la puissance explosive des masses prolétaires ; mais toute projection sociétale future risque de retomber dans les travers déjà combattus. L'échec de la révolution est bien souvent l'échec de sa *réalisation*, et les plus réalistes, une fois le passé évacué, se contenteront d'un instant présent, *réel*, sans futur utopique ; au mieux une révolution *fugace* : c'est-à-dire une révolte.

Au « j'ai fondé ma cause sur rien » stirnerien semble répondre le « rien n'est vrai tout est permis » nietzschéen.²⁵ Stirner apporte un constat en forme de diagnostic sur le monde, et son Égoïsme n'est en réponse qu'une forme de retrait de ce monde, presque défensif malgré l'agressivité de la démarche ; Nietzsche, lui, affronte le monde et son sur-hominine aux allures de prophète monte à son assaut sans ambiguïté. L'Égoïste reste un révolté mais le Sur-hominine peut être tenté par la révolution ; le mix des deux ouvre la porte à toutes les possibilités intermédiaires et d'aucuns ne vont pas s'en priver en fermant les écoutilles pour plonger vers les tréfonds. *Los !*

Gustav Landauer²⁶, le doctrinaire malgré lui.

En 1893 paraît le roman d'un jeune homme de 23 ans : *Der Todesprediger* c'est-à-dire *Le Prêcher de mort*. Son auteur, Gustav Landauer, n'a pas choisi ce titre au hasard ; c'est celui d'un chapitre d'*Ainsi parlait Zarathoustra* du père Friedrich²⁷ où il est question de ceux qui se détournant de la vie (celle de l'*instant réel*) prêchent des *arrière-mondes* (c'est-à-dire des vies illusoire). Dans le roman, Landauer fait le portrait d'un intellectuel, miroir de lui-même, qui tente de s'extraire de son milieu culturel d'origine

22 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*.

23 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*.

24 Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*.

25 Bien sûr lorsque l'on ressort Stirner de l'Enfer des bibliothèques, on ne manque pas de s'interroger sur ses similitudes avec le penseur à moustaches. Le débat semble sans fin et confine à la stérilité ; pour s'en faire une idée voir la thèse de Albert Lévy, *Nietzsche et Stirner* (N a bien lu S), celle de Victor Basch, *L'individualisme anarchiste, Max Stirner* (S précurseur d'un N plagiaire) et enfin Henri Arvon, *Aux sources de l'existentialisme, Max Stirner* (aucune influence de S sur N). *La crise initiale de Nietzsche* de Bernd A. Lanska résume historiquement l'ensemble de ces approches.

26 « Un front très haut, bombé, deux yeux doux de mystique abrités par le lorgnon, une barbe touffue fortement grisonnante encadrant un visage hâve, une tenue sans apprêt, la cravate lavallière nouée négligemment autour du cou, le corps maigre enveloppé d'une immense cape de loden, l'air très bon d'un rêveur égaré dans le maquis de la brutale réalité : ainsi se présentait à ses amis au début de la révolution allemande Gustav Landauer, philosophe, esthète, anarchiste et meurt-de-faim. » in Ambroise Grot, *La terreur en Bavière* (1922, ouvrage hostile au mouvement révolutionnaire mais plutôt précis et bien documenté).

27 À cette date Nietzsche est depuis quatre ans dans les brumes de la folie ; il lui en reste encore sept à tirer comme un légume, mais son œuvre commence à lui survivre.

pour devenir celui qu'il est, et non pas une représentation de ce qu'il n'est pas. En Nietzsche, Landauer trouve « la négation la plus osée de tout ce qui existe »²⁸ et dans son nihilisme, la caractérisation des valeurs bourgeoises opposées à la vie. Œuvre de jeunesse où plane l'ombre d'un anarchisme déjà romantique, *Der Todesprediger* est aussi l'occasion de caser, dans le texte même, le récent plaidoyer de Ravachol, le héros individualiste de la propagande par le fait.²⁹ Et, lorsque des années plus tard Landauer prendra ses distances avec les actes violents, c'est encore le moustachu qui viendra étayer sa réflexion : selon sa nouvelle approche, le seul acte violent concevable est celui qui permet de tuer en soi le *vieil être* enchaîné pour y faire naître le nouvel individu libéré.³⁰ Pour Landauer, Nietzsche est un fil conducteur découvert dès ses 18 ans alors qu'il entame ses études de philologie, de philosophie, d'anglais et d'histoire de l'art ; sa lecture de Stirner se fera également à la même époque mais l'*Unique* restera plus un modèle de comportement qu'une référence idéale. Aussi, lorsqu'il connaît pour la première fois la douceur d'un emprisonnement, il note pour se conforter : « Pensez aux turbulences des pensées rebelles dans la tête de Nietzsche, de Stirner, dans la vôtre et pensez ensuite aux croyants, aux esclaves aveugles des lois. »³¹

Ainsi outillé, Landauer se met à fréquenter les milieux anarcho-socialistes de ce qui deviendra la Bohème et où se côtoient artistes et militants politiques ; certains étant les deux à la fois et d'autres ni l'un ni l'autre. L'ambiance y est à l'expérimentation, à la découverte de soi et des autres, et à des activités qui ne sont pas toutes du goût des autorités. Repéré, Landauer se retrouve interdit d'université pour « manque de moralité » et « philosophie suspecte » comme le signale sa fiche de police ; la moralité c'est la fidélité à l'ordre étatique, religieux, impérial et bourgeois, tout ce qui « a joui jusqu'ici, sous le nom de morale, du respect et de la vénération de tous »³² et « philosopher [...] c'est vivre volontairement sur la glace et les cimes, à la recherche de tout ce qui est surprise et problème dans la vie, de tout ce qui, jusqu'à présent, avait été tenu au ban par la morale. »³³ Comme le héros de son premier roman, Landauer s'extirpe de son milieu d'origine et en 1892 il rompt les liens d'avec la communauté religieuse juive, s'impliquant de plus en plus dans diverses organisations ou publications, en marge de la gauche révolutionnaire officielle, où il commence à modeler le ton prophétique, mi-écrit et mi-parlé, qui sera la marque de fabrique de ses futures conférences. Loin de s'aligner sur la classique lutte des classes, Landauer prône une sorte de lutte culturelle où la manière de penser est plus importante que celle d'agir. « Quand l'esprit est absent, il y a violence : l'État et les formes d'autorité qui lui sont propres et le centralisme. »³⁴ Pour lui il ne sert à rien de réaliser la révolution si les révolutionnaires ne sont que des robots au service de cette révolution ; robots qui deviendront les premiers flics de cette révolution. Peu à peu émerge son idée phare de contre-société en marge de la société, sorte d'utopie concrète amenée à prendre des formes pratiques diverses. Ainsi les utopies ne sont pas vues comme de simples stratégies de fuite, elles nourrissent de leurs rêves les pratiques du présent.³⁵ Il s'intéresse ainsi autant à la mystique médiévale³⁶ qu'aux anciennes communautés rurales du Moyen-Âge ou qu'aux hérésies à tendance millénariste dont les troupes sont souvent formées de paysans et d'un lumpenprolétariat qui ne dit pas encore son nom.³⁷

Alors qu'il séjourne à Londres, Landauer rencontre en 1901 Kropotkine, le prince-pape de

28 Gustav Landauer, "Gerhart Hauptmann" in *Die Neue Zeit*, 1898.

29 Landauer a en projet un roman qui reste lettre morte sur l'anarchiste français dont le procès et l'exécution se déroulent en 1892. Pour rappel, François-Claudius Koenigstein, dit Ravachol, oppose son hygiénisme social à base d'illégalismes variés à l'inégalité sociale dont il est la victime ; plus que jamais, au pied de l'échafaud, il peut s'écrier « La révolution, c'est moi ! ». R.I.P.

30 « organise[r] le chaos qui est en [soi], en faisant un retour sur [soi]-même pour se rappeler ses véritables besoins » in Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*.

31 Gustav Landauer, "Souvenirs de prisons", *Der sozialistische Akademiker*, n°1, 1895.

32 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo*.

33 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo*.

34 Gustav Landauer, *La révolution*.

35 Cette idée sera reprise, avec une mensuration millénariste, tout au long de la future œuvre de Ernst Bloch (1885-1977).

36 Notamment à la figure de Maître Eckhart, religieux rhénan (1260-1328) qu'il découvre en prison et dont il travaille à une édition des *Sermons* en allemand moderne. En Eckhart, Landauer trouve une sorte de religiosité panthéiste et athée permettant à l'hominine de s'affranchir de l'idée de Dieu mais en en conservant la force spirituelle. Sur cet aspect, voir l'approche, judaïsante, de Mickaël Löwy : "Messianisme juif et utopies libertaires en Europe centrale" in *Archives de sciences sociales des religions*, 51/1 (1981) et "Le messianisme romantique de Gustav Landauer" in *Archives de sciences sociales des religions*, 60/1 (1985) ; ainsi que la personnalité de Fritz Mauthner (1849-1923) dont la "mystique sans Dieu" intriguera Landauer. Dans l'un de ses premiers écrits, Landauer proclame de manière toute nietzschéo-stirnerienne que le seul Dieu auquel on doit croire est « le Dieu que nous voulons devenir et que nous deviendrons » ("L'éducation religieuse de la jeunesse" in *Die Freie Bühne*, février 1891).

37 « Les mouvements millénaristes sont porteurs d'un projet social, universel, qui apparaît immédiatement comme tel. » in Yves Delhoyse et Georges Lapierre, *L'incendie millénariste*.

l'anarchisme-communisme ; tous les deux partagent la même approche positive des communautés rurales moyen-âgeuses, mais s'opposent sur le caractère propre de la révolution.³⁸ Dans le Moyen-Âge, Landauer ne voit pas un modèle à reproduire, mais un simple état d'esprit inspirateur montrant une prédisposition des hominines à s'auto-organiser en petits groupes, à s'agréger en communautés intentionnelles, affinitaires, et dont les vies, malgré le seigneur, le seigneur et le Seigneur, restent autonomes et peut-être plus libres que celles des ouvriers et des paysans du début du 20^{ème} siècle. C'est l'*esprit* de ces communautés, qui aurait perduré de manière plus ou moins formelle et consciente, qu'il ne cesse d'appeler de ses vœux et qui permettra une fois la révolution faite (c'est-à-dire une fois les moyens de coercitions actuels abattus) d'empêcher la mise en place d'une nouvelle structure coercitive (État ou autre) car cet *esprit* sera la finalité déjà existante et simplement libérée de la révolution. Il en appelle donc à une forme de *renaissance humaine*, et c'est en-cela que son appel est prophétique, romantique et quand même un brin religieux car il s'adresse autant à l'être qu'à l'existant. « Puisse la révolution apporter la renaissance ; puissent — car ce dont nous avons le plus grand besoin, ce sont des hommes neufs et purs qui s'élèvent de l'inconnu, de l'obscurité, des profondeurs —, puissent ces rénovateurs, ces purificateurs, ces sauveurs ne pas faire défaut à notre peuple [...]. Puisse les peuples se remplir de cet esprit créateur qui fait vraiment naître des rapports nouveaux, de cet esprit nouveau qui prend sa source dans leur haute mission, dans les conditions nouvelles, dans les profondeurs ancestrales de l'Éternel et de l'Absolu ; puisse la révolution nous apporter cette religion de l'action, de l'amour, qui rend bienheureux, qui sauve, qui triomphe. »³⁹ Pour Landauer, la révolution va détruire l'État dans sa fonction passée mais malheureusement pas dans son esprit car la révolution va inévitablement accoucher d'un nouvel État. C'est donc en termes de relation *et* d'esprit qu'il pense l'État, et pas simplement en terme institutionnel. Se mettant dans les pas de La Boétie, il considère l'état de servitude comme volontaire et non pas comme naturel : « L'État (et le capital) est un rapport entre les hommes, un comportement acquis et une omission, une manière d'être et une tolérance. Ici, intervient ce que Étienne de La Boétie a dit une fois pour toute... Les rapports sont les comportements des hommes : et pour moi, le fil directeur de l'anarchie est la conviction que chaque homme porte en lui la possibilité de rendre son comportement différent, aussi longtemps qu'il vit. »⁴⁰ « L'État est une relation, un rapport entre les hommes, un mode de comportement des hommes les uns vis-à-vis des autres. On le détruit en contractant d'autres rapports, en se comportant autrement les uns à l'égard des autres. »⁴¹ Cette nouvelle relation, il l'imagine démultipliée à l'infini par des liens transversaux entre les individus : « La société est une société de sociétés de sociétés ; une union d'unions d'unions ; une communauté de communautés de communautés ; une république de républiques de républiques. »⁴²

Par le terme de "communauté", Landauer nomme et représente l'esprit de son idée, et par communauté il n'entend pas un bloc homogène (identitaire) mais bien une hétérogénéité d'individus librement associés (structure affinitaire). « L'anarchisme, dit-il, ne peut pas, à notre époque, être un mouvement de masse, mais seulement un mouvement d'individus, de pionniers »⁴³ qui se mettent *en retrait* d'une société inégalitaire, d'un état oppressif, d'un carcan religieux ou familial... « La communauté par le retrait, cela veut dire : posons notre totalité comme unité et vivons comme totalité. Loin de la superficialité vulgaire de la communauté autoritaire ; à partir de la communauté profonde avec le monde, que nous sommes en nous-mêmes, nous voulons bâtir la communauté humaine, dont nous sommes responsables et dont le monde entier est responsable. Cet appel s'adresse à tous ceux qui peuvent le comprendre. »⁴⁴

La révolution est donc pour lui une étape transitoire, non une fin ; elle est nécessaire mais pas suffisante. La révolution ne produit rien, elle détruit ; son but doit se limiter à détruire l'État pas à créer en tant que révolution une nouvelle structure (démocratie populaire, État révolutionnaire, dictature du prolétariat ou autre horreur). La révolution doit donc s'arrêter avec elle-même. « Bien que l'utopie soit excessivement belle — d'une beauté qui tient moins, il est vrai, à ce qu'elle dit qu'à sa manière de le dire —, ce que la révolution atteint est précisément aussi sa fin, qui ne se différencie pas énormément de ce qui existait auparavant. »⁴⁵ C'est la révolution qui vient du socialisme et non l'inverse. Si Landauer

38 Kropotkine se méfiait fortement de tout ce qui venait de Teutonie, n'y voyant que nihilisme nietzschéen et stirnerisme suspect. Pour Kropot il suffit que la révolution abatte l'État pour le détruire.

39 Gustav Landauer, *Appel au socialisme*.

40 Lettre à Max Nettlau, 7 janvier 1911.

41 Cité dans Martin Buber, *Utopie et socialisme*.

42 Gustav Landauer, *Appel au socialisme*.

43 Gustav Landauer, "Quelques mots à propos de l'anarchisme" in *Der Sozialist*, 10 juillet 1897.

44 Gustav Landauer, *La communauté par le retrait*.

45 Gustav Landauer, *La révolution*.

emploie souvent le mot de "socialisme" c'est pour ne pas employer le terme de "communisme", trop teinté de confusion marxiste à ses yeux.⁴⁶ Son socialisme est purement humain, sentimental, passionnel, sensible c'est-à-dire instinctuel, naturel et romantique. Il se méfie du progrès, de la science, de la technique dont il pressent les dimensions oppressives. Le progrès sans fin mène à une accumulation de richesses sans fin qui ne peut que se baser sur l'inégalité, le gaspillage et la création de surplus donc de capital et de spéculation. « Aucun progrès, aucune technique, aucune virtuosité ne nous apporteront le salut et le bonheur. »⁴⁷ À l'opposé du marxisme, son socialisme privilégie l'émotion et la spontanéité contre toute rationalité et contre tout calcul ; il préfère encore transformer son discours en une sorte de messianisme qu'en doctrine. Trans-classe sans complexe, il n'idéalise pas le prolétariat et privilégie l'individu et l'individu seul : un jeune bourgeois peut être autant un bon anarchiste qu'un jeune ouvrier faire un excellent flic ; en toute fin et toute extrémité, c'est l'individu seul qui détient la clé et la responsabilité de son devenir. Il en va de même pour les masses dont, en bon nietzschéen, il se méfie ; celles-ci étant toujours prêtes à idolâtrer un chef ou à se lancer dans des aventures guerrières fratricides. « Qui empêche d'agir les masses ? Les masses ! Vous êtes vous-mêmes vos ennemis ! Édifiez-vous, renforcez-vous, rassemblez-vous ! Chacun d'entre vous est double : celui qui va au socialisme, lui donne un ami et lui ôte un ennemi. »⁴⁸ Son appel aux ouvriers est un appel à quitter les partis et les syndicats, à s'affranchir de tutelles extérieures pour se regrouper en unités communautaires d'individus par ateliers, usines ou quartiers et non en chapelles idéologiques. « Si vous voulez gagner les masses, flattez-les. Si vous voulez les incapaciter d'actions et de pensées sérieuses et rendre leurs représentants des archétypes de creuses prétentions, des déversoirs d'une rhétorique qu'ils ne comprennent eux-mêmes au mieux qu'à moitié, puis de les convaincre qu'ils représentent un parti politique scientifique, si vous voulez les remplir d'une stupidité malsaine, alors entraînez-les dans des écoles de parti. »⁴⁹ Son anarchisme est un prétexte, un alibi purement politique, pour affirmer son *impatience* et sa *radicalité* de pensée ; on n'adhère pas à l'anarchie, on vit *en* anarchiste (à défaut de vivre en Anarchie...). « L'anarchie n'appartient pas à l'avenir, mais au présent ; elle n'est pas affaire de revendications, mais affaire de vie. Il ne s'agit point de la nationalisation des conquêtes du passé, il s'agit de la naissance d'un peuple nouveau qui, venant de petits commencements, se forme de tous côtés par colonisation intérieure, au milieu des autres peuples, dans de nouvelles communautés. Il ne s'agit point de la lutte de classes des non-possédants contre les possédants, mais il s'agit du fait que des êtres libres, moralement forts et maîtres d'eux-mêmes, se séparent des masses pour s'unir dans de nouveaux liens. »⁵⁰

C'est par une approche non conventionnelle et en des termes peu habituels que Landauer déroule son anarchisme : *esprit* contre matérialisme, *communauté* contre société, *culture* contre civilisation, *connaissance spirituelle* contre superstition scientifique ; mais aussi *immédiateté* contre moment historique et *harmonie* contre économie. En 1908, par des échanges avec Martin Buber⁵¹, Landauer retrouve une certaine sensibilité à la "question juive" et ce sont particulièrement les communautés d'Europe de l'Est, parlant yiddish, qui retiennent son attention : il y voit une nation, mais surtout une nation sans État, vivant en marge de toute autorité séculière, illustrant son schéma de communauté par le retrait. Pendant la Première guerre mondiale, il contourne la censure en écrivant des articles savants sur Goethe et Hölderlin, prenant ainsi à rebours leurs images construites d'icônes pangermanistes. En Goethe, c'est le symbole d'un idéal culturel non nationaliste et européen qu'il met en avant, insistant notamment sur la notion goethéenne d'*affinité élective* dans laquelle deux êtres ou éléments qui « se cherchent l'un l'autre, s'attirent, se saisissent [...] l'un l'autre et ensuite ressurgissent de cette union intime dans une forme renouvelée, nouvelle et imprévue. »⁵² En Hölderlin, il retrouve cette spiritualité panthéiste qui lui procure force et espérance : « Friedrich Hölderlin se tient dans le monde naturel en tant que nature. L'image, qu'il emploie toujours de nouveau pour lui-même, est celle de l'eau courante, de la lumière ruisselante. La loi de l'écoulement règne sur sa vie comme sur la forme de ses poèmes. Transmuer l'esprit en nature est la chose la plus difficile ; et cela tout particulièrement en des époques comme la sienne, qui est encore la nôtre ! »⁵³

46 Le marxisme est couramment qualifié par Landauer de « peste de notre temps et malédiction du mouvement socialiste » et il n'hésite pas à voir dans le communisme une continuation du capitalisme par d'autres moyens.

47 Gustav Landauer, *Appel au socialisme*.

48 Gustav Landauer, "Par quoi devons-nous commencer ?" in *Der Revolutionär*, 30 janvier 1909.

49 Gustav Landauer, *Appel au socialisme*.

50 Gustav Landauer, "Pensées anarchistes sur l'anarchisme" in *Die Zukunft*, vol. 37, n° 4, 1901.

51 Martin Buber (1878-1965) mêle allègrement romantisme allemand, nietzschéisme, *Haskalah* (les Lumières dans leur version juive), messianisme juif et divers errements hassidiques plus ou moins hermé(neu)tiques avant d'évoluer vers une utopie anarcho-socialiste de tendance sioniste en compagnie de Gerschom Scholem (1897-1982).

52 Goethe, *Die Wahlverwandtschaften* (1809).

53 Gustav Landauer, "Friedrich Hölderlin en ses poèmes", conférence de 1916.



Landauer s'intéresse à cet état d'esprit qui prédispose à la création poétique et qu'il perçoit comme un modèle à caractère révolutionnaire. « Être poète, cela veut dire être, d'une manière ou d'une autre, craintif ; poétiser cela veut dire, d'une manière ou d'une autre, dissimuler. Le poète est de lui-même contraint à dire ce qu'il a à dire du monde et de ses désirs, non pas directement en appelant et en criant, mais en évoquant indirectement, en dissimulant dans les mythes et dans les formes, en s'immergeant dans les rythmes et en irradiant dans les images. »⁵⁴ « Nous, anarchistes, sommes des poètes et nous voulons idéologiquement éliminer les falsificateurs scientifiques, les marxistes froids, creux et dénués de spiritualité, de façon à ce qu'une vision poétique, une créativité artistiquement concentrée, l'enthousiasme et la clairvoyance trouvent leur place pour agir, travailler et se construire à partir de maintenant ; dans la vie, dans des corps humains, pour la vie harmonieuse, le travail et la solidarité des groupes humains, des communautés et des nations. »⁵⁵ Un doux naïf ce Landauer ? Un consommateur de psychotropes lui masquant la vraie nature de l'hominine ? Un p(r)êcheur par optimisme ? Et bien non, une simple prédisposition peut-être, car il n'oublie jamais que lorsque l'on perd de vue le fondement sur lequel tout repose, à savoir l'Individu, on

sombre dans la classique illusion : « Nous ne devons pas nous mentir à nous-mêmes. L'illusion du paradis, de la vérité, de la philosophie, de la religion, de la vision du monde ou quoi que se soit que l'on veuille appeler les tentatives de cristalliser les sentiments au sujet du monde en mots et formes, n'existe pour nous maintenant que comme individus. Chaque tentative d'établir des communautés, des sectes, des églises, des associations ou quelque sorte de base de tels artifices spirituels, mène, sinon à la tromperie et à la réaction, du moins à un simple palabre sans incidence. »⁵⁶

Une pensée avant tout romantique/sensible et quelque peu mélancolique pourrait donner l'impression d'un certain enfermement intellectuel, d'une bulle chimérique coupée du monde. L'impression est fautive car Landauer se confronte au réel et participe ou lance des initiatives pratiques d'envergure. En 1900, il est de l'aventure de la *Neue Gemeinschaft* (Nouvelle Communauté) à Friedrichshagen⁵⁷, sorte de cercle littéraire, politique, communautaire et contre-culturel. L'idée est de créer un foyer de vie autonome dans ses besoins alimentaires et propice à l'expérimentation sociétale ; mais l'expérience tourne rapidement court et les enthousiastes intellectuels négligent rapidement l'aspect agricole pour se concentrer sur des chamailleries doctrinales qui dérivent vers un sectarisme d'ordre religieux et l'organisation de débats-banquets peu prolétaires. Landauer s'en éloigne rapidement, la tentative lui ayant montré « comment une communauté ne naît pas »⁵⁸. Du même œil critique il s'intéresse aux cités-jardins, sorte de promotion des jardins-ouvriers vus sous un angle communautaire mais assez peu politique.⁵⁹ S'il ne participe pas directement à la fondation de la colonie d'Ascona/Monte Verita, l'esprit de sa pensée y sera présente et s'y exprimera sous différentes formes. Landauer marquera aussi les expériences communautaires du Foyer communautaire municipal de Charlottenburg⁶⁰ (en

54 Gustav Landauer, "Politique de Goethe. Une annonce." (1918). Il existe un mythe dit "initial" (le *Urphänomen* de Goethe) dont s'emparent les poètes ; puis existent des mythologies (mythe technicisé des savants, mythe politisé ou religiosisé des croyants et enfin mythe folklorisé des marchands). Sur ces notions voir les écrits de Walter Friedrich Otto (*Mythologies*) et de Furio Jesi (*Spartakus. Symbolique de la révolte.*).

55 Gustav Landauer, *Appel au socialisme.*

56 Gustav Landauer, *Appel au socialisme.*

57 Fondée par les frères Julius et Heinrich Hart qui la présentent ainsi : « Notre communauté est une communauté de connaissance et de vie, unie dans la *Weltanschauung* du monisme réel, dans la conception de l'Un-multiple, du changement, de l'éternel rajeunissement, du devenir perpétuel et du développement de toute chose. Le noyau de cette conception est la conscience de l'identité entre le monde et le Moi, la représentation du Moi-monde. En tant que Moi-monde chacun et toute chose sont éternels, sans début et sans fin, impérissables, indestructibles. [...] Dépassant toutes les contradictions [cette *Weltanschauung*] mènera à une harmonie illuminée dans la pensée, le sentir, la vie de chacun, et réalisera pour la communauté l'idéal culturel suprême. Notre communauté veut la mettre en acte et en vie. » (in *Unsere Gemeinschaft*).

58 Cité in Martin Buber, *Utopie et socialisme.* D'ailleurs, Landauer ne tentera plus de s'installer personnellement en "utopie concrète"/communauté ; une attitude que l'on peut comparer à celle d'un Émile Armand, grand promoteur de l'idée des "milieux libres" mais qui ne s'y installa jamais. Pas fous.

59 « La cité-jardin est une colonie aménagée d'après un plan méthodique sur un terrain bon marché qui reste la propriété pleine et entière de la communauté, de telle sorte que toute spéculation foncière soit désormais rendue impossible. [...] Le but ultime d'un mouvement énergique en faveur des cités-jardins est une colonisation intérieure qui, par la fondation méthodique de cités-jardins, tend à la décentralisation de l'industrie et, ainsi, à une répartition plus équilibrée de la vie active dans le pays. » in Bernhard Kampffmeyer, *Vor der Kleinstadt zur Gartenstadt.*

60 Son nom est *Siedlungsheim* ; y travaille notamment Ernst Joël de la revue *Der Aufbruch* (Le Renouveau/Nouveau départ) qui diffuse auprès de la jeunesse la pensée de Landauer.

banlieue populaire de Berlin), fondé en 1914 et qui ressemble à une sorte d'université populaire, ou du Foyer populaire juif⁶¹, également en zone ouvrière berlinoise, qui se veut être une colonie citadine, espace de rencontre, d'échange et de vie, pour des Juifs occidentaux et des Juifs réfugiés d'Europe de l'Est. Mais c'est avec la création en 1908 de la *Sozialistischer Bund* (Ligue socialiste) que Landauer se dote d'un joujou destiné à mettre en pratique ses idées.

La Ligue est loin d'être un parti et le terme d'organisation est trop formel. C'est une sorte de fédération (très lâche) de groupes anarchistes (existants ou amenés à se créer localement) ou de simples individus ; plus outil que structure. Sa tâche est de réunir plus que d'unir, de faire œuvre de propagande et de coopération, et de susciter autant des expériences que des réflexions ; tout cela en-dehors de la classique lutte des classes. L'une de ses originalités va être d'envoyer certains de ses membres rejoindre des installations communautaires déjà existantes comme "colons" et non pas d'en créer de nouvelles. « Nous n'attendons pas la révolution pour que commence le socialisme ; nous commençons par faire du socialisme une réalité pour qu'advienne le grand bouleversement du monde ! [...] Qu'est-ce qui nous conduira au socialisme ? La grève générale ! Mais il s'agit d'une grève générale d'une tout autre nature que celle qu'on trouve généralement dans la bouche des agitateurs et dans le cœur des masses facilement exaltées – ces masses qui, après avoir la veille applaudi à tout rompre, s'en vont péniblement à l'usine le matin suivant. La grève générale telle qu'on la prêche aujourd'hui consiste à attendre les bras croisés pour savoir qui va être le plus fort et va tenir le plus longtemps : les travailleurs ou les capitalistes. [...] Travailleurs, laissez-nous vous parler de la grève générale active ! Nous ne parlons pas ici de l'acte révolutionnaire décisif et final qui est censé avoir lieu juste après ou pendant la grève générale et qui, pour beaucoup, en serait la conséquence nécessaire. Nous ne commençons pas par la fin, mais par le commencement. Si rien n'a été encore fait pour le socialisme, s'il n'y en a encore aucune trace aujourd'hui, pour quelle raison voulez-vous vous battre et vous faire tuer ? Pour la domination de quelques chefs qui vous diront le moment venu ce qu'ils veulent, ce qu'ils font, ce qu'il faut faire pour réorganiser le travail et la distribution des biens dont vous avez besoin ? Ne serait-il pas préférable que vous sachiez et fassiez tout cela vous-mêmes ? L'action décisive du peuple travailleur réside dans le travail ! Dans la grève générale active, les travailleurs en viennent à affamer les capitalistes parce qu'ils ne travaillent plus pour les capitalistes, mais pour leurs propres besoins. Ho hé ! les capitalistes, vous avez de l'argent ? Vous avez des titres de papier ? Vous avez des machines qui sont en train de rouiller ? Eh bien, bouffez-les, échangez-les entre vous, vendez-les vous les uns aux autres, faites ce que vous voulez ! Ou bien, mettez-vous au travail ! Travaillez comme nous ! Car vous n'aurez plus notre travail. Nous en avons besoin pour nous-mêmes. Nous retirons notre travail de votre économie absurde et délirante pour le mettre au service des organisations et des communes du socialisme. Voilà ce qui arrivera un jour. Le commencement du socialisme, ce ne peut être que cela et rien d'autre. Certains diront : *Aïe ! Aïe ! Le chemin est long à parcourir. C'est seulement maintenant que nous commençons à réaliser le socialisme ? Et nous qui pensions que nous étions proches du but !* Comment pourriez-vous être proches du but, vous qui n'avez encore fait aucun pas en avant ? Vous devez seulement vous mettre en chemin : et aussitôt, vous verrez apparaître le but devant vous dans toute sa clarté. Le tout premier pas consiste à accepter la vérité. Elle a un goût amer comme certaines racines comestibles, mais quand elle se développe, elle donne de beaux fruits sucrés. Ce sont les premières paroles que nous vous adressons, mais nous n'avons pas encore dit tout ce que vous devez entendre. »⁶² D'aucuns parleront de socialisme élitiste, car les oreilles des prolos sont plus réceptives aux notions des rapports de force de la lutte des classes, au blabla habituel des syndicats et aux mots d'ordre marxistes. Structure de la marge du mouvement révolutionnaire d'Allemagne, la Ligue se développe sur les franges laissées libres *et* par l'État, car jugées peu dangereuses, *et* par les autres organisations, car extérieures au marxisme. Son apogée semble regrouper une quinzaine de groupes, forts de dix à vingt membres. L'implantation communautaire la plus importante est celle du groupe *Grund und Boden* (Terroir)⁶³ qui se forme au sein de la colonie Eden, créée dès 1893 à Oranienburg, et qui est de tendance tolstoïenne. Le groupe le plus original, et de loin, est certainement celui de Munich, dénommé *Tat* (Action) et où officie le turbulent Erich Mühsam.

61 *Jüdische Volksheim* fondé en 1916 et actif jusqu'en 1929 ; l'un des animateurs est Siegfried Lehmann, adepte d'un "sionisme culturel". Certains des participants du Foyer juif rejoindront, à la fin des années 1920/30, les pionniers des colonies agricoles du mouvement kibboutzim en Palestine ; animés par le spiritualisme socialisant de Landauer qui pourtant ne verse jamais dans le sionisme.

62 Gustav Landauer, "Que veut la Ligue socialiste ?" in *Der freie Arbeiter*, 24 octobre 1908.

63 Autour de Carl Tomys (cordonnier d'origine polonaise, célèbre pour fabriquer des sandales inusables), Käte et Friedrich Li-sowski (plombier) et Alfred Starke (libraire) ; les colons venus de la Ligue sont essentiellement des petits artisans refusant l'industrialisation de la société.

Erich Mühsam⁶⁴ : sexe, drogues et pas encore R'n'R.

Erich Mühsam est un drôle de zozo, politiquement difficilement classable, aux comportements parfois contradictoires et aux frasques toujours colorées. Il naît en 1878 dans la famille d'un pharmacien juif qui lui prévoit une vie fade toute tracée ; c'est-à-dire comme la sienne. Paresseux, plus porté sur les livres que sur la pharmacopée, le jeune Erich dit rapidement non à tout et oui au reste. Il se fait exclure du collège pour indécatesse envers la hiérarchie, finit par brûler son diplôme d'aide-pharmacien, tourne le dos au monde bourgeois et à la communauté juive, quitte le domicile parental/patriarcal, manifeste plus ou moins bruyamment son insatisfaction sociale et s'en va rejoindre l'existence précaire de la Zone sous la bannière conjugue de Stirner et de Nietzsche mais avec la dégaine étudiée du dilettante. En 1900, la houle bohème le porte à la *Neue Gemeinschaft* où il rencontre Landauer qui devient son mentor et lui son élève tapageur et débraillé. Dans la « communauté par le retrait », Mühsam projette les cercles d'artistes et de marginaux qui peuplent son quotidien. Rapidement il considère le lumpenprolétariat et les marginaux déclassés⁶⁵ comme *les* sujets révolutionnaires par excellence ; sujets qu'il finira par nommer, dans ses textes, « cinquième état social » et que Bakounine nommait « fleur du prolétariat ».⁶⁶ Fort de ses nouvelles rencontres il peut s'écrier : « J'étais anarchiste avant de savoir ce qu'était l'anarchisme ! » Paré de son armure anarchiste, il s'en retourne à une existence nocturne et vagabonde et c'est comme une luciole qu'il répond à l'invitation de Raphaël Friedeberg⁶⁷ en 1904/05 de se rendre à Ascona, attiré par les lumières des milieux libres.

La visite au Monte Verita prend les allures d'une cure de désintox pour le fêtard Mühsam et, si se balader à poil ne le dérange pas trop, la tournure générale de l'entreprise l'irrite au plus haut point et il s'en fait la critique acerbe. « Maintenant il serait de mon devoir d'élucider l'évolution historique du développement de Ascona qui, de bourg tessinois et de marque italienne qu'il était, devint une bizarre colonie allemande. Mais malheureusement j'en sais trop peu sur les origines de la situation actuelle et je dois me contenter de dire que, il y a plusieurs années, un certain nombre de végétariens, qui s'étaient retrouvés à Jungborn dans le Harz et qui ensuite se dirigèrent ensemble vers le sud, je crois à Rapallo, prirent la décision de fonder une colonie éthico-sociale-végétarienne-communiste et, à la recherche d'un emplacement approprié, ils trouvèrent le lieu que l'on appelle aujourd'hui Monte Verita. Ce fut un bon choix. Le Monte Verita est un haut plateau avec une magnifique vue sur le lac Majeur et pour y arriver depuis Ascona on doit grimper pendant vingt minutes plutôt rapidement. Les premiers colons y construisirent plusieurs cabanes de bois et, initialement, il était prévu que devait être réalisée une vie communautaire agréable, extrêmement agréable pour tous ceux qui avaient les poches vides et qui cherchaient le chemin du communisme. Le dilettantisme de tels débuts est évident. Les colonies communistes, qui ne sont pas nées sur la base d'une orientation socialiste révolutionnaire, sont toujours destinées à la faillite surtout quand le lien qui unit psychologiquement les participants les uns avec les autres est aussi insignifiant que le principe du végétarisme. Je vois de nombreux parallèles entre, d'un côté, l'évolution de Monte Verita qui était, au départ, une expérience idéale de quelques-uns, et qui finit comme sanatorium capitaliste, ouvert à quiconque payait, et de l'autre côté, la Nouvelle Communauté de Berlin des frères Hart, qui, dans les principes et les idées, promettait de grandes choses, et qui finit par se transformer en auberge éthique, dans les deux cas la fin est une mort misérable. La même chose arriva sur le Monte Verita. Le végétarisme se gonfla jusqu'à une idée de libération de l'humanité, lorsque les

64 « Ce moderne Villon aux yeux vifs et spirituels sous le pince-nez, épaisse barbe et moustache noire, abondante toison bouclée, a beaucoup plus l'air d'un chansonnier de Montmartre que d'un redoutable anarchiste » in Ambroise Grot, *La terreur en Bavière* (1922).

65 Pour un marxiste (pur jus, première pression à froid), le marginal déclassé constitue le sommet de l'abomination sociale et il est destiné (au mieux) à rejoindre un camp d'internement et de rééducation.

66 « Par fleur du prolétariat, j'entends surtout cette grande masse, ces millions de non-civilisés, de déshérités, de misérables et d'analphabètes que M. Engels et M. Marx prétendent soumettre au régime paternel d'un gouvernement très fort, sans doute pour leur propre salut, comme tous les gouvernements n'ont été établis, on le sait, que dans le propre intérêt des masses. Par fleur du prolétariat, j'entends précisément cette chair à gouvernement éternelle, cette grande canaille populaire, qui, étant à peu près vierge de toute civilisation bourgeoise, porte en son sein, dans ses passions, dans ses instincts, dans ses aspirations, dans toutes les nécessités et les misères de sa position collective, tous les germes du socialisme de l'avenir, et qui seule est assez puissante aujourd'hui pour inaugurer et pour faire triompher la Révolution sociale. » in Michaël Bakounine, *Suite à l'empire knouto-germanique*.

67 Né en 1863 ; médecin de tendance anarcho-socialiste, antiparlementariste et adepte de la grève révolutionnaire. Au contact de Landauer, il développe l'audacieuse théorie du "psychisme historique" qu'il opposera au "matérialisme historique". « Plus des influences matérielles et des faits d'expérience psychique sont maintenant supprimés dans le cerveau humain, plus le marxisme devient faux, plus le matérialisme historique sera remplacé par un psychisme historique, les facteurs psychiques deviennent d'autant plus déterminants qu'ils s'opposent progressivement aux facteurs matériels comme une puissance indépendante. Le psychisme historique affirme que les relations spirituelles de leur côté exercent la force la plus grande sur les conditions matérielles » in Raphaël Friedeberg, *Matérialisme et lutte de classe*.

partisans de cette conception du monde insignifiante ne réussirent pas à réaliser leurs rêves sociaux, on tenta de mêler cet insupportable ramassis de principes éthiques avec une entreprise spéculative capitaliste. Quant à ce qui touche à la collaboration des forces féminines à un quelconque projet, je reste fermement convaincu a priori que les anciens grecs, romains et orientaux étaient pourvus d'un très sûr instinct quand ils assignaient aux femmes la place de spectatrices dans toute entreprise importante. Le troisième et très grave aspect funeste au Monte Verita, comme dans son analogue Nouvelle Communauté, ce sont les escrocs de l'éthique avec leurs sottises spirites, théosophiques ou végétariennes, élevées à la puissance énième. Qui a quelque peu fréquenté de telles associations, sait de quoi je parle, et connaît les faces blafardes de ceux qui du soir au matin s'appliquent avec zèle à tenir leur âme et leur corps dans une irréprochable conduite de vie. Les végétariens ont presque tous cet état d'esprit. Peut-être qu'il n'y a rien de mal. Si quelqu'un pouvait me convaincre, pour ma santé et ma constitution, que la diète végétarienne, l'abstention d'alcool et tout le reste, étaient absolument nécessaire et que les soins donnés au corps sont plus importants que ceux donnés à l'esprit et à l'âme, alors certainement je deviendrais également végétarien. Je suis d'ailleurs persuadé qu'une diète végétarienne cohérente de deux mois sur le Monte Verita pourrait être extrêmement utile. Mais si quelqu'un me jetait à la figure le "tu manges de la charogne" et se comportait en homme supérieur, il me paraîtrait du plus profond ridicule. J'en arrive maintenant aux "sécessionnistes" du Monte Verita, aux co-fondateurs de la communauté végétarienne originelle, qui s'en sont allés après la transformation en sanatorium. Je commence par la plus intéressante, la plus profonde et la plus éminente personnalité entre tous les colons, Karl Gräser. Cet homme, ex-officier, vit maintenant avec sa femme Jenny, sur un terrain assez étendu, qu'ils ont rendu habitable par le travail de leurs mains. C'est leur fierté, plus que tout, d'avoir le nécessaire pour vivre, qu'ils produisent eux-mêmes. Ils se contentent, pour cette raison, de choses très primitives et refusent, presque par principe, d'entretenir des échanges quelconques avec le monde extérieur par l'intermédiaire de l'argent. Gräser est le premier homme que j'aie rencontré, qui avec une cohérence inflexible, réalise en pratique ce qu'il a reconnu comme exact en théorie. [...] Ce qu'ils ne pouvaient pas produire eux-mêmes, ils le troquaient : ainsi ils allaient à Locarno et à Bellinzona avec les fruits cultivés par eux et ils s'arrangeaient avec les commerçants. Mais ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes, ils ne le vendent pas. J'ai rencontré Gräser quelques fois. Un jour il était occupé à sculpter dans un morceau de bois brut une cuillère, une autre fois, il venait de se fabriquer une paire de sandales. [...] Il voyait dans la nature tout le bien, le beau, la force, la pureté au maximum de sa perfection, c'est ainsi que l'injonction "retour à la nature" prêchée de façon incompréhensible et à tout propos par les âmes délicates que sont les végétariens modèles, devient chez lui un engagement vital profond. Toutes ces habitudes "ressemblaient" le plus possible en parole et en action, à la nature, quintessence de toute perfection. [...] C'est seulement sa propre décision indépendante de tout programme théorique qui lui paraît correspondre à l'essence de la nature, puisqu'il croit que la spontanéité et l'immédiateté sont équivalentes à la réalité selon la nature. [...] Le petit Habakuk (tel est le nom que les Gräser ont donné à leur fils adoptif, qui est exceptionnellement beau et intelligent) reçoit l'éducation la plus libre qui puisse s'imaginer, c'est-à-dire absolument aucune éducation. »⁶⁸ Fatigué d'une diète à base de fruits qui lui a filé la chiasse, Mühsam finit par s'échapper au bourg le plus proche pour s'enfiler un steak et une bouteille de rouge ! Las, le séjour n'est pas si négatif et Erich s'y fait un bon copain en la personne de Otto Gross.

Otto naît autrichien sous une mauvaise étoile en 1877 d'un père criminologue. Pour soigner un tel coup du sort, il en prend le contre-pied et s'entiche de tout ce que la terre compte d'amoralisme et de pratiques hétérodoxes, y projetant les antiennes du freudisme naissant dont il s'empare d'une manière des plus personnelle. Otto sera donc psychanalyste, mais un psychanalyste d'un genre particulier qui n'hésitera pas à fournir le poison nécessaire à ses patients, ni à coucher avec ; le sexe devient sa drogue mais sans exclure toutes les autres. Freud se débarrasse bien vite d'un si brillant élève, et Otto finit par atterrir, suivant la voie d'autres originaux de son acabit, au Monte Verita. Avec Mühsam c'est la révélation, chacun apportant à l'autre ce qui lui manque et les deux loustics vont greffer l'anarchie sur la psychanalyse ou l'inverse ; Mühsam, après des séances avec Gross, écrit euphorique à Freud que "sa" méthode venait de le guérir d'une « grave hystérie »... Freud a du être content pour lui ! Le point de départ de la réflexion de Gross c'est le conflit avec le père (là-dessus Mühsam ne pouvait qu'être d'accord) et donc le patriarcat : « Aucune des révolutions qui appartient à l'histoire n'a réussi à établir la liberté de l'individualité. Elles ont toutes fait long feu, elles se sont toutes achevées par une hâtive

68 Erich Mühsam, *Ascona*. À Monte Verita, il y a certes Karl (1875-1915) mais surtout son frère Gustav (1879-1958). Gustav (aka Gusto) est une sorte de Gandhi, croisé avec Tolstoï et une pointe de Nietzsche, à l'inévitable dégaîne de Jésus. Après *Ascona*, Gusto aura une existence vagabonde, voyageant à pieds avec ses nombreux gamins (pas tous de lui) dans un chariot à bras et prêchant la paix et l'amour de la nature ; en 1928 il initie un "Congrès des Vagabonds" ; le nazisme le plonge dans une clandestinité mystérieuse ; en 1945, il réapparaît, vivant et fidèle à lui-même, et une photo saisissante le montre, semblant sortir d'une longue éclipse, errant dans les ruines de Munich.

réinsertion dans la normalité généralement admise. Elles ont toutes échoué car le révolutionnaire d'hier portait en lui-même l'autorité. On s'aperçoit seulement aujourd'hui que le foyer de toute autorité réside dans la famille. Et que le lien entre autorité et sexualité, tel qu'il se manifeste dans la famille avec la perpétuation du droit patriarcal, asservit toute individualité. »⁶⁹ En contrepoint il va prôner le matriarcat, bombardé matrice originelle de l'humanité. « Dans le cadre du matriarcat, la relation entre les sexes est exempte de toute considération de devoir, de morale et de responsabilité, indépendante de tout impératif économique, juridique ou moral. Elle ne connaît ni le pouvoir ni la soumission, ni le lien contractuel, ni l'autorité, ni le mariage, ni la prostitution. »⁷⁰ Lecteur de Nietzsche, Gross transpose le dionysisme du moustachu dans sa tambouille psychanalytique et prend au pied de la lettre que « si rien n'est vrai, tout est permis », tendant son Moi comme un arc. Si l'individu ne tourne pas rond c'est le fruit de névroses, elles mêmes produits d'entraves, de normes, d'autorités, de morales qui encombrant le bas-monde et empêchent l'épanouissement du quidam ; la solution est de tout balancer par-dessus bord et de dire oui à tout et non au reste. Si les désirs de l'individu, fondements de sa singularité et moteurs de sa volonté, sont libérés en mode open bar, alors ses frustrations, qui alimentent les conflits entre individus, disparaissent ; on retrouve là Nietzsche et son « deviens celui que tu es ». Le fou n'est fou que dans le regard des autres et devient sujet révolutionnaire privilégié car il est resté authentique par rapport à lui-même.

C'est à Munich que Mühsam et Gross vont mettre en pratique leurs théories avec pour base le quartier de Schwabing, haut lieu de la Bohème et de la bamboche qu'Erich retrouve avec bonheur. « Ce soir, fête chez Uli. J'étais d'abord très irrité contre Lotte. Elle s'est bécotée avec Cronos sur un divan. J'ai voulu lui souhaiter le bonsoir. Là, elle m'a lancé si fort le pied dans la poitrine que le souffle est presque venu à me manquer. J'étais furieux. Elle ne voulait naturellement rien de tel et a demandé pardon : cela n'était pas arrivé par méchanceté. Mon humeur s'était aigrie – surtout du fait de la douleur violente. Uli l'a remarqué et m'a fait avouer la raison de ma mauvaise humeur. Après cela, elle a été infiniment gentille, elle m'a embrassé très tendrement et m'a dit : "Mais Mühsam, tu sais pourtant bien que tout le monde t'aime." Puis elle a pris Lotte à part qui, en guise de consolation, m'a enfoncé la langue dans la bouche aussi loin qu'elle a pu. J'ai été assez faible pour m'apaiser ainsi et, plein d'entrain, j'ai embrassé à mon tour la Kündiger, Emmy⁷¹, un jeune italien homosexuel, Striche et même l'affreuse madame Kutscher. Finalement, sont arrivés les Götz, et avec Fanny j'ai trouvé fort à faire. La femme est féroce-ment amoureuse de moi. "Ne me rends pas folle !" suppliait-elle constamment, et comme j'insistais un peu, elle a finalement accepté de faire un petit tour. Elle m'a dit : "Si tu veux que je sois morte, alors je viens." Ensuite, j'ai été avec elle dans la chambre où les manteaux étaient étalés dans la pénombre, je l'ai agrippée sous sa jupe et je l'ai satisfaite. À ce moment, nous avons été brusquement interrompus par le petit Hoerschelmann qui apportait un verre de vin aromatisé à Fanny. À notre grande frayeur, il a encore soudainement appelé quelqu'un et nous avons découvert que, juste à côté de nous, carrément sous nous, Cronos était étendu et faisait semblant de dormir. Alors, à l'emplacement du lit, s'est aussi redressé un Russe qui était recouvert par les manteaux. Vraisemblablement, les deux compères avaient observé tout notre manège adultère. C'était très désagréable. Mais ils auront contemplé cela à travers un nuage d'ivresse et sûrement pas deviné à quelle profondeur cet amour s'enracinait – finalement aussi en moi. L'orgie s'est terminée au Luipold et au Stefanie. »⁷² Entre deux chaude-pisses, les deux compères créent le groupe *Tat* qui s'affilie à la Ligue socialiste de Landauer. Les réunions du groupe seront à la hauteur de ce que l'on peut en attendre. « Cet après-midi, s'est déroulée la réunion du groupe au Gambrinus⁷³. Jenny Brünn⁷⁴ est venue me chercher à cet effet. À ma grande frayeur, Morax⁷⁵ avait amené avec lui diverses figures fâcheuses du Café Stefanie⁷⁶ et de la pension Führmann⁷⁷. Étaient assis là Fritz Klein⁷⁸ avec sa dégaîne prolétarienne, un étudiant qui s'est retrouvé par hasard dans cette société, et monsieur Franz Jung⁷⁹ et madame Margot⁸⁰. Cela m'a mis en colère contre Morax. Savoir quelles personnes peuvent se

69 Otto Gross, *Psychanalyse et révolution*.

70 Otto Gross, *Psychanalyse et révolution*.

71 Emmy Hennings (1885-1948), poétesse et écrivaine au trouble « génie érotique » selon Mühsam ; une des créatrices avec Hugo Ball du mouvement Dada au Cabaret Voltaire de Zurich.

72 Erich Mühsam, *Journaux intimes*.

73 Un lieu d'encanaillement munichois.

74 Une jeune étudiante anarchiste juive prussienne dont Mühsam s'est entiché.

75 Karl Schultze, pianiste de cabaret ; un des piliers (de bar) du *Tat*.

76 Autre lieu de débauche.

77 Pension bon marché pour artistes et où se tenaient également des fiestas.

78 Éternel poète-étudiant, vagabond sans le sous, qui avait déjà parcouru à pieds la Grèce, l'Italie et la France.

79 (1888-1963). Écrivain de l'avant-garde esthétique et activiste politique iconoclaste ; il a laissé une intéressante et très désabusée autobiographie : *Le chemin vers le bas*.

80 Mariechen, la compagne de Jung, dont Mühsam est amoureux ; ancienne danseuse-entraîneuse.

retrouver ensemble et quelles personnes ne le peuvent pas devrait pourtant être évident. Je me garde de l'embourbement philistin, caractéristique de nombreux milieux dont j'ai énergiquement tiré ce cercle en le séparant des autres. D'un côté j'ai les anarchistes, de l'autre le Café Stefanie, le Torggelstube⁸¹ et le cercle Lotte-Uli⁸², des gens dont les intérêts sont absolument différents et qui n'ont rien à faire ensemble. Désormais viennent au groupe des gens comme Klein ou Jung, des hommes intérieurement détruits, bien trop, alors que la fermeté intérieure qui nous dirige est un besoin vital. M^{lle} Brünn m'a fait à ce propos remarquer, qu'à une table (Klein), il n'était question que du mont-de-piété et de misérables gains, tandis qu'à l'autre, où ne se sont assis que des travailleurs, il n'était question que de Kropotkine. Elle m'a fait rougir. Mariechen était assise là, complètement indifférente, et s'efforçait surtout de limiter la consommation de bière de son mari. Je suis alors rentré en rage, discourant du fait que, malgré tous nos efforts, il ne résultait rien. Les consommateurs m'avaient radicalement pourri l'humeur. Ensuite, Mariechen est devenue hystérique et a envoyé un verre d'eau dans le nez de son vis-à-vis. »⁸³ Au *Tat*, on fait du porte-à-porte pour inciter les gens à se détourner de la religion, de l'entrisme pas fin lors des grèves, des prises de parole sauvages (*à la Mühsam*) à toutes occasions ; on part aussi en groupe vendanger le houblon ou chasser le canard dans les parcs publics pour renflouer les caisses et l'on envoie les insoumis se planquer chez les Gräser à Ascona.⁸⁴ « Cette protestation n'a pas de but discernable ; elle naît et se développe automatiquement avec la pression que la société exerce sur l'individu. »⁸⁵

Lors d'une visite à Munich, Landauer repart absolument horrifié des équipées de ses deux affidés et de l'ensemble de son groupe munichoïse. Régulièrement il taclera leurs comportements qu'il juge déviants et stériles. « Nous employons précisément ce mot de révolution pour tracer une ligne de démarcation bien nette avec les "marginaux excentriques" (*Eigenbrödler*) qui ne vont pas jusqu'au bout et qui ne savent pas que notre mouvement, s'il doit vraiment être le nôtre, devra avoir une importance historique considérable : celle qu'il acquerra en bouleversant les choses et en créant un esprit neuf et des conditions nouvelles ; pour nous distinguer aussi de ceux qui, même endormis ou à demi endormis, se disent révolutionnaires par habitude, alors qu'ils ne savent pas faire grand-chose d'autre que de parler de cette barbarie grossière qu'ils nomment révolution. »⁸⁶ Dans le cas de Gross, et aussi de Mühsam, c'est leur pratique d'une vie sexuelle dissolue qui ne passe pas (et accessoirement Landauer considère Gross comme un authentique taré⁸⁷). « Le seul conflit profond qui m'ait opposé à Gustav Landauer pendant toutes les années de notre amitié portait sur nos conceptions diamétralement opposées du mariage, de la famille, de la jalousie, de l'exclusivité et de la promiscuité sexuelles. Si ce différend ne devait jamais entacher durablement nos rapports personnels, il n'en resta pas moins fondamentalement insurmonté. »⁸⁸ Hors, Landauer semble faire preuve d'une certaine malhonnêteté en la matière car il entretiendra une liaison extraconjugale coquine avec Margarethe Faas-Hardegger rencontrée à Ascona, figure de l'anarcho-féminisme suisse et également membre de la Ligue socialiste ; mais dans les faits sa critique est plus subtile. « Les individus modernes sont uniquement préoccupés de consommation. [...] Toujours à la chasse aux sensations, aux impressions, aux expériences, ils s'injectent le monde extérieur avec une frénésie toujours plus forte pour ne pas tomber à terre comme un sac vide. »⁸⁹ La critique de Landauer se fait donc plus avec l'inquiétude de voir dans ces comportements un foyer de crise perturbant les liens sociaux (jalousies notamment, inégalité entre les comblé(e)s et les autres...) que sous l'angle d'une fausse morale bourgeoise. Des années après le



81 Énième bistrot-cabaret.

82 Lotte Pritzel (aka le Puma), dessinatrice et faiseuse de poupée, et Uli Trolsch, épouse du peintre Richard Seewald ; toutes deux égéries de bacchanales.

83 Erich Mühsam, *Journaux intimes*.

84 Les insoumis, souvent de jeunes urbains indolents, en reviennent vaccinés du travail agricole en mode nudiste.

85 Franz Jung, *Le chemin vers le bas*.

86 Gustav Landauer, "La colonie" in *Der Sozialist*, 15 juillet 1909.

87 Lettre de Landauer à Mühsam, 12 juillet 1909 : « C'est une folie criminelle que de vouloir tout amalgamer (et quel amalgame !). J'ai constaté que tous ceux qui ont été en cure chez Gross en sont revenus avec les séquelles les plus néfastes, et je crains bien que certains en aient attrapé un grain pour le restant de leurs jours. »

88 Erich Mühsam, *Unpolitische Erinnerungen* (Souvenirs apolitiques), in *Vossische Zeitung* entre septembre 1928 et avril 1929.

89 Gustav Landauer, "Tarnowska" in *Der Sozialist*, 1er avril 1910.

départ de Gross pour d'autres horizons⁹⁰, Landauer se méfiera toujours des fréquentations de Mühsam.⁹¹ En 1915 justement, Mühsam se marie avec Kreszentia Elfinger (aka Zenzl/Zensl) ce qui l'assagit un peu, les deux tourtereaux étant profondément amoureux, mais ce qui n'empêche pas *der liebe* Erich de pratiquer à l'occasion la "pelote de Schwabing" (partouze).

Sur un plan politico-artistique, Mühsam crée en avril 1911, *Kain, une revue pour l'humanité*. Cette revue est une auto-revue, il en est le seul rédacteur, mais son originalité de fonds et de forme lui donne une aura qualitative dans les milieux intellectuels et continue d'intéresser l'œil inquisiteur et censeur des flics. Dans le titre, ce n'est pas tant le Caïn du premier crime qu'il faut voir, que le *kainos* grec qui signifie "récent", "nouveau", "neuf", "riche" ou "pur". Il y fait paraître ses propres productions allant du poème, en passant par le conte ou l'analyse politique de tel ou tel événement. Pour la financer, il tape régulièrement éditeurs et mécènes divers jusqu'à additionner une jolie dette⁹²; pour financer sa propre vie il poursuit ses activités de chansonnier-poète dans les bistrotts munichoïses, fidèle à son adage réversible : « Tout meeting est un cabaret ! », et à sa ligne : « Délinquants, vagabonds, prostituées et artistes : telle est la bohème, qui nous montre la voie d'une nouvelle culture. » La Bohème est vue comme une communauté d'expression(s) individuelle(s), à-même de devenir une véritable communauté de vie, colonisant les marges du système, et offrant aux autres, aux travailleurs, un espace d'auto-éducation proche de l'université populaire. On ne sait trop la fréquentation prolétarienne des cabarets-universités de Mühsam, mais l'on se doute que l'intérêt politique porté se conjugue avec l'idée de se prendre une cuite et de reluquer au passage une pelote. Le *Kain* est une expression personnelle du *Tat*, et les ennemis de *Kain* sont ceux du *Tat* : État et social-démocratie marxiste qui le lui rendent bien : tracasseries administratives et dénigrements dialectiques. De manière taquine, les presses bourgeoise et marxiste qualifient Mühsam de *Edelanarchist*, c'est-à-dire un anarchiste "affecté d'une certaine préciosité" ; un anarchiste de café (ce qui est vrai) ou de salon (ce qui l'est moins). Et puis arrive 1914, et là, on rigole moins.

La Grande Saloperie.⁹³

Très tôt l'idée qu'une guerre européenne va éclater s'impose dans les milieux révolutionnaires et l'hypothèse optimiste alors admise est que les masses sauront l'empêcher par la grève générale⁹⁴ et le refus de la conscription ; tous, anarchistes comme marxistes, semblent d'accord là-dessus. Lorsque l'engrenage de Sarajevo se met en route⁹⁵, les masses embrayent et se saisissent, non pas du drapeau de la révolution, mais de celui du nationalisme. Mühsam n'y échappe pas, son flottement dure quelques jours mais il est réel. « Je lis des dépêches et des nouvelles qui – d'ores et déjà, alors même que la catastrophe n'est pas encore là – font hurler le cœur ; je vois tout cela horriblement proche et plus tragique encore dans la réalité qu'il est possible de se le figurer en imagination. Et moi, l'anarchiste, l'antimilitariste, l'adversaire de la phraséologie nationaliste, l'antipatriote et le critique plein de haine de la furie nationaliste, je me surprends, d'une certaine manière, à m'émouvoir de l'enthousiasme général allumé par cette passion destructrice, quand bien même ce n'est pas contre un "quelconque" ennemi ; je me sens pourtant rempli du vœu ardent que "nous" nous libérions d'eux ! Seulement qui sont-"ils" – qui sommes-"nous" ? »⁹⁶ Landauer, lui, reste inflexible et, dans les clairons et les vivats, il ne voit que tromperies et futurs cimetières inutiles.⁹⁷ D'autres anarchistes se laissent emporter vers ce que l'on

90 Après avoir rêvé de faire sauter Vienne en remplissant ses souterrains d'explosifs, fréquenté les dadaïstes ou encore été médecin de guerre aux quatre coins des fronts austro-hongrois, Gross est interné à de multiples reprises et mis sous tutelle ; il meurt de froid en 1920 après s'être échappé d'une clinique. Ses idées auront quelques survivances dans l'antipsychiatrie du SPK (*Socialistisches Patienten Kollektiv* / Collectif de Patients Socialistes) et, couplées à celles communautaires de Landauer, dans la *Kommune I* à Berlin puis dans les groupes divers s'adressant au lumpenprolétariat cher à Mühsam, comme les *Hash-Rebels* ou les *Tupamaros Westberlin* qui pratiquent une guérilla urbaine larvée dans l'après 1968.

91 Comme dans cette lettre recopiée par Mühsam dans ses *Journaux intimes* (2 janvier 1915) et qu'il reçoit de Landauer : « Ton jugement à propos des choses littéraires et surtout théâtrales sont sous l'influence de l'amitié et, à dire vrai, d'une clique absolument infréquentables ; cela te fait manquer d'une objectivité sévère, surtout depuis que tu es à Munich... Je considère avec une grande sympathie ce trait de ta nature qui consiste à faire preuve d'empathie pour toute forme de marginalité, et je ne veux pas t'offenser, mais à la Ligue nous avons besoin de bois dur. »

92 Son astuce est de leur faire miroiter un héritage à la fois proche et lointain, celui de son père, mais qui ne viendra finalement qu'avec de telles restrictions que Mühsam ne touchera qu'une maigre pension (il s'était pourtant fendu d'une Bar Mitsva tardive, opportuniste, intéressée et bien hypocrite).

93 C'est ainsi que Ret Marut nomme poétiquement la Première guerre mondiale.

94 "Grève générale" pour les anars et "grève de masse" pour les marxistes.

95 Le 28 juin 1914, le bakounino-fédéraliste serbo-bosniaque Gavrilo Princip abat l'héritier du trône austro-hongrois, lançant la partie de dominos.

96 Erich Mühsam, *Journaux intimes*, 3-4 août 1914.

97 Lorsqu'il apprend l'assassinat de Jaurès, Landauer note : « Il n'y a plus rien à espérer et rien à craindre. C'est arrivé. Le jour-

nomme l'"Union sacrée", tels Jean Grave et Émile Pouget en France ou encore Kropotkine depuis son exil britannique. Mühsam saborde son *Kain* après un dernier édito qu'on lui reprochera longtemps et où il en appelle à préserver la culture allemande des hordes barbares russes... La guerre est la grande perturbation par excellence et c'est aussi ce que se dit un jeune étudiant de vingt ans du nom de Ernst Toller.



Toller⁹⁸ naît en 1893 dans un morne bled de Prusse orientale, sur ces Marches allemandes qu'animent un esprit pangermaniste.⁹⁹ Lui, le fils de petits commerçants juifs, est très tôt confronté à l'antisémitisme culturel de la région et il n'aura de cesse, pour s'en défaire, de se considérer avant tout comme Allemand et comme détenteur d'une culture "supérieure" ; l'attitude classique de celui qui tente par l'assimilation et l'intégration d'exister par son effacement même.¹⁰⁰ Élève modeste, il passe sans éclat son baccalauréat et un chagrin d'amour le porte à s'inscrire, en France, à l'université de Grenoble qui avait alors ouvert ses portes à la jeunesse d'Europe. Toller rejoint la fac de Lettres et de Droit et découvre Nietzsche, Dostoïevski et Tolstoï entre deux beuveries dans la plus pure tradition estudiantine teutonne (nuques raides, blagues racistes, chants gutturaux, cavalcades de chaises et fracas de verres). Mais Toller est un poète ; et, lors d'une escapade en Provence, il prend la tangente, fréquente les bordels, envisage de s'engager à la Légion, tombe amoureux d'une femme qui pourrait être sa mère, croise une Russe fatalement nihiliste et fait des vers que personne ne

lit. Ainsi va sa jeunesse de petit bourgeois qui découvre la vie et s'y ennueie déjà ; aussi lorsque la guerre est déclarée, il prend le premier train et rentre en Allemagne. Lorsque l'on a vingt ans on peut voir dans la guerre la possibilité d'un renversement des valeurs, d'une destruction du vieux monde ; la voir avec un angle romantique stéréotypé. La guerre c'est l'aventure, une forme d'exotisme, des sensations nouvelles ; l'expression vague d'une volonté de changement, de casser une routine et le déroulé d'une vie tracée d'avance. La guerre offre l'imprévu, le hiatus ; le grand départ des poètes (*Aufbruch*). Et aussi, pour les Juifs, une opportunité d'intégration de plus.¹⁰¹ Dès qu'il quitte le quai de gare, Toller rejoint une caserne. « Ah ! surtout, ne pas rester chez soi, être admis à cette communion ! »¹⁰²

Pas facile de s'engager lorsque les casernes sont déjà pleines et que les cimetières ne le sont pas encore. Finalement Toller est pris, entraîné, formaté et rejoint le front de l'Ouest au printemps 1915 dans une obscure et peu glorieuse unité d'artillerie à pieds. La guerre fraîche et joyeuse est déjà loin, on s'enterre dans la boue et l'on se bazarde à distance des obus au petit bonheur sans gros dégâts. Las, Toller en veut toujours et demande sa mutation dans une unité de contact.¹⁰³ Il va être servi et découvre, ingénu, qu'un obus qui tombe sur des hominines fait de la bouillie d'hominines et qu'un hominine mort n'est plus ni Allemand ni Français mais seulement un tas de viande crevée ; la confrontation avec l'absurde de la guerre est brutale et c'est pour Toller la confrontation avec l'absurde de la vie même. « Je reste treize mois au front, les grands sentiments s'émoussent, les grands mots rapetissent, la guerre se fait vie de tous les jours, le service au front travail quotidien, les héros deviennent des victimes, les volontaires des forçats, la vie est un enfer, la mort une bagatelle et nous tous les boulons d'une machine qui avance et personne ne sait où elle va, recule et personne ne sait pourquoi, on nous desserre, lime, serre, change, jette – tout sens s'est perdu, la flamme est maintenant scorie, la douleur eau de lessive et

nal restera en vie, tant qu'il pourra conserver sa dignité. Nous aurions besoin à présent de la voix de Tolstoï et du cri puissant de chacun. Et de son aide. En ce qui nous concerne, nous devons trouver le moyen d'aider les hommes qui souffrent. » (lettre à Ludwig Berndl, 31 juillet 1914)

98 « Avec son teint basané, ses yeux noirs fébriles entourés d'un cerne violacé, ses pommettes saillantes, la lèvre supérieure garnie d'une maigre moustache, la chevelure abondante et lustrée rejetée en arrière, je le pris, la première fois que je le rencontrai à Berne, pour un métis de l'Amérique du Sud, sujet à de fréquentes crises de malaria. » in Ambroise Grot, *La terreur en Bavière* (1922).

99 La Prusse orientale est conquise par les Chevaliers Teutoniques et autres Porte-glaives au 13^{ème} siècle sur les Polonais et les Baltes encore païens ; ils fonderont le mythe de l'Espace vital continental de l'impérialisme germanique.

100 Enfant, il se dit à lui-même avant de se coucher : « Je ne dors pas. Je voudrais n'être pas juif. Je ne voudrais pas que les gosses me courent après en criant : le Juif, le Juif ! » (in Ernst Toller, *Une jeunesse en Allemagne*).

101 Des camarades juifs de Landauer comme Fritz Mauthner ou Martin Buber s'opposent en 1914 dans un délire nationaliste louant le sacrifice des soldats juifs allemands pour la gloire du Reich.

102 Ernst Jünger, *Orages d'acier*.

103 Toller (in *Une jeunesse en Allemagne*) rapporte ainsi un dialogue avec un gradé : — *Vous écrivez des poèmes ? demande le major. — À vos ordres, Monsieur le Major. — Modernes, je suppose ? Poète, on fait la guerre au romantisme, mais comme soldat vous voudriez une petite guerre romantique. À votre santé ! — À votre santé, Monsieur le Major. — Où voulez-vous aller ? — Aux canons-revolvers, au Boisprêtres. — Soit. Et si vous en revenez, envoyez-moi vos poèmes !*

le sol, autrefois nourricier de l'action et de l'engagement, n'est plus qu'un ennuyeux désert. Nous dégoupillons les grenades non éclatées, par insouciance. L'une d'elles a récemment explosé, déchiquetant deux hommes, mais tout n'est-il pas indifférent ? Je demande à être versé dans l'aviation, non par bravoure, ni même goût de l'aventure, je veux échapper à la masse, à la vie en masse, à la mort en masse. »¹⁰⁴ Toller n'ira plus nulle part, rêvant de combats chevaleresques dans les cieux, il s'effondre psychiquement ; sa guerre s'arrête en avril 1916.

Mühsam n'a pas eu besoin de se porter volontaire dans une unité d'assaut pour se dégriser ; et lorsque Romain Rolland se manifeste¹⁰⁵, il se sent l'étoffe d'être le Rolland allemand, dans l'esprit de Tolstoï. « Je veux appeler à la réconciliation et à la communauté, je veux créer un état d'esprit opposé à cette guerre et à toutes les guerres et préparer le grand mouvement contre la guerre, auquel toutes les nations doivent prendre part via leurs représentants qui sont appelés parmi les artistes et les intellectuels, les anarchistes, les socialistes et les pacifistes, et parmi toutes les femmes. Peut-être cela va-t-il me réussir de contribuer au but sacré d'une nouvelle communauté culturelle des hommes, de ceux qui veulent de nouveau en mériter le nom. Nous devons créer une nouvelle internationale des travailleurs et des hommes. »¹⁰⁶ Tout est à faire ; on n'ose dire à refaire... Une fois déclaré inapte¹⁰⁷, Mühsam s'attelle à la tâche.

C'est aussi ce que se dit Toller au sortir de plusieurs mois de repos hospitalier et, son billet d'inaptitude au service armé en poche, il reprend avec plus de sérieux sa *bildung* (formation/études) mais surtout se confronte intellectuellement avec son temps. Il rejoint l'université de Munich, s'inscrit en Droit et Économie politique et loge en bordure du relaxant Schwabing. Par des randonnées, l'étude et des méditations il oublie "sa" guerre et peu à peu émerge en lui une pensée propre, lui qui n'était jusqu'à présent qu'une girouette. « Je mourus / M'enfantai / Mourus / Et m'enfantai / J'étais ma propre mère. »¹⁰⁸ Poète dans l'âme, il se rapproche de ce que l'on nomme l'expressionnisme, y cherchant la trace du particulier au sein du général. L'expressionnisme n'est pas un mouvement unitaire, c'est plus un style, une manière d'être née une poignée d'années avant guerre, qu'une esthétique normée. Partant du cri existentiel de l'Individu¹⁰⁹, l'artiste nouveau se veut un hominine-nouveau conscient de son environnement comme de lui-même, conscient des possibilités de transformation de son environnement et de lui-même. Se voulant révolutionnaire, l'expressionniste bouscule les normes et les conventions de la société bourgeoise/industrielle, pratique une créativité d'ordre subjective, hurle son horreur de l'existence et se prend parfois à rêver d'une apocalypse car à désespérer de voir le monde changer, on s'en prend à vouloir le détruire.¹¹⁰ Nietzsche est là encore convié aux avant-postes. Avec lui on constate la crise, on dénonce cette réalité et on l'affronte. Si l'existence est une prison, il faut en scier les barreaux et en péter les murs.

« Cet expressionnisme, qui rassemblait des éléments aussi divers, se caractérisait originellement par sa tendance à faire du moi l'élément central, en opposition aux influences du milieu, et par son attitude à la fois défensive et offensive vis-à-vis de la société. »¹¹¹ Il y a du messianisme dans l'expressionnisme mais pas de messie à attendre, ni de réelle mystique ; ça se passe *hic et nunc*, sans attendre. L'artiste se retrouve au cœur du combat politique qu'il conjugue à son combat *culturel* ; à son refus de la réalité répond sa construction, à côté, d'une nouvelle réalité qui lui est *propre*. Face à la masse uniforme et servile, se dresse l'Individu ; hominine contre machine/technique, esprit contre matière. Il y a politisation de l'art et artistisation de la politique ; et c'est de *Geist* Revolution dont il est question, une révolution de l'*esprit*. Si l'art visuel bouscule formes et couleurs, la littérature et la poésie s'emparent de la langue populaire, du langage parlé, et prend le chemin des cabarets et des bas-fonds en signant un

104 Ernst Toller, *Une jeunesse en Allemagne*.

105 Romain Rolland, "Au-dessus de la Mêlée" (in *Le journal de Genève*, 22-23 septembre 1914) ; écrit pacifiste. Mühsam semble en prendre connaissance en novembre 1914.

106 Erich Mühsam, *Journaux intimes*, 27 novembre 1914.

107 « Réformé ! Je n'ose pas décider si je dois cela aux cigares fumés, au café noir, à l'alcool et aux femmes étreintes depuis quinze ans, ou au refus volontaire des autorités militaires. Le regard des officiers et des fonctionnaires lorsque je suis entré dans mon éclatante nudité dans leur pièce réservée me laisse en tout cas conclure qu'on s'était ici entretenu de moi auparavant, et qu'il était entendu qu'un défaitiste de ma sorte contribuerait plus à ruiner qu'à aider l'armée allemande. Ainsi, mon attachement à une manière de penser constamment affirmée serait pour une fois récompensé. » Erich Mühsam, *Journaux intimes*, 24 septembre 1915.

108 Ernst Toller, *Une jeunesse en Allemagne*.

109 Munch ? Toujours-là ?

110 L'une des branches de l'expressionnisme sera le dadaïsme ; une provocation intellectuelle qui n'a aucun espoir et ne prétend rien proposer si ce n'est le seul constat de l'absurdité du monde (mais sans fournir le pistolet qui irait avec).

111 Franz Jung, *Le chemin vers le bas*.

pacte faustien avec le populo. Mühsam ne dit pas le contraire, lui qui a pris l'habitude de déclamer ses poèmes, *pornolieder* et autres chansons conscientes, debout sur une chaise de bistrot ou accroché à un réverbère dans la rue ; c'est la tâche de l'artiste, du poète, de transformer les cœurs et les esprits. C'est tout cela que Toller découvre, imprègne, digère et assimile à sa façon.

Peu à peu, Toller établit l'équation État/nation = guerre + exploitation/pauvreté et s'entiche de différentes théories sociales pour finir par se rapprocher des idées de Landauer. Chez Landauer, Toller trouve non pas une idéologie franchement bornée mais une *voie* qui répond à ses attentes du moment et surtout des ingrédients à incorporer à son art naissant. En vrac : communauté de cœur, antinomie entre la pensée et l'action, entre la morale et l'action, entre la théorie et la pratique, pacifisme, communauté contre société, transformation de l'hominine en hominine-nouveau conscient de sa singularité (individu) et transformation de la masse non pas en société/classe mais en communauté. Courant 1917, c'est la lecture de *l'Appel au socialisme* qui finit de le convertir et transforme son simple pacifisme humaniste en une forme de militance révolutionnaire. *L'Appel* est une profession de foi anti-marxiste contre le socialisme d'État et pour une sorte de mystique d'esprit anarchiste, appelant à des fédérations de communes libres, de communautés variées, et dans lequel l'artiste joue un rôle primordial, à l'avant-garde. La critique d'un prolétariat qui ne songe qu'à une vie étriquée, purement matérielle, trouve un écho chez Toller pour qui c'est l'Humanité toute entière dont il faut se préoccuper et non pas telle ou telle classe ; sa lecture de la communauté est de nature *organique*, c'est un tout vivant. « Je ne rêve pas de sectes d'individus collectivement créateurs, chacun possède en propre ses facultés créatrices, elles ne peuvent trouver leur expression la plus pure que dans le travail de l'individu, le sentiment de la communauté est cependant une source de forces et de bonheur. Je sais ce que je combats et crois également savoir ce qui doit naître à sa place, sans posséder encore une vision claire des relations et des formes que devra créer ce contenu nouveau. Je sens dans mon for intérieur une paix qui est là, et me donne la liberté. Je sais que je peux vivre dans les plus grandes alarmes, lutter avec chaleur et irritation contre la boue ou l'incompréhension bornée, tout en conservant cette paix au plus profond de moi-même. »¹¹²

La guerre qui s'éternise rapproche à nouveau Landauer et Mühsam qui tentent d'organiser un courant pacifiste au sein du monde intellectuel austro-allemand, sans beaucoup de succès.¹¹³ Leur priorité n'est plus la révolution mais l'arrêt du massacre ; aussi lorsque l'écho de la première révolution russe parvient à leurs oreilles ils révisent leur perception et d'un coup considèrent que la guerre peut accoucher d'une révolution.

Le jour va se lever.¹¹⁴

L'histoire de la révolution en Allemagne n'est pas l'occasion d'une franche rigolade puisqu'on sait déjà comment ça va finir : orthodoxie stalinienne ou ordre hitlérien, *goulag* ou *läger* ; choix cornélien s'il en est. Les pièces commencent à se mettre en place sur l'échiquier dans l'année 1917. Comme ailleurs, la guerre n'en finit pas. L'offensive de Verdun l'année précédente s'est éteinte sous des monceaux de cadavres, les USA entrent en guerre, les restrictions alimentaires font gronder l'arrière, dans les coulisses les politicards s'agitent et certains envisagent la fin de la guerre par une défaite et non une victoire. Dans la foulée de la première révolution russe, en février/mars 1917, des grèves ouvrières spontanées, hors syndicats, éclatent à Hambourg, Brême, Magdebourg, Nuremberg, Leipzig ou Berlin ; dans les ports les marins s'assemblent ; dans les rues, des femmes protestent. Sans être à l'origine de quoi que ce soit, la gauche du parti social-démocrate entrevoit une possibilité d'opportunisme marxiste à moyen terme, confiante dans son déterminisme/destinisme/fatalisme historique. Les autorités arrivent à contrer momentanément les mécontentements en envoyant les grévistes au front et en distribuant des chariots de pain aux ménagères, mais partout l'on continue à s'agiter.

En septembre 1917 paraît à Munich le premier numéro d'une revue qui oscille entre le confidentiel et l'hermétique : *Der Ziegelbrenner*, c'est-à-dire "le briquetier" ; l'objet étant de la forme et de la couleur d'une brique. À l'intérieur, les articles font une course d'obstacles avec la censure ; ils traitent d'un peu de tout dans une forme entre symbolisme et surréalisme dans un style parfois brutal, souvent à la première personne, et où se mêlent poèmes, paraboles et trucs plus ou moins délirants. Derrière se

112 Ernst Toller, *Une jeunesse en Allemagne*.

113 Dans son désarroi, Landauer ira jusqu'à écrire au président des USA Wilson pour lui proposer l'idée d'une ligue des nations ; idée qui deviendra Société des Nations après-guerre, mais pour d'autres objectifs.

114 "Es dämmert der Tag", titre de couverture de *Der Ziegelbrenner*, n°5-8, 9 novembre 1918.

cache un auteur quasi unique, Ret Marut¹¹⁵, et sa complice Irène Mermet¹¹⁶. Parmi les articles qui ouvrent le bal, "Reconstruction, non ! Refondation !", avec ce clin d'œil à la brique comme matériau. « Le capitalisme sous sa forme actuelle ne peut que mener à la guerre. Il en va fondamentalement autrement lorsque l'humanité est amenée à approfondir ses idées, à changer sa façon de penser. [...] Tous les problèmes de l'homme commencent avec la pensée. Si on pense bien, on est bon. Si on pense mal, on est mauvais. Si on pense à la guerre, on a la guerre. Comme tous les gens pensent à l'argent, l'argent et le capitalisme sont le seul pouvoir, le plus important et le plus influent de tous les pouvoirs. [...] Si l'on offrait aux hommes une vie plus motivée, plus riche, plus délectable ; si le travail leur était une joie et non le seul moyen d'assurer péniblement leur pitance ; si l'on donnait aux hommes toute possibilité d'exercer leurs pleines facultés et d'utiliser leurs talents, au lieu de les laisser s'étioler, aucune hystérie guerrière n'aurait le moindre succès, dans aucun pays. [...] Après la guerre, il ne s'agira à coup sûr pas de reconstruire le passé ; car c'est précisément le passé qui a apporté cette indicible souffrance pesant sur l'humanité. Ce qu'il faudra, c'est une refondation complète, totale de nos pensées et de notre manière de penser. La paresse d'esprit est le mal le plus terrible, un mal bien plus grave que de se tromper. Une pensée faussée peut être remise sur la bonne voie ; la paresse d'esprit est irrémédiable. »¹¹⁷ Le *Ziegelbrenner* est avant tout contre un paquet de choses (État, capital, nation, religion, presse, guerre, ...) plutôt que pour un quelconque but, aussi il tire tout azimut. C'est Irène qui s'occupe des relations compliquées et ludiques avec la censure ; Ret reste dans l'ombre, mais c'est une ombre qui porte. Lorsque Toller écrit que « la question de la responsabilité de la guerre pâlit devant la culpabilité du capitalisme »¹¹⁸, il semble se souvenir d'une lecture du *Ziegelbrenner*.

La seconde révolution russe d'octobre/novembre 1917 fouette à nouveau l'enthousiasme de ceux qui espèrent finalement une issue révolutionnaire au carnage en cours. Mühsam s'enflamme, il pense que la révolution russe cèlera l'alliance historique entre anarchistes et communistes et se voit comme le premier anarcho-bolchevik d'Allemagne (et peut-être du monde). Du début, il a une lecture bakouninienne de la révolution russe et trouve que Lénine emprunte plus à l'anarchisme qu'à Marx ; aussi il voit dans les bolcheviks avant tout du volontarisme politique et non les exécutants (putschistes) d'un inéluctable moment historique. Landauer reste lui sceptique et même distant face à l'événement ; il se méfie du bolchevisme qu'il considère comme d'essence totalitaire et surtout du nombre d'œufs cassés pour réaliser l'omelette révolutionnaire. Des tracts clandestins circulent ; certains signés d'un groupe marxiste du nom de *Spartakus*, promis à la postérité.¹¹⁹ En janvier 1918, Munich est touchée par des grèves ; Mühsam n'y tient plus et se juche sur les lampadaires pour haranguer les ouvriers de ses chansons et diatribes pacifistes mêlées d'appels à la grève générale et à la révolution ; les organisateurs de la grève, Kurt Eisner¹²⁰ en tête, se chargent de faire en sorte qu'il soit chassé pour « irresponsabilité révolutionnaire » et « provocation nihiliste ». Toller est aussi de la partie ; fin 1917/début 1918, il a rencontré Kurt Eisner qui lui a fait découvrir le monde des partis. Toller déclame donc, plus sagement que Mühsam, des poèmes aux ouvriers et leur lit des passages de sa pièce *Die Wandlung* (La Métamorphose/Conversion/Transformation) qu'il vient de composer. La trame de *Die Wandlung* est dans la veine autobiographique : un hominine s'éveille à lui-même grâce à l'art et essaie d'entraîner les autres à faire de même en leur montrant le chemin qu'il vient d'emprunter et en les appelant à quitter les institutions : usines, écoles, casernes, églises mais aussi familles et patries qui sont autant de prisons et d'idoles à détruire. Eisner comme Toller sont rapidement coffrés. La mère de Toller s'émeut des nouvelles lubies politiques de son fiston et, le croyant devenu fou, insiste auprès des autorités pour qu'il soit examiné ; les dites autorités se mélangent un peu les pinceaux, le réintègrent dans l'armée pour l'envoyer en prison militaire puis finalement à l'asile de Munich puis de nouveau en caserne pour finir par le mettre dehors, libre, en septembre 1918. Plus prosaïquement, Landauer rejoint la Bavière mais la mort

115 On ne cherchera pas ici à démasquer les "vraies" origines de ce personnage qui semble être né aux alentours de 1880 (un peu après ou peut-être avant), et nous emploierons indifféremment Ret Marut ou B. Traven pour le désigner, puisqu'il est désormais acquis que les deux font un et qu'il a souhaité au moins cette identification-là.

116 Alias Irène Alda ou encore Aldor ; comédienne à la destinée aussi mystérieuse que celle de Marut.

117 *Der Ziegelbrenner*, numéro 1, 1er septembre 1917.

118 Ernst Toller, *Une jeunesse en Allemagne*.

119 Créé en 1915 par Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht qui sont régulièrement emprisonnés depuis cette période. Les *Spartakusbriefe* (Lettres de Spartacus) sont les feuilles de liaison/propagande de la *Spartakusbund* (Ligue spartakiste) ; les lettres naissant avant la ligue.

120 1867-1919. Socialiste indépendant à la tête de prophète, auteur d'études littéraire sous des pseudonymes brahmaniques ("Sperans" ou encore "Tat-Twam"), proche des idées conceptuelles de Landauer. Eisner considère qu'il faut armer spirituellement (au sens politique) les hominines pour qu'ils soient autonomes et responsables mais il reste un adepte d'un mode d'action passant par les organisations et les partis. À la scission du Parti social démocrate en avril 1917, il rejoint l'USPD (Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne) ; le groupe communiste des Spartakistes de Rosa Luxemburg et consorts rejoint également l'USPD, parti légal à ce moment là.

de sa femme¹²¹, en février 1918, le plonge dans une profonde mélancolie. Mühsam, toujours à fond, se fait pincer en avril et rejoint la forteresse de Traunstein où il est enfermé avec des prisonniers russes auxquels il se met à prêcher son anarcho-bolchevisme, les laissant pantois et ébahis. Marut, depuis sa vigie du *Ziegelbrenner*, patiente et attend son heure en distribuant bons et mauvais points.



Fin octobre 1918, la situation est au plus mal pour le Reich allemand et ses comparses ; dans les ports du Nord, la marine allemande envisage de livrer un dernier baroud d'honneur mais les équipages n'y voient qu'une opération suicide et se mutinent. Très vite la flotte hisse le drapeau rouge, les marins débarquent et propagent la sédition à terre ; des soldats mettent crosses en l'air, braquent leurs officiers ou simplement désertent ; les usines et manufactures s'arrêtent. Des "Conseils"¹²² de marins, de soldats ou d'ouvriers se forment un peu partout, sous des couleurs politiques variant du rosé bouchonné au gros rouge qui tache ; toutes ces manifestations sont spontanées et sans véritable liaison entre elles, ni planification ou organisation. Pain béni pour Mühsam qui sort de taule le 5 novembre et s'en va derechef appeler à la sédition devant les casernes de Munich. Tout s'accélère confusément. Le 7 novembre¹²³, des assemblées se tiennent dans les quartiers, des paysans entrent en ville menés par un certain Karl Gandorfer, leur leader aveugle, et les soldats sortent de leurs casernes pour fraterniser ;

Mühsam passe l'après-midi à s'égosiller, appelant à la formation de conseils ; le soir une "république socialiste" est proclamée à la Diète bavaroise avec l'approbation d'un Conseil de travailleurs, de paysans et de soldats.¹²⁴ Mais il y a loin de la coupe à l'ivresse, et la situation ressemble à celle de la première révolution russe de février/mars 1917, Eisner endossant le rôle de Kérenski¹²⁵ à la tête d'un gouvernement sinon révolutionnaire, du moins républicain. Ailleurs aussi, des scénarios identiques ont lieu : Hanovre, Hambourg, Berlin, Brême, Lübeck, Strasbourg¹²⁶... Dans le *Ziegelbrenner*, on joue un certain décalage et l'on attend de prendre du recul avant de s'emballer même si le titre est dans l'air du temps¹²⁷ ; Marut préfère disserter sur les Indiens (d'Amérique) et sa jeunesse scolaire ! « Je suis très au fait de ce qui concerne Les Indiens ; car tandis que mes chers condisciples de classe de quatrième se retournaient les sangs en planchant intrépidement sur le grand César, sur mes genoux se déroulaient les combats les plus enflammés des Iroquois avec les Visages pâles. C'est aussi pour cette raison que je ne suis parvenu à rien alors que mes braves condisciples exercent à présent tous de hautes charges. »¹²⁸

Toller, alité chez sa mère, se guérit illico et rejoint Munich à l'appel d'Eisner ; il est élu/bombardé vice-président du Conseil ouvrier révolutionnaire (*Revolutionäre Arbeiterrat / RAR*), vrai-faux pouvoir parallèle et structure-aiguillon sentant la paperasse d'une révolution qui tarde à exister en dehors de ses conseils mêmes. Mais il se passe néanmoins quelque chose, et Landauer daigne descendre de sa tour d'ivoire pour gagner l'agitation munichoise et rejoindre le RAR. Pour Mühsam, tout est déjà trop mou, tout va trop lentement. Il rallie quand même le RAR, mais crée fin novembre la *Vereinigung Revolutionären Internationalisten* (VRI / Association des internationalistes révolutionnaires) et réactive son *Kain* devenu pour l'occasion "organe insurgé". Fidèle à ses habitudes, Mühsam établit son quartier général dans un café ; il prône une vision fédérale des Conseils d'Allemagne, exige la proclamation d'une république bavaroise des Conseils et, conforme à sa vision anarcho-bolchevique, s'accoquine avec les Spartakistes ; ces derniers, peu présents en Bavière, voient dans la VRI une porte d'entrée pour faire leur propagande et dans Mühsam un trublion bien innocent qu'ils pourront certainement croquer à l'occasion. Mais Mühsam reste l'éternel fac(é)tieux qu'il est : « Dans la nuit du 6 au 7 décembre, à la suite d'un discours que j'avais tenu contre l'obscénité et la prostitution de la presse, l'assemblée m'obligea littéralement à prendre la tête d'une marche sur un journal clérical particulièrement détesté. Comme

121 Hedwig Lachmann (1865-1918), poétesse et traductrice.

122 Sorte d'assemblées générales informelles où les participants décident par eux-mêmes et pour eux-mêmes du processus révolutionnaire.

123 Pour rappel, l'armistice entre le Reich allemand et les Alliés est signé le 11 novembre 1918.

124 La Bavière avait gardé une large autonomie dans le Reich allemand issue de la guerre de 1870 contre la France, conservant une armée, des services diplomatiques, ses chemins de fer, sa poste, etc...

125 Le socialiste Alexandre Kérenski dirige le gouvernement provisoire issue de la première révolution de Russie.

126 Le *Reichsland Elsass-Lothringen* (Alsace-Lorraine de France) n'échappe pas aux agitations. À partir du 7 novembre des manifestations de soldats et de marins insurgés réclament la libération de mutins à Strasbourg ; quelques coups de feu et ils s'emparent de la ville formant des conseils avec des ouvriers ralliés : « Nous n'avons rien de commun avec les États capitalistes, notre mot d'ordre est : ni Allemands ni Français ni neutres. » Le 22 novembre, l'armée française se charge de mater tout ça et d'officiallement "libérer"/nationaliser la ville.

127 « Le jour va se lever. »

128 *Der Ziegelbrenner*, n°5-8, 9 novembre 1918.

nous fûmes rejoints en route par un millier de soldats, nous réussîmes cette nuit-là à occuper la quasi-totalité des journaux bourgeois de Munich. Aussitôt alerté par la réaction, le ministre-président Eisner apparut en personne, flanqué du commandant de la ville et du préfet de police : il avait encore assez de prestige pour annuler l'action. »¹²⁹ Au *Ziegelbrenner* on hume aussi le vent et Marut sort un tract qui titre avec emphase que « La révolution mondiale commence »¹³⁰ ; il s'en suit un texte plein de la saine espérance qui l'anime encore. « Hello, êtres humains ! Hello, hommes et femmes de la révolution ! Hello ! Salut à vous, frères de la république universelle qui vient ! Salut à vous, humains de la sainte citoyenneté du monde qui est en route ! Hello, êtres humains ! Hello ! Je n'appartiens pas au Parti social-démocrate et je ne suis pas non plus socialiste indépendant. Je n'appartiens pas au Groupe Spartakus et je ne suis pas non plus bolchevik. Je ne suis affilié à aucun parti, aucun cercle politique de quelque sorte que ce soit ; parce qu'aucun parti ni programme, nulle proclamation ou décision de réunion ne saurait me protéger du malheur universel. Je ne peux appartenir à aucun parti parce que je vois dans toute appartenance une limitation à ma liberté personnelle, parce que me conformer à un programme de parti m'ôte la possibilité d'évoluer vers ce que je considère le plus haut et le plus noble but sur terre : Avoir le droit d'être un être humain ! » Les 14 et 28 décembre 1918, deux "soirées du *Ziegelbrenner*" se tiennent au cœur du Schwabing sous l'intitulé de son dernier numéro : *Es dämmert der Tag / Le jour va se lever* ; un orateur masqué (vraisemblablement Marut) y tient les propos habituels du journal dans une salle plongée dans le noir et une ambiance houleuse qui tourne au pugilat. Dans toutes les villes d'Allemagne la situation révolutionnaire est à la fois stagnante et explosive ; le dernier jour de l'année, les communistes de la Ligue spartakiste sautent le pas et se transforment en Parti communiste d'Allemagne (KPD), prêts à suivre la voie lumineuse d'un marxisme à la sauce luxembourgeoise.

C'est à Berlin que les choses se précipitent ; les 5 et 6 janvier 1919, les Spartakistes attaquent les points névralgiques ; pendant une semaine les combats font rage avec l'armée régulière fidèle au gouvernement social-traître (comprendre social-démocrate non communiste) ; les troupes spartakistes sont défaites, Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht promptement exécutés. À Munich, Eisner sent passer le boulet et par précaution fait arrêter Mühsam et une douzaine de ses "alliés" spartakistes ; mais, face aux manifestations populaires, il doit les relâcher. Dans un élan de révolutionnarisme néo-bolchevik (ou pour simplement se faire plaisir), Marut déclare un amour de circonstance à... la dictature du prolétariat. « Sous la dictature du prolétariat – quoique je ne sois pas ouvrier et n'appartienne pas au prolétariat – je me sens bien, mieux que je ne me suis encore jamais senti de ma vie sous aucun gouvernement. [...] Car là où le prolétariat a entre ses mains le pouvoir gouvernemental, le capitalisme se dirige à coup sûr vers son anéantissement. [...] La ruine de toutes les institutions capitalistes, cela veut dire : ma liberté personnelle est assurée. »¹³¹ Le gouvernement provisoire d'Eisner est pourtant loin d'avoir instaurer ladite dictature, il est surtout l'occasion pour la social-démocratie de montrer une nouvelle fois son vraie visage, celui d'un nationalisme d'État de couleur rose acquis à la bourgeoisie ; et pour les autres partis de montrer celui de la division, de la chamaillerie idéologique et de l'inconséquence révolutionnaire. C'est finalement l'acte d'un militant nationaliste exalté qui va dénouer l'affaire : le 21 février, Eisner est abattu au moment même où il donne sa démission et devient, mort, le symbole qu'il n'aura pas été vivant. Des émeutes éclatent, Le 22 février, les conseils de Munich forment un Conseil central des conseils, dirigé par le social-démocrate Ernst Niekisch¹³² qui demande au Landtag de proclamer l'instauration du pouvoir soviétique, proposition qui est rejetée ; une coalition hétéroclite porte alors le social-démocrate Hoffman à la tête du gouvernement. À tous points de vue, la mort d'Eisner montre au grand jour les contradictions et l'impasse en cours depuis l'insurrection de novembre 1917 ; chacun à conscience que la situation ne peut rester en l'état. Dans son *Kain*, Mühsam, plus anarcho-bolcho que jamais, écrit : « Maintenant il ne doit plus y avoir de recul. Il s'agit de serrer la contre-révolution à la gorge, qu'elle ne puisse plus jamais reprendre son souffle. Qu'on proclame immédiatement la République des conseils, en voilà une qui ne pactise pas avec le parlementarisme bourgeois. Qu'on ne laisse plus la "liberté" de la presse, soumise au capital de monopoles, empoisonner les âmes et inciter au meurtre. Qu'on jugule au moyen de la dictature populaire la plus radicale les conjurations d'officiers et d'étudiants. Qu'on exproprie la grande propriété foncière, qu'on dépossède le capital porteur de rentes, qu'on commence à socialiser le travail dans les

129 Erich Mühsam, *La république des conseils de Bavière*.

130 Tracts diffusés dans les rues de Munich par Irène Mermet elle-même, mais aussi à Hambourg et vraisemblablement dans d'autres villes début décembre 1918 ; repris également dans *Der Ziegelbrenner*, n°15, 30 janvier 1919.

131 *Der Ziegelbrenner*, n°15, 30 janvier 1919.

132 Ernst Niekisch (1889-1967) aura une destinée singulière. Membre du SPD, il participe à la Révolution des conseils, dont il signe la proclamation en tant que président du Conseil des conseils ; il fondera par la suite la mouvance "national-bolchevique", fantasme d'une alliance prolétarienne germano-soviétique face aux démocraties occidentales dont l'écrivain Ernst Jünger sera un temps le compagnon de route. Hitler l'envoie en camp de concentration ; il en sort bien mal en point en 1945 et rejoint le nouveau KPD d'Allemagne avant d'occuper un poste universitaire en RDA.

communes urbaines et rurales sans reculer devant les décrets révolutionnaires qui auront à innover pour bousculer le monde. Que l'on destitue de leur postes toutes les personnalités responsables de l'ancien système, [...] que l'on s'associe au plus vite avec les alliés naturels de la révolution socialiste, avec les magnifiques avant-postes de la libération mondiale en Russie. » Concernant la presse, *Der Ziegelbrenner* s'était déjà fait l'écho de pareilles propositions dans son n°15 de fin janvier 1919, concluant sans nuance sur un appel à l'anéantir et à « en chasser à coups de fouets ses maquereaux ».

Le 21 mars 1919, c'est de la *putza* (plaine) hongroise que vient la nouvelle qu'une République des conseils a été proclamée¹³³ ; par précaution ce qu'il reste du gouvernement bavarois se réfugie à Bamberg. Début avril des bruits commencent à courir que le gouvernement s'apprête à faire cause commune avec la contre-révolution. Le RAR, divers indépendants, des représentants de la paysannerie et des membres de l'USPD prennent la décision de préparer l'établissement prochaine de la fameuse République des conseils, Arlésienne de la révolution. Mühsam et Landauer sont chargés d'établir sa proclamation ; les communistes restent dans un premier temps introuvables. Il faut aller vite et devancer l'action, possiblement armée, du gouvernement. Les communistes finissent par réapparaître et, à la surprise générale, annoncent leur refus de s'associer au projet. En fait les communistes de Munich n'ont aucune autonomie, chacun comprend dès lors qu'ils agissent ainsi sur ordre de leur comité central berlinois qui lui même applique ce que lui dit de faire Moscou. Mühsam le décryptera plus tard en disant « qu'ils voulaient proclamer la République des conseils, à l'heure qui leur convenait, comme l'œuvre de leur parti ». ¹³⁴

C'est finalement les 6/7 avril que la république est proclamée¹³⁵ ; avec une certaine fébrilité/précipitation. Mühsam refuse le poste des Affaires étrangères qui échoie au docteur Frantz Lipp et qu'il accepte de seconder, Landauer récupère l'Instruction publique, l'information et la propagande, Marut le seconde au Département de la presse et le 8 Toller devient, bien malgré lui, président du Conseil des conseils. Dès le premier jour, Mühsam a maille à partir avec des provocations du KPD et manque de finir lynché alors qu'il présente à des ouvriers les débats de la veille. Le 9 avril, Landauer placarde une proclamation de Mühsam pour faire face aux menées du KPD qui traite la jeune République de « pseudo-République des conseils » ; le texte est un appel à l'union et les communistes finissent, sous la poussée populaire, par envoyer des observateurs mais pas plus ; d'autres, en petit nombre, quittent le parti pour avoir les mains libres. D'une manière générale, les communistes à la sauce marxiste-léniniste voient dans les conseils un danger car les conseils inversent le rapport (de force) entre les masses et le parti : dans cette configuration, le parti ne dirige plus, il n'est plus à l'avant-garde, il devient obsolète et perd jusqu'à son sens d'existence.

« Le travail commence. Un décret annonce la socialisation de la presse, un second l'armement des ouvriers et la création d'une Armée rouge, un troisième la réquisition de logements pour pallier la crise dans ce secteur, un quatrième régleme l'approvisionnement. [...] Dans les antichambres du Conseil central, il y a foule, chacun croit que la République des conseils est là pour réaliser ses désirs personnels. Une femme voudrait qu'on la marie sur-le-champ, elle a eu des difficultés jusque-là, des papiers indispensables lui ayant manqué, la République des conseils doit faire le bonheur de sa vie. Un homme veut que l'on oblige son propriétaire à le tenir quitte de son loyer. Un parti de bourgeois révolutionnaires s'est créé, il exige l'emprisonnement de tous ses ennemis, anciens partenaires au jeu de quille et collègues d'association. Des réformateurs méconnus présentent leur programme pour un assainissement de l'humanité, l'œuvre de leur vie, combattue depuis des décennies, est caution de ce que la terre va enfin pouvoir être transformée en un paradis. Il veulent guérir le monde à partir d'un point précis et, si l'on admet les prémisses, leur logique est inattaquable. Les uns voient les racines du mal dans la consommation d'aliments cuits, les autres dans l'étalon-or, les troisièmes dans le port de sous-vêtements imperméables, les quatrièmes dans le machinisme, les cinquièmes dans l'absence d'une langue et d'une sténographie universelle imposées par la loi, tandis que les sixièmes rendent responsables les grands magasins et l'éducation sexuelle. Un cordonnier souabe prouva de manière concluante, dans une épaisse brochure, que toute la maladie morale de l'humanité provenait de ce qu'elle satisfaisait ses besoins élémentaires dans des lieux fermées, en employant du papier artificiel. Si les hommes, expliquait-il, passaient ces quelques minutes dans les bois et se servaient de mousse naturelle, les substances toxiques de leur âme s'évaporerait elles aussi dans le cosmos et ils retourneraient physiquement et psychiquement purifiés à leur travail, en hommes véritablement bons, au sentiment social fortifié,

133 Sur la République des conseils de Hongrie, voir Achille Dauphin-Meunier, *La Commune hongroise et les anarchistes*.

134 Erich Mühsam, *La République des conseils de Bavière*.

135 Comme un cadeau d'anniversaire ; Mühsam est né un 6 avril et Landauer un 7.

l'égoïsme disparaîtrait et l'authentique amour de l'homme s'éveillerait. »¹³⁶

« Toller et Mühsam établissent les principes de l'art nouveau. Cet art doit entrer au service des idéaux sociaux révolutionnaires, imprégner uniformément toutes les manifestations de l'esprit humain, architecture, urbanisme, sculpture, littérature, peinture et journalisme, et conduire les hommes vers un ordre supérieur de la civilisation. Le théâtre doit appartenir au peuple. *"Le monde doit fleurir comme une prairie où chacun peut faire sa moisson"*. Landauer réforme le régime de l'instruction et de l'éducation. Il déclare : *"Chacun travaillera selon ce qui lui semblera bon ; tout assujettissement est supprimé, l'esprit juridique n'a plus cours."* Les instituteurs et fonctionnaires en charge seront destitués au plus tôt, les examens et titres universitaires seront réduits au strict minimum. Tout citoyen de dix-huit ans révolus a le droit de fréquenter les universités. L'enseignement de l'histoire, cette ennemie de la civilisation, est interdit. Un commissaire du peuple préposé au régime de l'habitation ordonne la réquisition de tous les logements sur le territoire de Bavière. Chaque famille n'aura droit dorénavant qu'à un seul living-room, à côté de la cuisine et des chambres à coucher. D'autres dispositions ont trait à la socialisation intégrale, avec renouvellement intégral du système des finances et des devises. »¹³⁷

Aux affaires étrangères, le docteur Lipp fait preuve d'une attitude volontariste en envoyant des dépêches à tout bout-de-champ et les employés du bureau télégraphique finissent par s'inquiéter de leur teneur. L'une accuse les sociaux-démocrates d'être partis avec la clé des gogues ; une autre rassure (!) le pape auquel il offre la protection révolutionnaire des Conseils et une troisième déclare la guerre au Wurtemberg et à la Suisse sous le prétexte d'une sombre histoire de locomotives. Lorsque Toller arrive en urgence, le fantasque docteur distribue des œillets rouges aux secrétaires et se met à lui parler de la baignoire du dernier roi de Bavière dans laquelle il est possible de faire du canoë... Las, Toller lui prend la pagaie des mains et le fait évacuer vers un espace plus adapté à ses capacités. Aux Finances, c'est le physiocrate Silvio Gessel¹³⁸, plus ou moins libertarien adepte de l'ordre naturel spontanée, qui officie. Son but est de passer à l'état de monnaie naturelle absolue, c'est-à-dire, par le truchement d'une théorie économique purement nihiliste, à l'absence d'argent. Cette disparition de l'argent devant entraîner par ricochet la destruction du capital et donc du capitalisme. L'un de ses adjoints, également audacieux, désire donner aux communistes un arrondissement rural pour qu'ils puissent y réaliser, en laboratoire, une expérience réelle de communisme intégral.

Si des poètes sont appelés au pouvoir, c'est parce que, en tant qu'artistes, ils exercent déjà un certain pouvoir sur les hominines ; dans cette perspective, la parole poétique préfigure l'action politique. En janvier 1919, Landauer avait écrit une nouvelle préface pour la réédition de *L'Appel au socialisme*. « Nous étions politiquement attardés, nous étions les valets les plus prétentieux et les plus provocants ; le malheur qui en a résulté pour nous avec une nécessité fatale nous a poussés à nous soulever contre nos maîtres, nous a fait passer à la révolution. C'est ainsi que d'un seul coup, avec le coup qui nous a frappés, nous nous sommes trouvés au commandement. Nous devons mener au socialisme ; comment diriger autrement que par notre exemple ? Le chaos est là ; de nouvelles activités et secousses s'annoncent ; les esprits s'éveillent ; les âmes s'élèvent jusqu'à la responsabilité, et les mains jusqu'à l'action ; puisse de la révolution venir la renaissance ; parce que nous avons un si grand besoin d'hommes neufs et purs qui sortent de l'inconnu, de l'ombre et de la profondeur, puissent ces novateurs, ces purificateurs, ces sauveurs, ne pas faire défaut à notre peuple ; puisse la révolution vivre longtemps, grandir et atteindre de nouvelles marches au cours d'années difficiles mais merveilleuses ; puisse un esprit nouveau, un esprit créatif, qui produira précisément de nouveaux rapports, venir aux peuples à partir de leur mission, des nouvelles conditions, de ce qui est profondément éternel et absolu ; puisse la révolution nous donner la religion, la religion de l'action, de la vie, de l'amour, qui rend heureux, qui libère, qui permet de vaincre. Qu'importe la vie ? Nous allons mourir bientôt, nous allons tous mourir, nous ne vivons pas du tout. Rien ne vit si ce n'est ce que nous faisons nous-mêmes, ce que nous commençons nous-mêmes ; la création vit ; non pas la créature, mais seulement le créateur. Rien ne vit si ce n'est l'action de mains honnêtes et le gouvernement de l'esprit pur et véritable. » Rêve éveillé, isolé, la République des conseils est comme un bateau condamné dont tout le monde attend le naufrage sur les récifs qui l'entourent. Toutes les décisions prises demeurent lettres mortes.

Dans la nuit du 13 avril, les troupes gouvernementales parviennent à pénétrer au cœur de Munich

136 Ernst Toller, *Une jeunesse en Allemagne*.

137 Erich Otto Volkman, *La révolution allemande*.

138 Né en 1862 et mort en 1930, Gessel est un adepte hétérodoxe de Pierre-Joseph Proudhon et un critique de Marx dans lequel il voit une prolongation capitaliste.

par un coup de main audacieux avant d'en être repoussées ; mais elles repartent avec treize prisonniers appartenant aux conseils dont Mühsam en pyjama. Croyant les kidnappés retenus dans la gare de Munich, Landauer participe à sa prise d'assaut fusil en main et l'on regrette de ne pas avoir une photo de l'action.¹³⁹ La confusion est totale et les communistes du KPD, pragmatiques et programmatiques, en profitent pour s'emparer de la République et destituer ses représentants, refaisant la révolution russe d'octobre 17 ; finies les rêveries, place au réalisme marxiste et à son ordre rouge. Landauer se retire du jeu¹⁴⁰ ; Marut, prudent, s'efface ; seul Toller devient, grâce à sa popularité chez les ouvriers mais encore malgré lui, responsable militaire et s'en ira contrer l'offensive blanche du côté de Dachau avec une poignée de volontaires. En face, la Réaction bavaroise fait appel au gouvernement central et aux Prussiens de Berlin qui envoient dans l'urgence des troupes régulières mais surtout des unités des *Freikorps*.¹⁴¹ L'assaut est donné fin avril et le 3 mai toute résistance a cessé ; dans les rues on fusille dans une ambiance proche de la fin de la Commune de Paris. Qui peut encore fredonner les paroles de *La Marseillaise des Conseils*, écrite le mois précédent par Mühsam ?

« Combien de temps veux-tu encore dormir ?
Le jour se lève, la nuit s'en va.
Veux-tu jamais rêver de liberté,
Alors que la liberté elle-même s'est éveillée ? »

Demain, c'est trop tard.¹⁴²

Gustav Landauer, fatigué et désabusé, ne se cache même pas ; il est capturé et salement massacré le 2 mai. Quelques mois avant sa mort, il écrit à sa fille ces quelques lignes qui sonnent, a posteriori, comme son testament spirituel : « Tout y est dans ce magnifique aphorisme qui nous vient du Moyen Âge allemand : *Je viens, je ne sais d'où, / Je vais, je ne sais pas où, / Je ne sais pas pourquoi je suis si joyeux*.¹⁴³ C'est seulement quand nous transformons ce troisième "je-ne-sais-pas" en une connaissance du pourquoi, en faisant de notre vie une tâche que nous nous assignons à nous-mêmes, que nous éprouvons l'apaisement de savoir d'où nous venons et où nous allons. Cette tâche n'a cependant absolument rien à voir avec les ambitions ou les succès apparents. Comment se pourrait-il que chaque enfant de l'humanité soit destiné à être un homme d'exception ? [...] Notre tâche, c'est d'être bon ; c'est de reconnaître, par l'action et la douce correspondance, tous les jours en petit, avec les hommes et tout ce qui vit, qu'ils ne nous sont pas donnés comme des objets pour notre plaisir, mais comme des êtres qui, pour l'essentiel, sont doués d'une âme tout comme nous. »¹⁴⁴ R.I.P.



De fortes récompenses sont proposées pour la capture de Toller et de Marut. Toller parvient à se cacher un certain temps grâce à des complicités courageuses mais il est finalement dénoncé et arrêté le 4 juin, grimé en rouquin dans un faux-plafond ; à cette date, la situation s'est calmée, ce qui lui vaut

139 « Depuis quelques temps, certaines personnes, avant tout le répugnant démagogue Pierre Ramus à Vienne et un neveu de Landauer à Heidelberg, Walter Landauer, me présentent comme un menteur parce que je défends l'ami mort contre la tentative infâme de faire de lui un chrétien illuminé dont les opinions révolutionnaires se seraient arrêtées devant les actes révolutionnaires. [...] Landauer a toujours insisté sur le fait qu'il fallait tout à fait souhaiter que la révolution puisse si possible se développer sans répandre le sang ; pourtant, je l'ai aussi vu une fois vraiment en colère se déchaînant contre la phrase "aucune effusion de sang". Il a déclaré à ce propos textuellement — je m'en souviens très nettement — : "Aucune effusion de sang est un non-sens ! Qui veut la révolution, doit la vouloir en entier et s'accommoder de ce qu'elle porte en elle". » in Erich Mühsam, *Journaux intimes*, 20 juin 1921.

140 « Les circonstances russes, où un parti centraliste exerce sa dictature sur le système de la décentralisation, sont bel et bien monstrueuses, temporaires et pas le moins du monde exemplaires. » avertissait déjà Landauer dans une lettre à Heinrich Meng le 5 février 1919.

141 *Freikorps* : Corps-Francis. Formations paramilitaires nationalistes, composées de volontaires qui se regroupent spontanément autour d'officiers ; elles combattent à l'Est pour préserver les frontières germaniques historiques et un peu partout contre tout ce qui semble "rouge". En parallèle s'organisent des sortes d'escadrons de la mort adeptes d'actions plus clandestines et pratiquant le terrorisme comme le *Kampfbund Thule*, l'*Organisation Consul* ou encore l'informelle Sainte-Vehme. Leur saga a été rendue par l'un d'entre eux dans *Les Réprouvés*, ouvrage lyrique d'esprit nihilisto-fasciste de Ernst von Salomon.

142 Big up à MC Circulaire (ploucstarap êtr'xistantiel du huit/cinq).

143 Ce poème est attribué tantôt à Martin von Biberach (15^{ème} siècle), tantôt à Angelus Silesius (17^{ème} siècle).

144 Gustav Landauer, lettre à Gudula Landauer, 30 septembre 1918.

d'échapper à la mort. En juillet, Toller est condamné à 5 ans de forteresse et Mühsam en prend 15 ; l'occasion pour eux de revenir sur cette dernière année riche en événements et surtout sur l'expérience de cette courte semaine inédite. Marut reste lui introuvable.

Le *Ziegelbrenner* paraît clandestinement en décembre 1919 et l'on y apprend que Marut, capturé le 1^{er} mai mais pas immédiatement identifié, s'est échappé des griffes des *Freikorps*. « Depuis l'instant où "M" a réussi à s'échapper, il est en fuite. Nous avons souvent débattu la question de savoir s'il ne vaudrait pas mieux pour lui se livrer à la justice ; car passer fréquemment la nuit dans les bois, les granges ou les logements abandonnés, à seule fin de ne pas être enfermé ou finir par se voir extradé, n'est pas chose particulièrement agréable à la longue. [...] La République des conseils n'est pas le fin mot de l'histoire, encore moins la forme achevée qui permette aux humains de vivre ensemble. Néanmoins, la République des conseils est un préalable à la refondation de la civilisation ; elle rend possible la liquidation de l'État. Le devoir du révolutionnaire d'aujourd'hui est d'œuvrer pour le système des conseils aussi bien que pour la République des conseils. Il est par conséquent aisé de comprendre que "M", après avoir sauvé sa vie, et tant qu'il a pu jouir de la moindre liberté d'action, s'est aussitôt chargé de répandre dans la campagne bavaroise l'idée de la République des conseils et la théorie conseilliste. Il a pris la parole dans une soixantaine de bourgades, de villages et de localités en Bavière devant des citoyens, des paysans et des ouvriers. Il a choisi une autre voie que celle en usage de nos jours — une voie plus efficace. Il a utilisé la seule forme d'agitation susceptible de porter des fruits, qui est extrêmement vieille et que le Christ employait déjà : il s'agit de la conversation d'homme à homme, de dialogue avec de petits groupes. Il venait rarement plus d'une douzaine d'auditeurs à la fois. Mais de ces conversations intimes, toujours sans contrainte, qui donnaient à chacun l'occasion d'éclaircir toutes les objections et de se renseigner à fond, pas un citoyen, pas un ouvrier, pas un paysan n'en est ressorti sans reconnaître le grand mensonge appelé démocratie pour ce qu'il est : un grand mensonge. »¹⁴⁵ Comment fait Marut pour financer sa clandestinité ? Pour sortir son journal qu'il signe depuis « Nulle part » ? Personne n'en saura jamais rien ; comme déjà personne ne savait comment il le faisait pendant la guerre, fidèle à ce qu'il écrivait en novembre 1918 : « Je suis seul juge de mes propres actes, Moi, et personne d'autre sur terre. »¹⁴⁶

En prison, Mühsam reste le seul anarcho-bolcheviste d'Allemagne (et toujours du monde). « Du fait des événements de ces cinq derniers mois, je suis devenu un autre. Tolstoï est abandonné, je ne connais et ne veut plus connaître que Bakounine auquel je m'intéresse intensément. Mon ascendant avec ce rebelle sans phrase me devient toujours plus claire. J'en suis pourtant venu à considérer que l'œuvre de Lénine vient de Bakounine et pas de Marx. Que Lénine lui-même le dénie et tienne Marx et Engels comme son évangile, est uniquement une lumière nouvelle, presque tragi-comique, jetée sur la biographie de Bakounine. Durant toute sa vie, cet idéaliste et cet enthousiaste a reçu des coups de la part de Marx, un économiste abstrait et un tempérament non révolutionnaire. Maintenant que les méthodes de Bakounine sont mises en pratique — le système des conseils est entièrement sa propriété —, il doit encore renoncer à la paternité de l'idée, au profit de l'anachorète qui possède désormais une fois pour toute le privilège d'être la bible traditionnelle du prolétariat, à tel point que toute vérité doit descendre de lui. »¹⁴⁷ Afin d'éclairer les masses de ses trouvailles idéologiques, Mühsam adhère au KPD avec la foi du missionnaire mais les doutes du pénitent. Combattre du dedans l'esprit d'un parti marxiste, au-delà de l'extravagance politique de la démarche, est une mission vouée à l'échec, voire une mission-suicide. Certains, amis comme ennemis, lui font passer un mot : « Sincères condoléances ! » La lumière se rallume rapidement dans le cerveau de notre exégète bakounino-léniniste, et il rend sa carte un mois après son adhésion au moment où le KPD se scinde en chapelles rivales dont la guerre gagne les prisons.¹⁴⁸ Mühsam n'abandonne pas sa mission prolétarienne et n'y voit, au pire, qu'un accident de parcours : « Si les

145 *Der Ziegelbrenner*, n°18-19, 3 décembre 1919.

146 *Der Ziegelbrenner*, n°5-8, 9 novembre 1918.

147 Erich Mühsam, *Journaux intimes*, 19 septembre 1919.

148 La vie d'un bon parti, d'autant plus s'il est communiste, est faite de scissions et de volte-faces politico-historiques. Rapidement, la révolution de Russie perd de son internationalisme et les directives de Moscou vis-à-vis des partis "frères" finissent par préconiser l'attentisme et le parlementarisme plutôt que l'insurrection. Une minorité du KPD adopte la ligne moscovite, la majorité forme en avril 1920 le KAPD (Parti communiste ouvrier d'Allemagne). À ses origines, le KAPD est composé de militants décidés, habitués à l'action directe et aux combats de rue, hostiles à la bureaucratie partisane et syndicale, favorables à un système de conseils et à la création de milices ouvrières ce qui les rapprochent des conceptions anarcho-syndicalistes plus classiques (tout ce que le camarade Oulianov appelle "maladie infantile du communisme" aka "gauchisme"). L'ancien spartakiste Otto Rühle (1874-1943) s'en fera le théoricien, liant par la suite totalitarisme rouge et totalitarisme brun. On peut aussi mentionner la spécificité syndicale allemande des unions ouvrières (AAU, AAUD, AAUD-E, FAUD, FAUD(S) et autres KAUD) mais c'est trop chiant à expliquer (sur cette question, qu'ils jugent eux passionnante, voir *Les temps maudits*, n°10, juin 2001 et divers numéros de la revue *Invariance*).

théosophes avaient raison avec leur réincarnation, je pourrais croire que Bakounine revit en moi. Sa poisse, je la considère aussi comme très ressemblante, comme si précisément son esprit était passé dans le corps d'un Juif allemand. »¹⁴⁹ S'il a la phobie de ce qu'il appelle les "bonzes" de parti¹⁵⁰, Mühsam n'en finit pas d'échafauder des projets d'organisations plus ou moins formelles poussant à unifier, informellement ce coup-là, les forces dispersées de la révolution. L'une d'elle est de transposer le bakounisme politique à la sphère économique en abandonnant justement la primauté du politique ; l'idée de Mühsam est de fonder une Internationale d'organisations d'entreprises (aka "conseils") qui ébaucherait immédiatement les grandes lignes d'un plan de mobilisation économique pour tous les pays comme Bakounine avait tenté de mettre en place une Internationale insurrectionnelle. Cette anti-structure a-organisée est basée sur la position désirante de ses participants, qui se regroupent, au moment même où ils pourraient être amenés à se séparer voir à s'opposer entre eux, en une forme de "commune" puisque la commune/communauté est justement ce qui *constitue et formalise* cette rencontre. On retrouve dans ces lubies les idées de Landauer (transposées de l'artisanat à l'industrie) de devancer la Grande révolution par de multiples petites révolutions, permettant de tester mais surtout de former des acteurs révolutionnaires conscients d'un *après* conjugué au *présent*.¹⁵¹ Bien sûr chaque idée reste présente chez Mühsam jusqu'à son remplacement par la suivante.

Toujours prêt à se passionner pour une cause, Mühsam va vibrer aux exploits de la poignée d'individus en rupture de ban avec les lignes hésitantes ou légalistes des différents partis communistes qui se disputent le leadership révolutionnaire. Ainsi de Leo Fichtmann¹⁵², de Karl Plättner¹⁵³, de Herbert Kobitsch-Meyer¹⁵⁴ et surtout de Max Hölz¹⁵⁵, le plus médiatique de tous. « Quel type épatant ! Le premier et le seul à avoir pleinement compris les nécessités d'une révolution allemande. La bourgeoisie travaille par intimidation et terreur, il faut travailler contre elle par intimidation et terreur. Les actes individuels et la guérilla, unis à la lutte économique — ce sont les uniques moyens révolutionnaires désormais possibles et nécessaire pour l'Allemagne. Aucun bourgeois ne doit être sûr de sa vie et de ses biens, ainsi seulement pourra être brisée la force de résistance morale des capitalistes. Hölz a compris cela et s'est révélé comme l'homme qui sait convertir son point de vue en action pratique. »¹⁵⁶ Mühsam se fendra d'une ballade en l'honneur de son héros dans laquelle le prolétariat est clairement appelé à la lutte armée. Souvent il songe modestement que s'il était à Moscou plutôt qu'en taule le cours de la révolution mondiale en serait changée. Il expliquerait ainsi aux "bonzes" Trotski, Staline, Boukharine et consorts que ce sont des héros comme Max Hölz qui sont l'âme de la révolution d'Allemagne, que Makhno¹⁵⁷ est un authentique révolutionnaire injustement persécuté, que la dictature du prolétariat ce n'est pas la

149 Erich Mühsam, *Journaux intimes*, 23 mars 1920.

150 Marut emploie le même terme dans son *Ziegelbrenner*.

151 On peut s'amuser à retrouver des réminiscences déclinées de ceci dans les militances modernes (auto-)nommées TAZ/ZAD, Appélisme et autres Tiququeries. Un exemple également dans *bolo'bolo* de p.m. : « bolo'bolo est une modeste proposition pour un nouvel arrangement sur notre vaisseau spatial après la disparition de la Machine-Travail planétaire. Bien que bolo'bolo ait débuté comme un simple recueil de désirs, nombre de réflexions sur la possibilité de réalisation de ces désirs se sont ensuite accumulées autour de lui. bolo'bolo peut être réalisé à l'échelle mondiale en cinq ans si nous commençons maintenant. »

152 Né en 1873 en Prusse orientale, tailleur de pierre et serrurier, Leo Fichtmann fréquente l'anarchisme et est régulièrement condamné pour différents motifs jusqu'à être interné à l'asile pour son opposition violente à la guerre. Fichtmann fait partie de l'équipée fondant le KAPD mais il s'oriente rapidement vers une pratique privilégiant l'illégalisme et les actions de guérilla ; mettant en avant ses idées d'une société libre sans bureaucratie d'État ni partis politiques. Lors de la Seconde guerre mondiale il participera à des actions de résistance et sera exécuté à Auschwitz en mai 1944. R.I.P.

153 Né en 1893, métallo à Hambourg avant guerre, Karl Plättner s'investit dans le syndicalisme et rejoint le SPD. Blessé de guerre, dégoûté du SPD, il organise une formation illégale de jeunesse prolétaire à Hambourg et rejoint le KPD lors des insurrections de fin 1918. Partisan d'une ligne dure et de l'action violente, il souhaite que pour un KPD tué, un SPD soit abattu en représailles. Il participe à la création du KAPD mais finit par s'autonomiser et forme des unités armées ; face à la pénurie d'armes, il privilégie l'incendie comme mode d'action. Plättner est arrêté en 1922 ; gracié en 1928. De son séjour en prison il tire un livre, *Eros im Zuchthaus* (Eros en prison), dans lequel il parle sans tabous de la sexualité carcérale. Arrêté plusieurs fois par le régime nazi, il est finalement interné dans différents camps de concentration ; il meurt en juin 1945 des séquelles de ses détentions. R.I.P.

154 Né en 1900, Herbert Kobitsch-Meyer participe aux actions de Plättner à Hambourg ; lorsque ce dernier est arrêté il forme son propre groupe armé. Arrêté en 1925 et vraisemblablement assassiné à la prison de Brandenburg en 1930. R.I.P.

155 Né en 1889, ouvrier autodidacte l'expérience de la guerre va le conscientiser. Blessé lors des derniers combats, Max Hölz participe néanmoins aux événements révolutionnaires de l'automne 1918. Au printemps 1919, il rejoint le KPD et s'y distingue par une pratique et une interprétation révolutionnaire hétérodoxe. Lors de la scission KPD/KAPD, Hölz forme sa propre organisation armée tout en gardant des contacts avec tout le monde et devient le Robin des bois de la révolution. Il finit par être arrêté ; gracié en 1928, il part se réfugier en URSS. En 1933, alors qu'il souhaitait rejoindre l'Allemagne pour y mener des opérations contre les nazis, Hölz est retrouvé noyé ; certainement exécuté par les sbires de la sûreté soviétique. R.I.P.

156 Erich Mühsam, *Journaux intimes*, 5 avril 1921.

157 Nestor Makhno (1889-1934), anarchiste d'Ukraine qui mena une guérilla contre les Blancs, puis contre les Blancs, les Bleus (nationalistes ukrainiens), les Polonais et les Rouges.

dictature d'une avant-garde mais bien celle d'une classe, que la NEP¹⁵⁸ n'est qu'un avatar du capitalisme, qu'un parti au pouvoir c'est une classe bureaucratique inutile, etc... ; bref, que le bolchevisme, le vrai, ce n'est pas ça. Nul doute que les "bonzes" auraient applaudi des deux mains et se seraient surtout empresser de lui coller 12 balles ou de l'envoyer réviser son bolchevisme en Sibérie. Tout à son délire anarcho-bolcho, Mühsam se prend des journées de cachot pour port d'insigne prohibé ; une étoile rouge soviétique en l'occurrence !

On ne peut pas dire que les relations entre Toller et Mühsam soit des plus cordiales en prison, ce qui laisse présager qu'elles ne l'étaient pas non plus à l'extérieur. En prison, Toller s'éloigne de plus en plus de l'idée de parti, accentue sa subjectivité d'individu et rejette définitivement toute approche marxiste à laquelle s'est désormais greffé le léninisme. Il reste fidèle à Landauer dont le sort tragique l'a profondément touché. « L'ordre socialiste, c'est l'économie en communauté, c'est une vie active en communauté. Ou, pour parler clair, l'élimination la plus grande possible de toutes les tendances qui conduisent à l'oligarchie. »¹⁵⁹ « Je me considère comme étant sans parti... L'idée signifie plus pour moi que la parole du jour, l'homme plus que la carte du parti. »¹⁶⁰ Toute sa réflexion l'oriente vers la théorisation d'une action artistico-esthétique visant à deux objectifs : réveiller les hominines (mais pas les mobiliser par une action précise) et détruire les illusions ; et c'est le théâtre qui va lui servir d'exutoire. Il écrit *Masse-Mensch* (Masse-Homme) en 1919/20 comme une suite à *Die Wandlung*. Narrant le déroulé d'une révolution, il pose la question de la violence sur un plan moral et de la non-violence sur un plan spirituel à travers le combat d'idées de deux révolutionnaires. La Masse du titre représente la violence et l'Homme, en fait l'individu-artiste, représentant le côté non-violent. Le théâtre de Toller ne propose pas une vision toute faite, il est là pour provoquer une réflexion de la part du spectateur et cette réflexion est *politique* ; sa pièce se termine d'ailleurs par une question à laquelle Toller ne fournit aucune réponse. À tout changement socio-politique doit prélude un changement, une métamorphose (*Wandlung*) de l'hominine en hominine-nouveau (différent d'un nouvel hominine) ; le changement sociétal n'est donc pas immédiat, ce qui l'est c'est le changement individuel, singulier (ce qui rappelle Landauer). C'est donc cette illusion d'une possibilité rapide de changement sociétal qui est combattu. Le théâtre de Toller est instinctif, sans véritable plan, avec des entrées en scène brusques et des dialogues décousus. *Hinkemann*, pièce directement issue de son expérience de la guerre, pose la question de l'illusion du bonheur : un soldat rentre émasculé du front, que peut-il espérer ? Dans *Die Maschinenzerstörer* (Les briseurs de machines), il prend pour cadre l'Angleterre des années 1820 et les révoltes luddites, dénonçant l'industrialisation de la vie qui préfigure celle de la mort (14/18 bien sûr mais aussi les futurs meurtres de masse des totalitarismes). Chez Toller, l'Homme-hominine ne veut devenir ni un hominine-machine ni un hominine-instrument, et l'artiste n'est pas plus un instrument au service d'une cause. C'est un individu autonome parangon de l'hominine-nouveau ; engagé, il l'est de fait, et même malgré lui, par son art qui est expression donc diffusion d'idées. Il n'est le porte-parole que de lui-même ce qui lui garantit son autonomie créatrice et donc sa création : singulier, il fait une œuvre elle aussi singulière auquel il assigne ou pas une dimension plus vaste (éveil, conscientisation...). Aux autres, aux récepteurs, d'être eux-aussi autonomes dans leur réception ; démarche zarathoustrienne : il n'est pas le berger et il ne souhaite pas de moutons. Une sorte de sentimentalisme (sensibilité) semble la manifestation la plus aiguë de l'expressionnisme politique de Toller, plaquant la démarche artistique sur la politique. Son expressionnisme prend position au nom de l'Esprit, tel que le conceptualisait Landauer, car il veut soumettre le pouvoir à l'Esprit, introduire l'Esprit dans les structures et les rapports sociaux ; « plus qu'un beau rêve il est un appel à la transformation. »¹⁶¹ Transformation ou métamorphose, Toller restera toujours dans l'esprit de sa première pièce.

S'il en est un qui s'est notablement transformé, en tout cas accompli, c'est bien Ret Marut. En janvier 1920 paraît un nouveau numéro du *Ziegelbrenner* dans lequel le fugitif clame haut et fort sa singularité et sa rébellion tout azimut. Le monde n'a ni sens ni but en dehors de l'individu qui y vit *en-dehors* et *au-dehors*, à sa manière, c'est-à-dire celle d'un anarchiste apatride dans sa tendance individualiste et en toute clandestinité. Pour lui, vivre c'est suivre une voie, *sa* voie ; mais sur cette voie « il n'y a pas de droite. Il y a seulement une ligne. La ligne est une courbe qui accomplit son trajet sans varier. Cette invariance prend place entre l'infini et la plus courte unité de temps que l'on puisse imaginer. Cette courbe ne s'arrête jamais. »¹⁶² Cette courbe, « la courbe de Mar » telle qu'il la nomme, est une sorte

158 La Nouvelle économie politique (NEP), adoptée en 1921 par le parti bolchevik, revient sur plusieurs acquis socialistes de la révolution, libéralise une partie de l'économie et fait appel aux capitaux étrangers.

159 Ernst Toller, *Briefe aus dem Gefängnis* (Lettres de prison), 29 juin 1923.

160 Ernst Toller, lettre à Paul Z. (Zech?), 4 mai 1924. À sa sortie de prison il quitte l'USPD de toute façon moribond.

161 René Eichenlaub, *Ernst Toller et l'expressionnisme politique*.

162 *Der Ziegelbrenner*, n°20-22, 6 janvier 1920.

de mathématisation loufoque de la philosophie de Max Stirner où le Moi est l'alpha et l'oméga de toute considération physique et métaphysique.¹⁶³ « Celui qui reconnaît la courbe de Mar ne voit plus les choses du monde avec l'œil imparfait de l'homme. Il voit les choses et les processus du monde tels qu'ils sont en vérité. [...] Le Soleil se tient au point central de l'Univers. La Terre se tient au point central de l'Univers. La Lune se tient au point central de l'Univers. Sirius se tient au point central de l'Univers. Chaque corps se tient au point central de l'Univers. Je me tiens au point central de l'Univers. Moi seul. Il n'y a que moi qui me tiens au point central de l'Univers, parce qu'il n'y a que moi qui puis penser : Moi. Aucun autre humain ne peut penser cela pour moi. C'est pourquoi aucun autre homme ne peut se tenir au point central de l'Univers. Je pense : Moi. Je pense : Moi ; et je suis infini, aussi longtemps que je pense : Moi. Je suis indestructible dans mon essence. Je suis à l'origine. C'est uniquement mon état qui peut changer, se transformer. [...] Je pense : Dieu. Je suis Dieu. Pourrais-je sinon penser : Dieu ? Je pense : Moi. Je suis unique. Je suis infini. Je suis. Je me suis créé ce monde au moment où je l'ai reconnu. Le monde m'appartient, parce que je le reconnais. »¹⁶⁴ Et de poursuivre son credo dans les numéros suivants ; laissant entendre que pour lui, Marut, son avenir passe par l'évasion au sens propre comme au figuré. « Éveiller l'insubordination chez tous les hommes, telle est ma tâche capitale. Insubordination contre chacun. Insubordination contre tout. Insubordination contre toute loi, contre toute idée, contre tout programme, contre tout gouvernement. Homme, soit un éternel révolutionnaire, et tu auras vécu !!! [...] Personne n'aura ma peau. »¹⁶⁵

Et Zarathoustra passa auprès de moi...¹⁶⁶

Dans ses vies d'avant, Ret Marut a parcouru l'Allemagne en tout sens, notamment comme acteur ; aussi dans sa fuite de 1920-21, il se cache à différents endroits où il a conservé des amitiés voire des complicités confortées depuis par le *Ziegelbrenner*. Dans tous ces lieux se trouvent des communautés de vie, dites "milieux libres", où se sont installés plus ou moins durablement et sous différentes formes des individus se mettant en retrait de la société. Ces communautés, perçues comme des dingeries végétariennes par les forces contre-révolutionnaires, sont plutôt épargnées et servent de refuge à de nombreux fuyards. On sait avec certitude que Marut a séjourné à Düsseldorf, Berlin et Cologne.¹⁶⁷ À Düsseldorf se trouve la communauté "FreiLand" de Gerhard et Agnès (dite "La Grande Agnès") Schöndelen ; à Berlin il y a son camarade briquetier le pharmacien Götz Ohly et à Cologne la communauté de Kalltal où se trouve le peintre Franz Wilhelm Seiwert, autre briquetier. Tous ces endroits sont des lieux de passage où transitent tout ce que l'Allemagne compte de marginaux et de rebelles. Dans le *Ziegelbrenner* d'avril 1920, Marut publie *Khundar*, sorte de texte d'adieu au « vieux monde » (autant à l'Europe qu'à une vie ancienne / à un "vieux Moi") où une sorte de Zarathoustra déguenillé prêche po(l)étiquement¹⁶⁸ une foi stirnerienne de tendance cynique dans une fuite vers un ailleurs primitif où le "nouveau Moi" (Moi vrai ou réel) pourrait s'épanouir. « La rédemption viendra aux hommes par les larmes, par beaucoup de souffrances et par bien des peines de cœur ! La rédemption viendra à force d'interrogations, d'investigations et d'errances ! Or donc, laissez-nous partir pour l'égarement : c'est là seulement que sont la vérité, la sagesse, la rédemption et la vie. »¹⁶⁹ Et des *Khundar* en route vers la rédemption, il en a forcément croisé. Depuis le début du siècle, l'Allemagne est parcouru d'individus fuyant le monde moderne et prêchant divers évangiles de leur composition¹⁷⁰ ; de ce panel haut en couleurs, on peut extraire Heinrich Göldberg alias Filareto Kavernido.

Heinrich Göldberg naît en 1880 à Berlin, d'un père médecin à la situation confortable. Le jeune Heinrich fera sagement comme papa sa fac de médecine, puis s'oriente vers les spécialités de la psychiatrie et de la gynécologie. Vers sa 30^{ème} année, il commence à manifester des signes d'agitation existen-

163 « coïncidence du centre du monde et du centre du Moi » dit son créateur de sa trouvaille.

164 *Der Ziegelbrenner*, n°20-22, 6 janvier 1920.

165 *Der Ziegelbrenner*, n°23-25, 20 mars 1920.

166 *C'était ici que j'attendais, que j'attendais, n'attendant rien, / Par-delà le bien et le mal, jouissant tantôt de la lumière, / Tantôt de l'ombre, abstrait de moi, tout jeu, pur jeu, / Tout lac, tout midi, temps sans but. / Quand, soudain, amie, un fut deux... / Et Zarathoustra passa près de moi...* in Friedrich Nietzsche, "Sils Maria" appendice au *Gai savoir*.

167 Voir les enquêtes méticuleuses faites dans Rolf Recknagel, *Insaisissable*.

168 La "po(l)étique" regroupe, de manière symbolique, suggestive et expressive, l'ensemble des perceptions sensorielles d'ordre poétique appliquées au champ politique ; c'est une forme d'objectivité subjective ou de subjectivité objective suivant les cas.

169 *Khundar. Das erste Buch. Begegnungen.* (Khundar. Premier livre. Rencontres.) in *Der Ziegelbrenner*, n°26-34, 30 avril 1920.

170 *Wanderprediger* = prédicateur ambulante. On peut citer pour mémoire, outre Gusto Gräser déjà entrevu, Gustav Nagel le hippie crudivore, Ludwig Haeusser le "Saint Christ de l'inflation", Friedrich Muck-Lamberly et sa *Neue Schar* (Nouvelle troupe) millénariste, l'Oberdada Johannes Baader et sa *Christ GmbH* ou encore August Engelhardt le cocovore de Nouvelle Guinée et son pendant escroc des Fidji, Erich Mittenzwey, adepte d'une *anorexia mirabilis* solaire. *Prosit !*

tielle : il rompt avec la communauté juive, se déclare agnostique, découvre l'ido (une version réformée de l'espéranto), quitte sa femme et sa fille, voyage et lit Nietzsche avec avidité. Lorsque l'on dit "lire", on devrait dire "vivre" ; en fait Heinrich entre en religion nietzschéenne. Il expliquera plus tard ce qu'il appelle lui-même une *renaissance* en évoquant sa rencontre philosophico-rêveuse avec Zarathoustra d'où il ressort comme déconstruit et nanti d'un nouveau nom : Filareto (l'ami de la vertu) Kavernido (en référence au lieu de sa rencontre, la grotte de Zarathoustra).¹⁷¹ Ce nom est ainsi choisi « parce que [sa] personne est vraiment juste l'apparence physique de [ses] idéaux » qui se veulent être une éthique anarchiste-communiste aristocratique. Après plusieurs voyages, une poignée d'internements de natures diverses¹⁷² et l'adoption de l'espéranto réformé "ido" comme langue de communication, Filareto, paré de ses nouvelles certitudes, fédère autour de lui quelques individus des deux sexes qui partagent sa vision des choses. Dans des opuscules philosophico-programmatiques¹⁷³ ils déclarent que dans « la grotte de Zarathoustra, pleine de recoins et de passages, se rassemblent tous les errants perdus et tous ceux qui sont victimes de harcèlement, les hors-la-loi et les fugitifs, pour devenir des sur-hommes », rien de moins. Sur un plan historique plus large, ils assument une filiation allant de l'hellénisme dans sa version dionysiaque en passant par l'hérésie hussite, Savonarole, Goethe dans sa version faustienne et... la musique de Bach, Haydn et Beethoven. La philosophie de Kavernido est une sorte de mélange des idées communautaires de Landauer agrémentées de l'approche sexuellement libérée de Mühsam et de l'expressionnisme artistique de Toller dans sa version *Naissance de la tragédie* nietzschéenne. Filareto fusionne allégrement philosophie de l'histoire et esthétique, culture et naturisme solaire, science rationnelle et empirisme idéaliste planant. Alors que la révolution triomphe en Russie et secoue l'Allemagne, il récuse la lutte des classes et prônent un *Kulturkampf*, un combat culturel, trouvant sa source dans la Nature et devant mener le sur-hominine à un « état culturel » initié par ses sens et son instinct : « aller directement du féodalisme à l'état de la nouvelle culture ». Au-dessus de tout ça plane l'idée nietzschéenne d'autorité spirituelle intérieure guidant l'Individu dans ses actes.¹⁷⁴

Après la Grande Saloperie, le groupe s'organise, collectivement mais tout en respectant le statut de l'Individu, en une sorte de commune libre à Berlin et prend le nom de "La Kaverno di Zaratustra" ("La Grotte de Zarathoustra" en langue ido). « Expulsés de la région de Spreenhagen, près de Berlin, ils s'installèrent à Rotes Luch (Marais rouge), près de Dahmsdorf-Müncheberg, à l'est de la capitale. Ils ne purent tirer immédiatement de leurs travaux tout ce qui leur était nécessaire, aussi quelques-uns d'entre eux furent-ils obligés de travailler au dehors chez des patrons. Chaque camarade put choisir entre un emploi à la colonie et un emploi à l'extérieur. [...] Les adhérents comprennent des hommes, des femmes et des enfants. Ils ne séjournent pas toujours à la colonie, certains vont à Berlin, d'autres changent d'emplacement, car il existe une colonie semblable à Dusseldorf-Eller. Constamment a lieu un véritable mouvement d'échanges. Des camarades s'en vont, d'autres viennent, soit comme nouveaux colons, soit comme remplaçants. On travailla ferme. Les herbages durent être asséchés, les arbres et les broussailles abattus et enlevés. Pour construire maisons et cabanes, on dut apporter souvent de très loin les matériaux nécessaires ; dernièrement on gâcha de l'argile, on tressa des branchages et on construisit ainsi des demeures plus solides et partant plus durables pour les hommes et pour le bétail. Cet été on récolta des pommes de terre, différentes espèces de choux, des épinards, betteraves, carottes, navets, des raves, des choux-raves, des oignons, etc... On ne sema pas de blé mais la récolte de foin fut remarquable. La colonie possède des lapins, quelques chèvres et beaucoup de poulets. Quelques fois l'on capture des lapins sauvages et des lièvres. Dans les forêts avoisinantes, les colons récoltent beaucoup de baies et de champignons. »¹⁷⁵



À l'abri dans l'une de ces communautés, Marut fignole ce qui sera le dernier numéro du *Ziegel*

171 Voir la revue en langue ido *La socio*, décembre 1918.

172 Filareto sera régulièrement ennuyé par les autorités pour sa pratique de l'avortement (alors partout interdit) ; à diverses reprises son comportement marginal le fait également examiner pour "dérangement mental". Selon ses dires il passe plus de six années cumulées dans diverses prisons de divers pays.

173 *Kulturphilosophische betrachtungen* (Réflexions philosophico-culturelles), *Kultur und Zivilisation* (Culture et civilisation) et *Kulturkampf* (Combat culturel) ; un quatrième opuscule semble s'être malheureusement perdu. Filareto a toujours eu une action de propagandiste, se considérant comme un disciple affranchit de Nietzsche chargé de répandre communisme agraire et vision du sur-hominine.

174 La *Kultur* pour Nietzsche est « une puissance essentiellement antagoniste face à l'État » (Mazzimo Montinari, *Friedrich Nietzsche*).

175 *L'en-dehors*, n°4, décembre 1922.

brenner et par là-même, son véritable adieu à la politique directe. Il règle une bonne fois pour toute ses comptes avec une époque qu'il vomit et dont il récuse l'appartenance. « Mon temps s'oppose sauvagement au temps. Je n'ai strictement rien en commun avec ce temps oublieux et crapuleux. Je ne suis pas un contemporain. Celui qui a peint "ce" temps sous ces traits l'a fait dans l'intention de présenter les dessins en violent contraste avec les paroles qui les accompagnent. Je voudrais qu'ils se présentent sous un contraste dix fois plus fort. Mais il n'existe pas de contraste "plus fort". Il n'y a que le contraste. Le contraste, tel que je le ressens, n'admet pas de qualificatif. Que je dise contraste "sauvage" ou que je dise contraste "brûlant", il ne faut pas voir là d'insistance, mais plutôt de l'ornementation. L'esprit gèle et voudrait se réchauffer au sang artériel. L'esprit ressent le contraste : la première pensée fait irruption dans le monde. La matière ressent le contraste : la cellule primitive s'épanouit ; l'atome devient individu. Contraste : l'harmonie silencieuse du Tout, l'unité animée de toutes choses. »¹⁷⁶ Marut, définitivement redescendu des hauteurs illusives de la révolution, poursuit par un bréviaire de la meilleure eau stirnérienne. « Je ne puis aller au-delà du jour où je vis. Mais je me place au-dessus. C'est ma volonté et c'est ainsi. Un roi a-t-il déjà pu davantage ? Un gouvernement au-dessus de moi ? Où cela ? Et si je ne reconnais pas le gouvernement ?! Je n'ai qu'à le vouloir, et il n'existe plus. Un gouvernement sans gouvernés. Quel gouvernement ? Je n'en ai pas, puisque je ne le respecte pas, puisque je ne le reconnais pas. Il peut me tuer. En serait-il davantage gouvernement ? [...] Il peut me tuer. Néanmoins, je n'y perds rien : j'y gagne. Un mort est une caisse de résonance que nul tribunal, nulle muraille de prison ne peut faire taire. Le gouvernement peut me tuer. Je n'y perds rien. Mais le gouvernement perd un homme, qu'il comptait gouverner. Et qu'est un gouvernement sans hommes à gouverner ? Et si ma volonté de ne pas être gouverné vaut plus que ma vie ? Ma vie est bornée, être gouverné est sans bornes. Oh ! que tu es donc misérable, gouvernement ! Toi qui t'imagines gouverner, et qui n'es rien quand je te nie. [...] Soyez-tous des chefs vous-mêmes ! Que chacun soit son propre chef ! Je n'ai pas besoin de chef. Alors pourquoi vous, qui êtes aussi bien que moi, qui pouvez penser tout comme moi ? Je ne veux éduquer personne. Je ne veux persuader personne. Je ne veux convertir personne ; car si vous pensez, vous connaîtrez la vérité et vous saurez ce qu'il faut faire. Pensez ! C'est mon droit d'exiger cela de vous, puisque vous êtes des hommes et que vous pouvez penser. Oui, mon droit. Mon droit de toute éternité. [...] Je veux vivre selon mes propres lois. Je veux être mon propre roi, et en être en même temps l'unique sujet. Nul gouvernement au-dessus de moi et nul gouverné auprès de moi. Faites de mêmes ! Dites : Je veux ! Dites : Je ne veux pas ! Je n'ai nul besoin de vous. Ni pour diriger, ni pour être dirigé. Non parce que je suis fort, non parce que je suis trop fier, mais parce que je tire parti du fait que je pense. Parce que je n'emploie pas le talent donné à tout homme pour qu'un autre en tire parti, pour être condamné à la servitude. Faites de même ! [...] Nul dieu ne t'aidera, nul programme, nul parti, nul bulletin de vote, nulle masse, nulle unité. Je suis le seul capable de m'aider. Et c'est en moi-même que j'aiderai tous les hommes dont les larmes débordent. Je m'aide moi-même. Frère, aide-toi ! Agis ! Sois volonté ! Sois action ! Tu cries : Vive la Révolution mondiale ! Cela sonne très bien. Mais les câbles téléphoniques sont-ils entre tes mains ? As-tu déjà fait sauter une rotative ? Tu cries : Vive la Révolution mondiale ! Mais ton frère, que tu tiens embrassé, n'entend déjà plus ton cri. Comment l'univers pourrait-il l'entendre ? Ne t'achète pas d'habits du dimanche et n'aie pas honte, chez toi, de dormir sur une caisse, et d'aller en riant par les rues huppées sans fond de pantalon ; c'est plus faire pour la révolution que chanter *L'Internationale* ou étudier les tours de passe-passe qu'ont à vendre les papes de Berlin et de Moscou. [...] Ne croyez rien ! »¹⁷⁷ Marut ne croie plus en rien si ce n'est en lui-même et en sa fuite. Partir, deviens son credo. C'est vers 1923 qu'il quitte l'Allemagne via la frontière franco-belge ; il gagne le Sud de la France, puis la frontière pyrénéenne ; embarque sur un navire marchand ; se retrouve en taule en Angleterre puis finit par gagner le Mexique par des voies que lui seul connaît. Partout il brouille les pistes, utilise faux-noms et faux-papiers ; il disparaît au monde pour renaître à lui-même.

En Allemagne, de drôles d'oiseaux sont entrés en politique. Ils sont vêtus d'uniformes brun-cintrés, une araignée stylisée au bras gauche, et saluent la paluche droite tendue ; leur chef est un peintre autrichien du nom d'Adolf Hitler, portant moustache-brosse et mèche-plaquée, connu pour ses discours pithiatiques. En novembre 1923, le-dit Adolf et une poignée de fidèles¹⁷⁸ s'emparent glorieusement d'une brasserie de Munich, singeant le style putschiste des fascistes mussoliniens et des bolcheviks léninistes. Quelques coups de feu et une poignée de morts plus tard, tout ce beau monde se retrouve emprisonné. Désormais les prisons sont pleines d'excités de gauche, de droite et de tous horizons, ce qui n'est jamais très bon signe pour un gouvernement démocratique qui recherche une improbable stabilité politique. Fin 1924, une amnistie est décrétée et la plupart des prisonniers sont relâchés ; en fait, l'amnistie est taillée

176 *Der Ziegelbrenner*, n°35-40, 21 décembre 1921.

177 *Der Ziegelbrenner*, n°35-40, 21 décembre 1921.

178 Dans ses journaux, Mühsam appellent les nazis des *desperados*.

sur mesure pour le seul Adolf mais beaucoup en profite. Toller est libéré 24 heures avant l'expiration de sa peine ; Mühsam gagne lui 10 ans et l'on comprend son soulagement. En cinq ans d'emprisonnement l'Allemagne a changé et ses codes politiques aussi. Désormais le prolétariat se partage entre les communistes du KPD plus orthodoxes que jamais, c'est-à-dire alignés sur les ordres de Moscou et qui ne jurent que par le parlementarisme, et les nazis du NSDAP¹⁷⁹ qui font des Juifs les responsables de ses malheurs ; au-dessus un gouvernement bourgeois arbitre mollement les échauffourées des deux camps. Lorsque les troupes de la *Roterfrontkämpfer Verband*¹⁸⁰ défilent derrière ses fifres, en uniformes et en rangs serrés, pour le 1^{er} mai, on peine à les distinguer des bataillons de SA¹⁸¹ qui arpentent aussi occasionnellement les rues ; l'avenir promis en pointillé est le même : costumé, fleuri et totalitaire.¹⁸²

Filareto, dont la communauté végète et qui se retrouve harcelé par des autorités voyant d'un mauvais œil ses pratiques antinatalistes, décide lui-aussi de quitter l'Allemagne ; logiquement il suit la route solaire de Nietzsche et s'installe dans l'arrière-pays niçois, puis l'année suivante en Corse.¹⁸³ L'occasion pour lui de reformuler sa pratique. « Nous sommes des communistes et non point des individualistes. Parmi nous l'importance fondamentale est attribuée au milieu, tandis que l'individu ne compte que comme moyen de construction et de développement. Dans le cadre de cette construction sociale, nous laissons à l'individu l'initiative personnelle, parce que nous croyons que c'est plus avantageux pour le développement de la communauté que le système autoritaire ; et c'est pour cela que nous nous dénommons "anarchistes". De cette conception résulte que nous comprenons par *bien-être*, une vie de dur travail, laquelle ne nous surmène pas, mais nous fortifie physiquement et moralement. Nous n'avons point adopté de régime spécial de nourriture. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de questions qui n'intéressent que le goût personnel du palais d'hommes qui ne pensent à rien d'autre qu'aux besoins de leur estomac et à leur commodité, qu'ils cherchent vainement à cacher sous des théories "scientifiques". Nous mangeons ce qui coûte le moins cher et nous donne la plus grande force pour pouvoir créer. Malgré tout notre communisme nous ne sommes pas des altruistes. Nous ne nous occupons point des souffrances des autres. Nous vivons une vie qui nous plaît et nous laissons à chacun la liberté de vivre avec nous si cette vie peut lui plaire ; mais nous ne promettons à personne que ce qui nous semble être le paradis à nous, l'est aussi pour lui, vu la différence des opinions sur ce point. Notre vie sexuelle est réglée selon le principe de la liberté absolue de l'individu. C'est précisément la dernière expérience d'un camarade venu qui me fait préciser notre point de vue. Ce camarade me disait qu'il croyait trouver ici un milieu émancipé où l'on vive selon la maxime "toutes à tous et tous à toutes", et il s'est montré fort ennuyé de ne pas trouver dès son arrivée une femme "libre" pour lui. Il prétendait que le besoin sexuel est un besoin aussi naturel et important que le besoin de manger, et qu'une société communiste doit pourvoir à ses besoins. Une société anarchiste n'est pas une maison de prostitution où l'on peut économiser les frais, sans courir les risques d'infection. Il me faut encore ajouter encore que nous ne sommes point des révolutionnaires ni des "lutteurs de classe", que nous n'aspérons point à construire une société de culture prolétaire. Nous sommes d'avis que l'anarchiste n'a absolument rien à faire avec la politique, nous assimilons un anarchiste révolutionnaire à un "végétalien carnivore". L'anarchiste, selon notre avis, n'a pas le droit de molester autrui. Selon nous, il ne lui reste rien à faire que quitter la société qui ne lui plaît plus, se bâtir une vie qui lui donne la satisfaction cherchée, pourvu qu'il soit assez fort pour cette tâche ; s'il ne l'est pas, il doit se résigner — ou se pendre — ou encore devenir bolcheviste. »¹⁸⁴ Au moins c'est dit.

Mühsam croit encore en l'illusion de la révolution et en la possibilité d'être révolutionnaire. En bon semi-léniniste il refonde un journal¹⁸⁵, *Fanal*, dont le premier numéro pose une question qui lui tient à cœur et qui, malgré ses recherches, est demeurée sans réponse : « Où est le *Ziegelbrenner* ? » « Un lecteur de *Fanal* sait-il où se trouve le *Ziegelbrenner* ? Ret Marut, camarade, ami, compagnon de lutte,

179 Le NSDAP (Parti ouvrier allemand national-socialiste) est fondé en 1920 à partir d'un groupuscule munichois, le DAP (Parti ouvrier allemand), et de la secte raciste bavaroise *Thule* qui transmettra au nazisme ses racines occultistes.

180 Union des combattants du Front rouge, l'une des structures paramilitaires du KPD.

181 *Sturm-Abteilung* (Section d'Assaut), l'une des organisations paramilitaires (de masse) du NSDAP.

182 « Depuis longtemps, les organisations de la classe ouvrière ont pris comme modèle les structures adverses. Les partis et les syndicats de classe ont subi l'indubitable pouvoir de fascination du capitalisme et ils l'ont affronté en se transformant en organes formellement similaires à ceux qui le caractérisent. Il ne s'agit pas seulement d'un choix stratégique plus ou moins acceptable. Une des plus effroyables conquêtes du capitalisme consiste à avoir conféré une valeur *symbolique* de force et de pouvoir à ses propres structures : reconnaissance symbolique à laquelle n'échappent pas nombre de ceux-là même qui se proposent de l'abattre. » in Furio Jesi, *Spartakus. Symbolique de la révolte*.

183 Pour le choix de la Corse comme destination, la possible influence de Ret Marut dans ce choix et l'odyssée insulaire de Filareto, voir F. Merdjanov, *L'équation corse à la lumière de l'inconnue macédonienne*.

184 *L'en-dehors*, n°115, août 1927.

185 Dans son *Que faire ?* quand on sait pas quoi faire, le camarade Vladimir Ilitch Oulianov préconise que la première tâche à accomplir pour un révolutionnaire c'est de créer un journal.

homme, signale-toi, bouge-toi, donne signe de vie ; ton cœur n'est pas devenu celui d'un "bonze", ton cerveau ne s'est pas sclérosé, ton bras n'est pas devenu paralysé, ton doigt engourdi. Les Bavarois ne t'ont pas eu en 1919 ; ils te tenaient déjà au collet quand tu leur as encore échappé dans la rue. Autrement, tu te trouverais sans doute aujourd'hui là où se trouvent Landauer et tous les autres, de si vivants esprits, là où je serais aussi s'ils ne m'avaient déjà eu quatorze jours auparavant et ne m'avaient traîné hors de ce centre où l'on assassine. À présent ils ne peuvent plus t'embarquer. L'amnistie de l'an passé doit t'être applicable. Un jour viendra où l'on établira devant l'histoire la formation et le déroulement de la "Commune" bavaroise. Ce qu'il y a eu jusqu'à maintenant relevait d'un jugement partisan et confus, inspiré par la sottise et la haine, de manière injuste et pharisienne. Moi aussi je suis trop partie prenante, trop étroitement et personnellement impliqué dans les événements, trop profondément mêlé aux controverses sur les erreurs et les mérites de cette Révolution pour savoir être l'historien avec assez d'objectivité. Tu étais le seul actif dans les événements et capable, en même temps, de voir avec le recul ce qui allait mal, ce qu'on voulait de bien, ce qu'on entreprenait de juste et ce que l'on aurait dû entreprendre de plus juste. La succession de Landauer, ses lettres, ses discours, son action sur la fin, il faudra les soumettre dans peu de temps à la critique publique. Tu étais à ses côtés ; le secondant, le stimulant lorsqu'il était commissaire du peuple à l'Information et à la Propagande. Nous avons besoin de toi. Qui connaît le "briquetier" ? Qui, parmi les lecteur de *Fanal*, sait où l'on peut trouver, toucher Ret Marut ? Que celui qui peut le trouver, remette ce numéro. Beaucoup demandent de ses nouvelles, beaucoup l'attendent. Nous lançons un appel. »¹⁸⁶ Appel demeuré sans réponse, mais en 1926 paraît également en Allemagne, *Le vaisseau des morts*, écrit en allemand par un mystérieux auteur habitant le Mexique : B. Traven. L'histoire conte l'odyssée d'un marin nihiliste qui fait de l'anonymat une règle de vie¹⁸⁷ ; d'aucuns, perspicaces, y voient la patte de Ret Marut.

Sans se décourager, Mühsam s'attache à contrer le centralisme des organisations dites "révolutionnaires" et l'autoritarisme d'État. Peu à peu il se détache de son bolchevisme, le terme n'étant plus défendable par rapport à la situation en URSS, et revient à un concept plus classique d'anarcho-communisme. « Pour ma part, comme j'ignore comment on peut sortir de la société capitaliste, j'ai l'intention de consacrer ma passion révolutionnaire à la destruction de la société capitaliste et d'utiliser mon amour pour l'art et le théâtre, je crois le pouvoir, à faire avancer l'esprit révolutionnaire et à préparer l'homme de demain. Celui qui, dans ce but, fera appel à mon aide, la trouvera en retour. »¹⁸⁸ Il se démène pour ceux qui, de part le monde, sont derrière des barreaux. Ainsi il s'active pour Sacco et Vanzetti, devenus bien malgré eux, des symboles internationalistes de l'anarchie ; il n'oublie pas Max Hölz qui n'est gracié qu'en 1928. À l'automne 1928, le trio anarchiste composé de Durruti, Ascaso et Jover, qui menait une existence clandestine entre braquages et actions armées diverses à travers l'Europe occidentale, trouve un refuge auprès de Erich Mühsam qui essaie, sans succès, de leur faire obtenir un statut de réfugiés politiques. Durruti et Ascaso, tentent alors de se rendre au Mexique mais complètement fauchés c'est l'acteur Alexander Granach, grand ami de Mühsam, qui leur donnent tout ce qu'il possède pour établir faux papiers et frais de transport ; entre-temps leur projet change et ils partent pour la Belgique poursuivre leur destin.¹⁸⁹ Peu à peu, la vie de Mühsam devient impossible ; dans la presse nazie il est régulièrement et aimablement qualifié de « porc de juif rouge » ou de « vermine judeo-bolcheviste »... Comme Toller, Mühsam voit dans l'art un refuge des possibles et un espace d'émancipation plutôt que de propagande. « Un art qui provoque de l'émotion et donc de l'agitation est essentiel. Il est nécessaire au prolétariat autant dans des temps révolutionnaires qu'en tout autre instant. Tous les arts ont ce potentiel, mais aucun plus que le théâtre. Dans le théâtre, c'est la vie même qui est jouée, là, sur scène, vivante ; l'art vrai transmet la vraie détermination et matérialise l'idée de révolution. Les arts inspirent le peuple, et l'inspiration vient de son esprit même. Ce n'est pas notre tâche d'éduquer le prolétariat avec l'aide des arts ; mais c'est notre tâche de l'éveiller au potentiel de l'art et d'apporter l'esprit du prolétariat dans l'art, car l'esprit des arts ne connaît aucune limite. Il n'y a aucune dialectique ni aucun matérialisme historique là-dedans ; le seul art qui enthousiasme et enflamme le prolétariat est celui qui vient et s'entretient à partir de l'esprit de liberté. »¹⁹⁰ En 1931, *Fanal* est interdit et ne reparaitra plus ; dans un dernier effort, Mühsam tente de publier en brochure la somme de ses réflexions l'année suivante sous le titre *Vers une société libérée de l'État* et dans laquelle il s'efforce de définir son anarcho-communisme. La trame est avant tout une charge

186 *Fanal*, n°1, octobre 1926.

187 « Le Vaisseau des Morts est un vaisseau qui ne transporte que des morts, des gens qui sont restés dehors lorsqu'on a érigé des murs, des gens sans passeports, sans patrie, des exilés, des damnés, des sans-noms, des sans-naissance. » Phrase retrouvée plus tard dans une lettre adressée par Traven à son éditeur allemand de la Büchergilde Gutenberg.

188 *Fanal*, octobre 1927.

189 Lors de la Guerre d'Espagne, une centurie de la Colonne anarchiste "Durruti", composée de volontaires originaires d'Allemagne, porte le nom de "Erich Mühsam".

190 *Fanal*, mai 1930.

contre le marxisme ; le but de la révolution doit être la *destruction immédiate* de l'État et non sa transformation. Lorsqu'il prend les leviers de commande d'un État, le marxisme devient un État-bis ; de même lorsqu'il s'empare des leviers de commande du capitalisme, il devient un capitalisme-bis. En faisant le deuil de ses tentations bolchevistes, Mühsam en revient aux fondamentaux de l'anarchisme. « La théorie anarchiste ne prescrit aucune méthode de combat et ne rejette aucune de celles qui concordent avec l'autodétermination et la spontanéité. Ainsi, lors d'insurrections violentes, seule la volonté de l'individu déterminera la nature de sa participation, la possibilité et le degré de son intégration à des formations de combat, dont la tactique est à maints égards contestable d'un point de vue libertaire. Tout le monde n'est pas d'un caractère à rester à l'écart lors de grands événements, examinant et ergotant si tout ne se passe pas comme il le souhaite, et à ne rien faire du tout plutôt que de soutenir un combat qu'une juste conception n'éclaire pas en tout point. Partout où ont été menées des luttes révolutionnaires, les anarchistes ont heureusement et presque sans exception toujours été présents au côté des travailleurs soumis aux influences centralistes et abusés par l'autorité. [...] Même si plus d'un anarchiste, animé d'une telle volonté, s'est trouvé entraîné assez loin de ses propres voies, il n'aurait trahi son idée que s'il avait gêné les combattants par de pédants rappels à l'ordre. La liberté n'est pas un bien au modèle déposé et aux propriétés évaluées et mesurées sous tous les angles, mais une valeur vitale qui peut trouver accès partout où une force s'est mise en mouvement. La tâche des anarchistes est de donner accès à la liberté, là où des hommes luttent. [...] Peu importe qu'il s'agisse de l'acte d'un individu, d'une conjuration d'alliés ou d'une action des masses, si chacun reste maître de ce qu'il fait, ne fait que ce qui est le fruit de sa réflexion et que sa conscience sociale l'a déterminé à faire, engageant volontairement et non par crainte d'un maître ou du pouvoir la totalité de ses forces pour la cause commune. *L'engagement de la personne* est, pour les anarchistes, la voie qui mène à la révolution, la condition de sa victoire ultérieure et, enfin, le moyen d'édifier une société sans État, ainsi que le contenu de la vie dans le communisme. »¹⁹¹ C'est d'individualité politique sensible, d'*être* et d'*action*, dont parle Mühsam, contre tout centralisme décisionnel, pas de militantisme. Chaque jour devant ses yeux, il peut voir le résultat de cette obéissance aveugle à un parti ; communistes du KPD et nazis du NSDAP relèvent de la même pathologie. « L'anarchiste ne croit ni aux dieux ni aux fantômes, ni aux sentences des prêtres ni aux affirmations des savants qu'il ne peut vérifier lui-même. Il ne se soucie ni des rumeurs de la rue ni de la mode dans les questions de l'art et de la philosophie. »¹⁹² Mais dans la rue justement, les rumeurs vont bon train et deviennent des actes.

30 janvier 1933, le vieux président Hindenburg appelle Adolf Hitler à devenir chancelier ; le soir même les SA défilent en rangs serrés à la lumière des torches sous la porte de Brandebourg, tranquillement. En face, le KPD, plus grand parti communiste d'Europe occidentale et qui dispose d'une forte structure paramilitaire, ne bouge pas. Les syndicats sociaux-démocrates, qui regroupent 4,5 millions d'adhérents, ne bougent pas. À Moscou, on se prépare à faire avec (voire à collaborer avec) le nouveau pouvoir et l'on séquestre Max Hölz qui avait fait savoir qu'il voulait agir. Pour Mühsam et sa compagne Zensl, il devient clair que l'avenir est dans la fuite et ils se mettent à la préparer, envisageant de passer en Tchécoslovaquie. Le 27 février 1933, le Reichstag brûle ; acte désespéré mais conscient d'un jeune Hollandais qui ne pouvait se satisfaire de toute cette inaction.¹⁹³ Dès le lendemain des rafles ciblées, à partir des fichiers de police des gouvernements démocratiques précédents, ont lieu et Mühsam est arrêté ; Toller, alors en Suisse, y échappe par chance. À des milliers de kilomètres de là, Filareto aussi à maille à partir avec la répression. En 1929, la Kaverno quitte la Corse mal en point, les effectifs ont fondu au soleil ajaccien ; ce sont donc trois adultes et quatre enfants qui s'embarquent pour les Caraïbes. À peine débarqués à Haïti, ils sont expulsés sans raison à Saint-Domingue où ils se fixent finalement en colonie agricole dans le nord, à Arroyo Frio près de Moca. On construit des cabanes à la mode locale, on défriche, on plante, mais les bras manquent ; Filareto doit se résoudre à faire le médecin itinérant ; sans médicaments ni instruments d'aucune sorte, il se convertit aux pratiques traditionnelles mais reste le prosélyte qu'il est. La construction d'un petit dispensaire est commencé, une machine à écrire récupérée permet de sortir des tracts et de petites brochures parlant de la philosophie de la Kaverno, partout les indigènes parlent du grand Blanc qui va à cheval et qui ressemble fort à Jésus, des courriers arrivent de l'étranger et parfois un visiteur européen en mal de communisme exotique ou d'anarchisme clé en main. Une fois, Filareto tient une

191 Erich Mühsam, *Vers une société libérée de l'État*.

192 Erich Mühsam, *Vers une société libérée de l'État*.

193 L'auteur est Marinus van der Lubbe, né en 1909 à Leyde. Prolétarisé jeune pour aider sa famille, Marinus s'auto-éduque en fréquentant les bibliothèques. Rejoignant d'abord les milieux communistes classiques, il se rapproche ensuite du mouvement conseilliste/gauchiste issue des idées de Anton Panekoeke (1873-1960) qu'il trouve moins centraliste et plus activiste ; puis il entame une errance vagabonde en Europe, travaillant ici et là. Début février 1933, il gagne l'Allemagne, pensant que la guerre civile va y éclater. Capturé au moment de l'incendie du Reichstag, Marinus est décapité le 10 janvier 1934 au terme d'un procès instrumentalisé autant par les nazis que par le mouvement communiste international (pro-soviétique). R.I.P.

conférence à Moca sur l'esprit de la Kaverno, mais le sujet dérive visiblement vers une critique de l'État ; en bon nietzschéen, Filareto applique la devise : « Vivre dangereusement ! » Les autorités le prennent au mot et les tracasseries commencent à tomber dru sur la petite colonie. En avril 1933 un rapport, concernant les activités « subversives » de Filareto et recommandant de dissoudre la Kaverno, est remis au président-dictateur Trujillo. Le choix d'action va être plus radical, décision est prise d'exécuter Filareto ; d'autant que la mort d'un Juif allemand ne devrait pas beaucoup émouvoir la nouvelle diplomatie nazie. Le 16 mai, des hommes masqués enlèvent Filareto, son cadavre sera retrouvé à proximité le lendemain matin. La Kaverno di Zaratustra n'existe plus. R.I.P.

En Allemagne, Mühsam erre de prisons en camps, et à chaque changement ses conditions de détentions se durcissent ; au camp de concentration d'Oranienburg il subit les tortures, physiques et morales, les plus abjectes. Dans la nuit du 9 au 10 juillet 1934, Erich Mühsam est pendu dans les chiottes du camp ; sa mort déguisée en suicide. « Deux jours avant sa mort, sa femme l'a vu : il ne produisait pas du tout l'impression d'un homme découragé. On peut donc penser que notre camarade a été assassiné comme tant d'autres. Mais, même s'il avait mis fin à ses jours lui-même, sa mort devrait être considérée comme un assassinat. »¹⁹⁴ Le 16 juillet, Zensl arrive à gagner clandestinement Prague ; sans argent, harcelée par des agents nazis, elle finit par accepter la proposition du Secours rouge international de lui permettre l'exil en URSS. L'anarchiste Emma Goldman, qui a déjà goûté de l'hospitalité moscovite, la prévient pourtant : « Je suis sûre que l'on ne cherche qu'à vous utiliser, toi et la mémoire d'Erich. »¹⁹⁵ Une fois à Moscou, les services de sécurité s'intéressent, sous prétexte d'en préparer l'édition, aux archives de Mühsam ; en fait ils cherchent des écrits compromettants sur les agissements du KPD et des agents soviétiques lors de la République des conseils. En avril 1936, Zensl est arrêtée pour « complot trotskyste », une accusation classiquement fourre-tout de l'époque stalinienne ; en 1938 elle part pour les camps du goulag ; libérée en 1946, elle est à nouveau arrêtée et envoyée en relégation sibérienne jusqu'en 1953 ; là, ultime cadeau, on la fait rejoindre la sémillante RDA où elle s'éteindra en 1962, demie-folle et toujours sous surveillance. R.I.P.

Depuis ses différents exils, Ernst Toller assiste impuissant à l'établissement de l'État nazi. Réfugié dans sa production littéraire, il n'en finit pas de s'interroger sur le passage d'un absolu désiré à une réalité concrète et aux questions de conscience qui en découlent. Est-on fidèle dans l'action à ce que l'on mettait en avant en théorie ? Comment passer de l'Idée et de l'Esprit (aspect libérateur) à la force et à l'exercice du pouvoir (aspect oppressif) ? Comment éviter l'antagonisme inévitable qui en résulte ?¹⁹⁶ En passant de l'état de dandy (hautain aux tendances parasitaires pour la société) à celui d'un artiste engagé (utile à la société) via l'expressionnisme politique, l'artiste affirme sa fonction sociale et un rôle politique dans une tentative, basée sur l'Humanité plus que sur l'humanisme, de (re-)nouer avec le collectif en-dehors de la société. Mais est-ce suffisant ? « Pour nous, écrire n'était pas seulement une question de forme et de style, le caractère moral de la littérature avait à nouveau acquis pour nous une importance centrale [nous, i.e. les jeunes écrivains revenant de la Grande guerre]. Le jeune écrivain ne voulait pas vivre plus longtemps dans la tour d'ivoire qui avait été, pendant des décennies, l'idéal de l'artiste. »¹⁹⁷ Son rôle de fanal¹⁹⁸, Toller l'a assumé souvent bien malgré lui en devenant, à chaque fois par accident, un chef de parti, un président de la république, un commandant d'armée rouge et enfin un symbole en exil... En fin de compte, c'est un constat d'échec et une désillusion complète : l'hominine n'est pas bon, on peut même dire qu'il est très con et que c'est un beau salaud. « Le peuple attend son salut de faux sauveurs et non de son jugement, de son travail et de sa responsabilité propres. Il se réjouit des chaînes qu'il se forge lui-même sur l'ordre des dictateurs et, pour les faux fastes d'un plat de lentilles, vend sa liberté et sacrifie la raison. »¹⁹⁹ L'hominine n'est pas améliorable collectivement et il ne peut que juste tenter de s'améliorer *individuellement* ce qui limite d'autant toute perspective sociétale.

Nuit des longs couteaux, Nuit de Cristal, Anschluss, Guerre d'Espagne, procès de Moscou, Sudètes, Munich, stalinisme, masses hurlantes hallucinées et prêtes pour les charniers... ; il s'en passe et des moins bonnes. « Ce qui se passe à l'extérieur, je l'apprends par les journaux, tout au moins en partie. Et j'ai comme l'impression de regarder le monde depuis une île, ce qui me permet d'en reconnaître les traits de façon plus claire, plus transparente, plus pénétrante que si j'étais dehors, influencé par des événements

194 *Révolution prolétarienne*, n°179, 25 juillet 1934.

195 Cité dans une lettre de Zensl à Rudolf Rocker et à sa compagne Milly Witkop du 1^{er} août 1935.

196 Toller ne se pose vraisemblablement pas les bonnes questions. La question n'est pas tant du pour/quoi tuer que du pour/quoi être tuer.

197 Ernst Toller, *Discours devant le congrès des écrivains*, 25 juillet 1938.

198 Le poème "Les Phares" de Baudelaire, très lu outre-Rhin, illustre merveilleusement cette idée de l'artiste-lanterne.

199 Ernst Toller, *Une jeunesse en Allemagne*.

éphémères et incapable d'en reconnaître la futilité. »²⁰⁰ Comme en prison, la distance permet un certain détachement par rapport aux événements et peut-être un peu plus de recul ; mais cet éloignement est aussi concomitant d'un sentiment d'inutilité. « La clairvoyance que lui transmet l'enfermement, est inutile. Détachée de l'action, elle ne fait que nourrir le sentiment d'impuissance face à une tragédie, qui se déroule sous ses yeux. »²⁰¹ « Rien de ce qu'il créa n'atteignit son accomplissement. Sans cesse il lui fallait souffrir que des "Inconnus", sa "Masse-Homme", exploitent son idéalisme en faveur de quelques misérable parti politique. Le désespoir qu'il en a conçu l'amenait à étaler en pleine scène un orgueil blessé qui s'exprimait en un pathos dantonien. Je ne l'ai jamais connu qu'amoureux transi, que ce fût de la liberté, d'un projet de drame, des plus charmantes dames de l'Élite — et combien elles désiraient sa belle tête de rebelle, son visage de Danton flatté par la nature, cette tête qui fut une fois mise à prix pour trois mille marks et dont, plus tard, la presse littéraire mondiale montrait des photos avec cette légende : la plus récente photo du célèbre militant dramaturge allemand. Amoureux, ivre de pensées et de veilles accumulées, il courait d'une réunion populaire à un congrès mondial d'écrivains, d'un dîner du Pen Club à quelques pompeux banquet d'auteur prolétariens de l'Union Soviétique où ses allocutions provoquaient toujours un climat dramatique. Les premières de ses pièces suscitèrent des controverses passionnées dans toutes les métropoles d'Europe où elles furent représentées sur les scènes de théâtres populaires, dans les salles des réunions publiques d'étudiants. Immanquablement, il se trouvait attiré par toutes les manifestations, que ce fût devant le Palais-Bourbon à Paris, où il échappa aux feux croisés de la troupe lors d'une manifestation du Front Populaire, survolant les champs de bataille d'Espagne, et dont il revint aussi blessé dans ses convictions que l'avait été son Hinkemann privé de ses attributs masculins. Il s'embarqua aussitôt après pour les États-Unis : pour quel destin ? Afin... mais je devais l'apprendre bien plus tard, afin d'y trouver une mort héroïque, la seule qui soit encore à la disposition d'un écrivain libre, le suicide, qu'il accomplit dans un first class hôtel de New York, par amour malheureux pour une femme aimée entre toutes, la *Révolution* qui a pour habitude de tromper chacun avec tous — ou bien il est mort de son amour pour la scène, car rien ne console un auteur dramatique que de se trouver définitivement éloigné des planches. »²⁰² R.I.P.

S'il n'en reste qu'un.

« Vouloir apprendre, à partir de ces souvenirs de l'homme, quelque chose sur le droit biologique à la vie et l'aptitude à l'existence est une entreprise vouée à l'échec : dépendant tous dans une très large mesure de chaque individu, ils sont en effet faux et trop déformés pour être utilisables dans un cadre plus général. [...] Il ne reste plus à la place de chaque souvenir, gros d'une vie nouvelle dont il pourrait être le point de départ, qu'un maigre tas de cendres tout juste suffisant pour nourrir une petite colonie de bactéries qui iront se répandant. Le destin de l'homme peut bien être préétabli sur des millions d'années, il n'en laisse pas moins rien d'autre derrière lui que cette saleté, mince résidu avec lequel il s'est lui-même digéré. Il existe, dans toute société humaine qui se laisse décrire, une catégorie particulièrement vile d'employés, qui recueillent ces saletés, les pétrissent et prétendent les modeler — j'ai nommé les savants en général et, dans ce cas précis, les historiens. »²⁰³ Ainsi parle Franz Jung, qui s'est survécu à lui-même, au seuil de sortie de sa vie agitée. L'ancien pochtron-bohème du *Tat*, le complice d'Otto Gross dans son travail de sape de la civilisation occidentale, le volontaire-déserteur de 14, le locataire de maintes prisons, le pamphlétaire sans le sous, le "pirate du Komintern" tel que sa légende le surnomma, le spartakiste d'opportunité, l'économiste soviétique de circonstance, le compagnon de route de toutes les scissions hérésiarques du KPD, l'escroc à la petite semaine, le combattant clandestin, le multi-exilé, le vacciné de la révolution, et bien ce brave garçon compare l'action de tout militant politique au vol du scarabée-torpille, un insecte non répertorié. « Je connais ce vol, je l'ai fait d'innombrables fois moi-même, de jour comme de nuit. Et la fin a toujours été la même : le choc, la chute, la reptation sur le sol et le retour au point de départ, au point d'envol. À grand-peine et au prix de quels efforts chaque fois... Le mur, sur lequel se dirige le scarabée, est solidement bâti. Derrière lui se tiennent des générations et des générations. Peut-être l'étroite ouverture, qui est balisée et s'allume de temps à autre, avant et après, n'est-elle qu'un mirage sans existence réelle. Il faudra pour la pratiquer la suite des générations qui, au prix de maints sacrifices, la cisèleront dans le mur qu'elles forceront ensuite. Ce n'est pas une question d'opportunité, de meilleure préparation ni d'expérience, dont il y aurait quelque chose à apprendre... C'est le but, et le but sera toujours le même : il n'y a rien à corriger, rien à apprendre. »²⁰⁴

200 Ernst Toller, *À Alexander Bloch*.

201 Claudio Besozzi, *Prisonniers politiques, Ernst Toller et Antonio Gramsci*.

202 Walter Mehring, *La bibliothèque perdue*. La date de la mort de Toller est le 22 mai 1939.

203 Franz Jung, *Le chemin vers le bas*.

204 Franz Jung, *Le chemin vers le bas*.

Soyons quand même folles. Quelle critique/conclusion/leçon faut-il tirer de cette incursion à cent ans d'intervalle ? Peut-être celle de réévaluer l'échelle de notation de la symbolique historico-révolutionnaire à l'aune d'une base stirnerienne et parler, pour la première République des conseils de Bavière, d'une *rêve-olte*. La révolte n'est *rien*, elle se suffit à elle-même, elle n'a besoin d'aucune théorie ni d'aucun corpus idéologique ; pas de stratégie compliquée ni de grands plans pour "après" : elle *est* simplement. D'autre part, la révolte est *tout* car elle se situe au niveau de l'individu même, abordable et réalisable par chacun à tout moment ; du simple pas de côté sociétal à la reprise individuelle sans appel de la vie elle-même (la sienne ou celle d'un autre). Dans tous ses cas et toutes ses applications, la révolte a le mérite d'une immédiateté qui n'attend aucun résultat précis si ce n'est une modeste et salutaire fatuité. La révolte ne veut pas prendre ou instaurer un pouvoir, mais détruire *le* pouvoir. Son immédiateté la rend *possible* et fait s'effondrer les barrières de la dialectique/praxis révolutionnaire habituelle : elle abolit le temps et rend l'instant plus vivable ; elle est souffle d'air à défaut d'être l'insurrection qui ne vient finalement jamais. « Le révolté est dangereux moins parce qu'il est violent que parce qu'il est *violemment autre*, un intrus dans le théorème du pouvoir. »²⁰⁵ La brève existence (6 jours !) de la première République des conseils de Bavière est une suspension du temps historique, une succession d'instant réels précipitant/accéléralant/provoquant le temps supposé révolutionnaire. Au temps normal, quotidien et historique, la révolte troque un temps *anormal* : celui de l'instant. La révolte n'a pas de temps à elle, elle ne s'inscrit pas dans la durée et n'a donc pas l'occasion, comme la révolution, de se pervertir. La révolte ne se projette pas, elle se vit ; elle ne se propose pas mais se fait ici ou là. L'inconséquence et l'inefficience de l'exercice du pouvoir par Landauer, Mühsam, Toller et consorts peuvent être perçues comme un *refus* de ce pouvoir ; comme une *opération po(l)étique de sabotage du pouvoir*. D'ailleurs la rêve-olte de Bavière s'arrête avec la révolution bavaroise : lorsque les spartako-communistes du KPD s'emparent *du* pouvoir. « Aussi scandaleusement belle que puisse être l'utopie, et elle l'est certes plus dans ce qu'elle dit que dans la manière dont elle le dit, c'est quand même ce que la révolution atteint, c'est-à-dire sa fin, qui ne se différencie pas tellement de ce qui existait auparavant. [...] Nous ne pouvons savoir qu'une seule chose : que notre chemin ne passe pas par les courants et les luttes du jour, mais par l'inconnu, par le surgissement soudain de quelque chose de profondément enfoui. »²⁰⁶

Dans tout ce bordel sémantique, Ret Marut fait figure de survivant ; et ce n'est pas pour rien qu'il a survécu. Il a compris que faire de la politique c'est toujours *imposer* aux autres des idées auxquelles ceux-ci n'ont jamais pensé et auxquelles on finit par ne plus croire soi-même ; que la baisse tendancielle du taux de profit ne provoquerait *jamais* la chute du capitalisme ; qu'à force de préceptes, il n'y a *aucun* principe qui vaille ; que les *Freikorps* rouges, bruns ou de n'importe quelle couleur démocratique ont toujours une longueur d'avance question organisation, armement et surtout *détermination* à vous mettre une balle dans la tête ; que cette Réaction est toujours plus *unie* que l'arc-en-ciel composant la supposée Révolution, car ses intérêts sont immédiatement palpables au contraire du futur vague confusément proposé par l'arc-en-ciel ; que le sacro-saint prolétariat, simple *courant dérivé* du capital, est bien plus adepte du saut à l'élastique de classe que de la conscience de classe ; qu'une utopie, au pouvoir ou pas, concrète ou pas, reste toujours une *illusion* ; que si la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, *il faut l'abréger ou alors la fuir* pour une nouvelle vie, ailleurs et différemment ; que les héros sont des zéros ou, au mieux, des héros *morts* ; que tous le fatras de mots qui noircissent les pages de millions de bouquins n'est que *rhétorique* absconse ; que demain se passe bien *aujourd'hui*, qu'hier est bien fini et qu'après-demain on s'en fout ; que chacun n'est que lui-même et certainement pas un *agent historique* en puissance ; que l'on fait tous des erreurs mais que l'on est seul à pouvoir les considérer *comme* des erreurs ; que si l'on refuse d'être jugé, *on ne juge pas* ; que l'hominine est bien le problème et que si l'on tente de résoudre le problème, *rien* n'a plus aucun sens. « Comme la plupart des hommes, je suis aussi peu responsable de ma nationalité que de ma date de naissance ou de la couleur de mes yeux. »²⁰⁷ « Ma patrie est où je suis, où personne ne me dérange, où personne ne me demande qui je suis, d'où je viens et ce que je fais. »²⁰⁸ « L'autre est toujours mon ennemi et je suis le sien. Nous sommes seulement tous deux trop polis pour nous le dire en face. C'est bien pourquoi la politesse est le seul moyen de permettre aux hommes de vivre ensemble. »²⁰⁹ « Mes vrais compatriotes sont ceux qui, au regard de ma conscience et sur la base de ma conception du monde, ne vivent pas enfermés à l'intérieur des frontières d'une nation particulière, même aussi loin qu'on veuille repousser ces frontières. »²¹⁰ « Des jours, des jours et des jours, des pensées et des

205 Furio Jesi, *Spartakus. Symbolique de la révolte*.

206 Gustav Landauer, *La révolution*.

207 Lettre de B. Traven à la Büchergilde Gutenberg, février 1928.

208 B. Traven, *Le vaisseau des morts*.

209 Lignes écrites et publiées quinze mois avant le 1^{er} août 1914 par Ret Marut et reproduites dans *Der Ziegelbrenner* en 1918.

210 Lettre de B. Traven à la Büchergilde Gutenberg, février 1928.

pensées. Qui se talonnent les unes les autres dans une agitation continuelle, infatigable, qui se pourchassent, se harcèlent, se poursuivent. Et, là-dessus, comme un fracas d'airain de cloches, l'éternel, le plus intense et douloureux : pourquoi ? Dans quel but ? Pourquoi ? Dans quel but ? »²¹¹ « Tous les livres et tous les inventaires seront brûlés. Et tous les contrats aussi ! Il n'y a plus ni comptes ni rien ! Plus de dettes, plus de contrats ! Quand nous nous mettons à nettoyer, nous faisons le nettoyage en grand... Pour que nous soyons tout à fait libres, il faut que nous brûlions tout. [...] Nous n'avons pas besoin de drapeaux ou d'étendards. Ce qu'il nous faut, c'est du sang dans les veines. »²¹² « Il m'est bien égal de rendre mon dernier soupir assis dans le fauteuil d'un club ou sur un tas de fumier. Cela est accessoire. Mais ce qui m'importe, c'est que lors de cette opération sacrée personne ne me dérange, ni l'huile, ni l'homme de médecine, ni le magicien, ni le grand-prêtre, ni la main suave de l'assistant. [...] Toute mon infinie estime va à l'animal qui se dissimule et dont le discret secret est objet de respect des autres animaux qui, sans se troubler, continuent à manger, s'accouplent et poursuivent leurs jeux à plaisir. »²¹³ En toute fin Marut peut faire sienne la phrase de conclusion du premier livre de l'un de ses contemporains, le trublion égosoliste Ladislav Klima : « Faire inscrire *en toute franchise* sur un côté de son drapeau : **À bas la morale !** – et sur l'autre : **Égoïsme !** »²¹⁴

Le 26 mars 1969, B. Traven rend son dernier soupir, cinquante ans après que Ret Marut ait cru, pendant quelques jours, qu'un autre monde était possible. Une fois incinéré, ses cendres sont dispersées au-dessus de la forêt Lacandone au Chiapas, Mexique ; dernière souhait posthume d'un hominine qui restait malgré tout hominine, avec la croyance inutile d'une dernière volonté. R.I.P.



*Celui qui entre ici
perd son nom et sa vie
au gré d'un souffle de vent.
Dans le vaste, vaste monde,
il n'en restera plus trace.
Pas moyen de reculer,
pas moyen de faire un pas,
là où il est, il mourra.
Dieu et Diable l'y oublient,
il n'est plus ni blanc ni noir,
il n'est Rien et Nulle Part.
Il est de trop dans l'espace
où même un vers a sa place.
Il est désormais pareil
à ce qui ne fut jamais,
pas même dans le sommeil.*²¹⁵

211 B. Traven / Robert Maurhut, *An das Fräulein von S...*

212 B. Traven, *La révolte des pendus*.

213 *Der Ziegelbrenner*, n°3, 16 mars 1918.

214 Ladislav Klima, *Le monde comme conscience et comme rien*.

215 B. Traven, *Le vaisseau des morts*.

Le mal dont je souffre.

Désignons par A, B, C, etc., les topies et par a, b, c les utopies, alors le chemin de l'histoire d'une collectivité conduit de A à B *via* a, de B à C *via* b, de C à D *via* c, etc. Cependant, ce type de notation nous incite à poser n'importe quelle topie comme étant l'origine, alors que beaucoup d'utopies et de topies la précédaient, aussi est-il préférable de se servir des lettres du milieu de l'alphabet. Ainsi, de M à N *via* m, de N à O *via* n, de O à P *via* o, etc. Nous ne sommes pas encore sortis d'embarras, car surgit une nouvelle difficulté qui semble insurmontable. On se demande en effet s'il convient de commencer ce parcours par A ou bien par a ? Autrement dit : si au début de cette histoire de l'humanité il faut mettre la pensée révolutionnaire ou bien la société ? La réponse sera que certes pour des enfants, petits et grands, l'alphabet commence ou par a ou par A, mais qu'en revanche aucune histoire n'a de début. Cela est inhérent au concept d'événement, car ce qui peut commencer est contenu en lui-même et clos et n'a aucune continuation ni modification. Nous sommes alors renvoyés toujours plus loin en arrière, et si nous apercevons à une distance infinie quelque chose comme une histoire pré-humaine, on va encore sans doute y trouver des choses établies, de la révolte, de la collectivité et de l'individu, des principes centrifuge et centripète, ou peu importe quel nom on va donner à cette polarité dans la formation et la transformation des natures organiques et celles qui ne sont pas seulement organiques. Il ne s'agit pas ici d'une question épineuse comme celle du Contrat social de Rousseau, non plus que de cette question naïve des Anciens, de savoir si la vie sociale des hommes est fondée $\nu\omicron\mu\omega$ ou $\phi\upsilon\sigma\epsilon\iota$; et pas davantage des solutions peu sérieuses des darwiniens, mais d'un lieu de ténèbres des mondes, entouré de tous les problèmes nébuleux de l'épistémologie et de la philosophie de la nature ; celui qui l'illumine rapproche les deux et donc l'esprit et la nature qui les unit. Loin de nous d'entreprendre une telle tâche à la légère et de manière éphémère ; nous disons plutôt : voici quelque chose de tout à fait indéfini et mouvant, que nous devons laisser de côté si nous voulons progresser de manière scientifique. Nous agissons alors ainsi, mais dès lors nous avons perdu beaucoup de notre superbe et de notre assurance premières ; nous marchons sur un terrain miné, nous sentons venir l'échec total avec notre scientificité, et le plus prudent est d'abandonner l'alphabet ainsi que toute mascarade mathématique.

Gustav Landauer, *La révolution*



Mon expectative.

Chaque jour de cette époque déraisonnable est rempli de monstruosité qui trouveront une place durable dans l'histoire. Mais nous les contemporains, particulièrement nous qui sommes broyés par les meules de l'époque, nous ne parvenons qu'à peine à reconnaître dans toute mort et dans toute dissolution l'axe de rotation du monde. Par nos notations quotidiennes nous devons nous limiter à un coup de filet sans savoir si nous saisissons en un coup d'œil la totalité des événements essentiels et des bouleversements.

Erich Mühsam, *Journaux intimes*, 8 mars 1922



Un remède à la mélancolie.

À l'occasion de la fête d'investiture, pendant que les cloches sonnent, on fait brûler des feux d'artifice. Il y a de la musique, les gens dansent dans un vacarme joyeux. Le nouveau chef élu est, devant le portail du *cabildo*, présenté par les délégués de sa tribu au chef sortant et à ses conseillers. Avec cette présentation est terminé l'examen des documents électoraux. Le chef sortant fait un discours, rédigé sous forme de poésie, en langue indienne vraisemblablement très ancienne. Le nouveau chef y répond avec modestie et courtoisie. Son discours est également formulé en langue indienne et utilise des rimes qui ont très probablement été prévues pour ce genre de cérémonie il y a mille ans ou davantage. Quand après de nombreux cérémoniaux le bâton lui est enfin remis, on apporte une chaise. Cette chaise est basse. Elle est faite d'un bois aux entrelacs multiples, ressemblant à du raphia. Le siège est percé à la dimension d'un postérieur d'homme. Au milieu des rires, des joyeux quolibets et des plaisanteries grivoises des hommes qui assistent en foule à la cérémonie, le nouveau chef abaisse à demi son pantalon de coton blanc et pose son derrière dénudé sur l'ouverture de la chaise. Il tient dans sa dextre le bâton d'ébène à pommeau d'argent représentatif de sa fonction et siège, plein de dignité, le visage tourné vers les hommes de la nation rassemblés devant lui. Il est assis, sérieux, majestueux, comme s'il allait procéder solennellement

à son premier acte officiel.

Les plaisanteries et les rires des hommes qui l'entourent se taisent un instant. On a l'impression que tous veulent écouter avec recueillement les premières paroles importantes de leur nouveau chef. À ce moment arrivent trois hommes envoyés à cette fête par la tribu qui aura à élire le cacique l'année suivante. Ces hommes portent un pot de terre dont les flancs sont percés de nombreux événements. Le pot est rempli de braises qui rougeoient avec vivacité, attisées par le moindre souffle d'air.

Dans un discours en langue indienne, dit en vers, l'un des hommes explique le but de l'acte qu'il va accomplir. Dès qu'il a terminé son discours, il place le pot plein de braises sous le postérieur dénudé du nouveau chef. Dans son discours, il a expliqué que ce feu placé sous le derrière du chef dignement assis sur son siège officiel doit lui rappeler qu'il n'y est pas installé pour s'y reposer, mais pour travailler pour le peuple. Il doit demeurer vif et zélé même lorsqu'il est installé officiellement. En outre, il ne doit pas oublier qui a glissé ce feu sous son séant, c'est-à-dire la tribu qui désignera le cacique de l'année à venir, et ceci pour lui mettre en mémoire qu'il ne doit pas se cramponner à sa place, mais la céder dès que son mandat sera écoulé, afin d'éviter un règne à vie ou une dictature qui serait néfaste au bien du peuple. S'il venait jamais à s'accrocher à son poste, on lui mettrait sous les fesses un feu si grand et si long qu'il ne resterait rien de lui ni du siège.

Dès que le pot rempli de braises ardentes a été glissé sous le siège, des maximes rimées sont dites par un homme de la tribu dont l'élu se retire, un homme de la tribu qui élira le *jefe* l'année suivante et un homme de la tribu dont est issu le cacique nouvellement investi. Tant que la récitation des sentences n'est pas terminée, le nouveau chef ne doit pas se lever de son siège. La durée de l'épreuve dépendra de la popularité ou de l'impopularité de l'élu parmi ses frères de race. Les récitants pourront soit psalmodier les rimes lentement et précautionneusement, ou bien les dire avec toute la hâte permise sans trahir ouvertement leur intention. Lorsque l'homme qui doit parler à son tour a l'impression que ceux qui l'ont précédé ont été trop rapides, il a le droit de réparer le dommage très largement par une lenteur redoublée de son discours.

Le chef, quelles que soient ses sensations, ne doit manifester d'aucune manière, grimace ou geste, les effets de la chaleur sur sa personne. Bien au contraire, lorsque tous les aphorismes ont été récités, il ne se relève pas immédiatement, heureux d'en avoir terminé avec la séance de réchauffage ; il reste au contraire assis un bon moment pour bien montrer qu'il n'a pas l'intention de fuir devant les peines que l'exercice de ses fonctions pourraient lui préparer.

Assez souvent il se met même à plaisanter, ce qui augmente la gaieté des hommes qui le regardent et attendent avec impatience qu'il laisse apparaître son inconfort pour pouvoir se moquer de lui. Mais plus les plaisanteries sont alertes, plus longtemps il reste assis et plus le respect et la confiance qu'il inspire grandissent.

Il cherche à reporter le ridicule sur les autres. Il dit à l'un : « Alors, gringalet, tu n'as pas de poumons, comment veux-tu donner à ta femme les moyens de faire une bonne soupe si tu es trop faible pour souffler sur le feu sous mon cul pour que je me réchauffe un peu. Hé ! toi, Eliseo, viens ici gratter la glace qui se dépose sur mon derrière. »

Les braises sont à peu près éteintes. Le chef se lève lentement. La glace dont il parlait n'est cependant pas tout à fait inoffensive. La peau est couverte de grosses cloques et, en de nombreux endroits, de plaques noirâtres que l'on peut sentir de loin. Un ami s'approche de lui, lui enduit les fesses d'huile et lui applique un pansement de feuilles écrasées tandis qu'un autre lui offre de grands verres de tequila.

Pendant de longues semaines, le nouveau chef n'oubliera pas sur quoi il est assis. Pendant les premiers mois qui suivent son entrée en fonction, cela l'aide considérablement à gouverner selon les désirs exprimés par la nation au cours de son élection. Dans presque tous les cas, il reste suffisamment de cicatrices sur cette partie cachée de son individu pour qu'il puisse prouver jusqu'à l'âge le plus avancé, grâce à un document inaltérable, qu'il a eu l'honneur d'être élu une fois chef de sa nation, mais aussi pour le soustraire à la tentation de se faire élire à ce poste une seconde fois, ce qui serait contraire aux mœurs de son peuple.

On pourrait très sérieusement conseiller aux prolétaires de mettre en application cette méthode d'élection indienne éprouvée, en particulier à l'égard des fonctionnaires de leurs organisations syndicales et politiques. Pas seulement en Russie, où c'est le plus nécessaire, mais aussi dans tous les pays où Marx et Lénine sont les saints qu'on honore. Les prolétaires en lutte pourraient obtenir des résultats utiles avec bien plus de certitude en mettant chaque année sous les fesses de leurs dirigeants un feu bien attisé.

Aucun chef n'est irremplaçable. Et plus rapidement les nouveaux dirigeants se succèdent sur le siège ardent, plus vivant reste le mouvement.

Ne sois pas timoré, prolétaire. Et encore moins sentimental.

B. Traven, *Regierung*



Un échappatoire.

Étranger. — Pour qui me prenez-vous ? Ce que j'entends ici arrache une fois de plus le masque de l'Europe ! ...
Je vais répondre à votre curiosité fouineuse ! Cette nuit, je prends le vapeur pour Rio de Janeiro ! Je tourne le dos à votre pays couvert de cicatrices ! Continuez à vous vautrer dans la boue de votre prétendu progrès ! J'ai tiré un grand trait ! Ce pays, qui offre son ventre béant pour de l'or et s'accouple à des orgies diluviennes, me répugne.
Forêt vierge, comme mon âme attend avec ferveur ! Une colonie... une ferme... un champ... être de nouveau paysan — être plus profondément frère de n'importe quel moustique que de cette engeance humaine de culture européenne !
Continuez à vous vautrer, Monsieur ! Aspirez l'odeur de chambres à coucher mal aérées ! Mettez-là en bouteille et faites-vous payer pour cela en devises !
Voici ma dernière pièce d'or — pour vous, répugnant Européen !
Ô forêt vierge... ô terre...

Ernst Toller, *Wotan se déchaîne*



La main à la pâte.

Est-ce que l'artiste qui trouve la joie de sa vie dans l'exécution d'une œuvre d'art qui est l'expression de ses sentiments les plus intimes fait des sacrifices en consacrant toutes ses forces et tous ses moyens à l'exécution de cette œuvre ? C'est un obsédé ? Peut-être. Mais y a-t-il une définition de la personnalité plus correcte que celle d'être obsédé d'une volonté intime qui s'impose à toutes les formes de l'activité individuelle de sorte que l'individu reste toujours le même, dans n'importe quelle circonstance et dans n'importe quelle entreprise et action ? Il me semble toujours intéressant de vérifier les opinions philosophiques par les événements de la pratique.

Filareto Kavernido, in *L'en dehors*, n°236-237





Des milliers d'hommes jeunes, qui avaient pris part à ces luttes, ont émigré en Amérique du Nord, au Brésil ou dans d'autres pays d'Amérique du Sud, où l'on peut encore les rencontrer. Ils se sont intégrés dans la société américaine ou, plus exactement, ils s'y sont perdus. Ils vivent certes et ne souffrent pas de la faim, mais ils sont meurtris. Conscients de ce que l'histoire de leur vie a toujours une dette envers eux, ils étouffent de rage impuissante et d'une haine qui ne trouvent pas d'exutoire. On ne trahit qu'une fois quelqu'un qui veut se sacrifier.

Franz Jung, *Le chemin vers le bas*